U d'/ of Ottawa
39003001811453

BT
101
.M6
1889

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY·ANNEX

AU LECTEUR

Ces Conférences n'ont pas besoin de préface, car elles commencent par une vue générale du dogme catholique, sorte de sommaire des vérités que je dois traiter; elles ont été préparées par une longue introduction, dans laquelle je me suis efforcé de répondre aux questions que soulève naturellement le premier mot de notre symbole : *Credo.* — Pourquoi ce mot *Credo* exprime-t-il un acte raisonnable? — La raison ne peut-elle pas se passer de la foi? — La foi ne doit-elle pas effacer la raison? — Par quelles opérations

la raison est-elle représentée dans l'acte de foi? — Comment sommes-nous obligés de donner notre assentiment aux vérités révélées? — Quelle est la valeur des motifs qui déterminent cet assentiment? — Comment constate-t-on le fait de la parole de Dieu? — La raison convaincue par l'examen des motifs de crédibilité et prosternée par la grâce de Dieu devant les mystères de la foi n'est-elle pas condamnée à l'immobilité?

Je renvoie mes lecteurs aux *Conférences du couvent de saint Thomas d'Aquin* (1). Ils y trouveront dans l'exposé des principes de l'accord de la raison avec la foi, dans la réfutation des erreurs qui tendent à détruire la foi au profit de la raison et la raison au profit de la foi, dans l'examen raisonné des prophéties, des miracles

(1) *Introduction au dogme catholique.* Conférences du couvent de saint Thomas d'Aquin. Paris, Baltenweck.

et des témoignages, des réponses aux difficultés principales qui arrêtent l'esprit humain sur le seuil des études théologiques.

Nous en sommes aujourd'hui à l'application des principes que j'ai exposés dans mes deux dernières conférences, sur la *science théologique* et la *controverse religieuse*. Armés de ces principes, nous allons étudier, l'une après l'autre, toutes les vérités du Symbole catholique.

Avec l'enseignement de l'Église, saint Thomas sera notre guide. Sa doctrine, pendant trop longtemps délaissée, tend à reprendre le souverain empire qu'elle exerçait sur les esprits au moyen âge ; et c'est merveille de voir avec quelle pieuse admiration elle est accueillie aujourd'hui par les auditoires chrétiens. J'ai entendu dire à des hommes distingués, par leur esprit et leur savoir, que rien ne leur paraissait plus neuf, plus

original, plus conforme au sens commun, plus en harmonie avec les nobles aspirations de l'intelligence chrétienne que l'enseignement de saint Thomas.

Vulgariser cet enseignement, en tenant compte des légitimes exigences de l'esprit moderne et des découvertes de la science, tel a été le désir de toute ma vie apostolique, et je ne saurais dire combien il m'a été doux de trouver un écho à ce désir, dans l'accueil fait tout dernièrement à ma parole, lors même que je traitais les vérités les plus ardues.

Puisque ces vérités n'ont pas perdu leur charme, il ne faut pas désespérer de notre temps. Qu'il revienne résolûment aux fortes doctrines, inévitablement il reviendra aux fortes mœurs et aux fortes institutions.

Daigne me bénir dans la tâche que j'ai entreprise Celui qui disait au Docteur angélique : — Tu as bien écrit de moi

Thomas. *Bene scripsisti de me, Thoma.* — Daigne me conduire dans les longs et difficiles chemins que j'aurai à parcourir, l'Étoile radieuse qui reflète mieux que tous les maîtres ès-science sacrée la lumière du Soleil éternel.

Marie Immaculée, priez pour moi.

Paris, 5 mai, fête de saint Pie V.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

VUE GENÉRALE DU DOGME CATHOLIQUE

PREMIÈRE CONFÉRENCE

VUE GÉNÉRALE DU DOGME CATHOLIQUE.

Credo in Deum patrem omnipotentem creatorem cœli et terræ, et reliqua.....

Je crois en Dieu, le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et le reste.....

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,[1]

Vous devez vous rappeler que l'année dernière, à pareille époque, je vous parlais de mon désir de commencer une exposition raisonnée du dogme catholique. J'ai sacrifié ce désir à vos préoccupations ; aujourd'hui je vous demande de vouloir bien sacrifier vos préoccupations à mon désir. Je ne veux pas attendre plus longtemps ; car, si après avoir pleuré nos malheurs nous devons nous occuper de guérir nos plaies, il me semble que la plaie qu'il faut

1. Étaient présents à la Conférence : Monseigneur Guibert, archevêque de Paris et Monseigneur Jeancart évêque de Cérame.

guérir, avant toutes les autres, c'est l'ignorance religieuse et l'affaiblissement du sens chrétien. Dans la race des blasphémateurs il en est, sans doute, qui connaissent ce qu'ils détestent et maudissent ; mais le plus grand nombre est de ceux qui n'ont pas pu voir les saintes lumières de la vérité, quand les aspirations de leur esprit, chastes encore, cherchaient la lumière. Égarés par des lueurs menteuses, contents des connaissances partielles et subalternes qu'ils décorent du nom de science, ils fuient sans cesse pour échapper au rayonnement des principes divins. Difficilement notre enseignement peut les atteindre. Mais, pour cela, nous ne sommes pas condamnés au silence. Que d'âmes hésitantes ou mal instruites ont besoin de notre parole !

Je ne crois pas vous faire injure, Messieurs, en disant que, pour un grand nombre d'entre vous, la science des choses divines se réduit à des éléments depuis longtemps déformés par le frottement des mensonges, des opinions téméraires, des préoccupations, des passions, des plaisirs, des affaires, des événements dont est remplie notre époque agitée. Les plus intelli-

gents, les mieux munis de science humaine, les plus expérimentés n'échappent pas à cette diminution de la lumière et du sens chrétien d'où naissent l'indifférence et l'oubli ; par l'indifférence et l'oubli, les compromis avec l'erreur ; par ces compromis, l'affaissement de la moralité publique. C'est cela, croyez-le bien, qui nous a attiré les coups dont nous portons encore sur nos corps et dans nos âmes les sillons sanglants.

Instruits par nos malheurs, nous sentons que l'heure de notre renouvellement est arrivée ; mais aucun renouvellement ne peut se faire, sérieux et durable, s'il ne découle de notre renouvellement religieux. Et parce que la trame des actes humains a son principe dans la lumière, c'est à la lumière qu'il faut ouvrir vos âmes, à la plénitude de la lumière qui ne se trouve que dans la vérité catholique. Laissons donc de côté les préparations et commençons résolûment l'exposition de nos dogmes. Mettons-nous en rapport direct avec ce symbole que vos lèvres naïves récitaient jadis, lorsque vous reposiez, enfants, sur les genoux de vos mères. Ce que vous croyiez alors avec votre

cœur, croyez-le aujourd'hui avec toute votre raison.

O Dieu, qui aimez les âmes et qui m'avez touché d'un trait de ce saint amour, je m'abandonne à vous, dans la tâche sublime et salutaire que j'ai entreprise. Pendant que je travaillerai au dehors, travaillez au dedans ; pendant que j'exposerai le dogme catholique, incrustez-le vous-même dans les esprits et dans les cœurs ; et, à mesure que la vérité se développera, faites pousser à tous ceux qui m'entendront ce cri de l'âme convaincue par la lumière divine : *Credo !* Je crois !

Il y a, Messieurs, plusieurs phases dans notre admiration pour les merveilles de l'art. Ce qui nous frappe d'abord c'est l'ensemble, c'est-à-dire, la résultante harmonieuse des proportions et des lignes. Les détails ne sollicitent notre attention qu'après avoir joué un rôle effacé, mais pourtant efficace, dans la synthèse d'où naît la mystérieuse et subite impression qui saisit notre âme tout entière. Nous entrons, par exemple, dans cette magnifique métropole. La beauté qui jaillit de tous les points à la fois

nous arrête sur le seuil. Sans rien remarquer nous voyons tout et ce tout nous ravit. Ce n'est qu'après un long saisissement que notre âme, abreuvée déjà d'admiration, va, dans un pieux pèlerinage, demander à chaque pierre de l'édifice, avec de nouvelles révélations, des impressions nouvelles et d'impérissables souvenirs. Magnificences de l'art, merveilles issues du génie, qu'est-ce tout cela en comparaison de l'édifice intellectuel que Dieu a construit par sa parole et que nous nommons le dogme catholique? Lui aussi se révèle à notre âme et la transporte, par l'harmonieuse splendeur de son ensemble et par la ravissante perfection de chacune de ses parties.

Admirerons-nous la beauté des parties sans avoir admiré la beauté du tout? — Non, Messieurs. J'ai besoin d'une première impression qui prépare mon enseignement. Une vue générale du dogme catholique me paraît nécessaire, et pour engager toutes les questions que je dois traiter devant vous, pendant plusieurs années, si Dieu me prête vie et si ceux de qui dépend ma mission veulent bien me la continuer, et pour vous mettre à l'abri des surprises intellec-

tuelles qui déroutent l'attention. Sachant toujours où vous êtes et où vous devez aller, vous écouterez d'un esprit plus calme et plus ouvert. J'ajoute : vous écouterez d'un cœur plus respectueux ; car l'avantage d'une préparation didactique sera relevé par un argument d'ordre supérieur, l'argument esthétique, fondé sur l'incomparable excellence des vérités dont vous allez contempler aujourd'hui l'ensemble. Il ne vous sera pas difficile de comprendre que nous entrons dans un monde divin.

I

Messieurs, de l'idée primordiale et fondamentale d'être jaillissent deux idées dont l'esprit humain a été perpétuellement saisi et préoccupé, et dont il a fait l'objet de ses plus hautes et plus opiniâtres investigations : l'idée de l'infini et l'idée du fini. Il n'est aucune doctrine philosophique et religieuse dont tous les articles ne se puissent grouper autour de cette simple proposition : — Étant donnés ces deux termes, l'infini et le fini, expliquer leurs rapports. — Dans le

fait, la vie humaine, la vie du monde entier sont comme suspendues à la solution de ce problème. Ceux-là mêmes qui se flattent de n'en pas tenir compte y reviennent, poussés par la force invincible des idées qui sont comme le fond de notre esprit, et par les aspirations qui nous pressent de connaître ce que nous sommes, de déterminer notre place, nos fonctions, nos destinées dans l'universalité des êtres.

A ces questions : Qu'est-ce que l'infini ? Qu'est-ce que le fini ? Quels sont leurs rapports? Nous répondons par des systèmes, l'Église catholique répond par son symbole, et, indépendamment des signes extérieurs qui les imposent à l'acceptation de notre foi, les solutions qu'elle nous donne sont si manifestement divines qu'elles écrasent toutes les solutions que peut rêver notre intelligence.

Mais n'anticipons pas, ne donnons aucune conclusion avant que l'aspect général du dogme catholique ait produit son effet dans vos âmes. Humble custode de ce splendide édifice, je veux d'abord vous en faire admirer l'ensemble ; nous échangerons après cela nos réflexions.

L'infini c'est Dieu, Être premier, nécessaire, réel, personnel, subsistant en lui-même et par lui-même, ayant en sa propre essence son unique et parfaite raison d'être, ainsi que l'unique et parfaite raison d'être de toutes choses. Il est seul Dieu. Il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir d'autre. Son être, son essence, sa substance, sa nature, son existence, sa vie, ses attributs, ses opérations sont un seul et même acte : acte si simple, si pur, qu'on ne peut ni l'imaginer, ni le nommer. Si nous l'appelons le vivant, le fort, le tout-puissant, le maître, l'éternel, le très-haut, ces noms sont vrais, saints, terribles, admirables ; mais ni chacun d'eux, ni tous ensemble n'expriment toute la vérité, toute la sainteté, toute la majesté, toute la beauté de l'être divin. Par une parole, dont nous nous efforçons en vain de sonder les sublimes profondeurs, Dieu s'est défini lui-même : — Je suis celui qui suis. *Ego sum qui sum* : L'être à sa plus haute et plus incompréhensible expression. Si vous le comparez à l'espace, il le remplit tout entier ; il est immense sans cesser d'être simple. Si vous le comparez à la multiplicité des êtres, il est présent en tous sans se

partager. Si vous le comparez au temps, il est éternel sans que les instants le mesurent ni se succèdent en son sein.

Il n'a point de facultés que l'on puisse distinguer de sa substance, et, par cela même, il opère avec une infinie perfection et n'acquiert rien de ses opérations. Il sait tout ce qui est et tout ce qui n'est pas, tout ce qui peut être et tout ce qui sera. La vérité n'apparaît pas en son essence comme en un limpide miroir qui la reflète ; mais il est lui-même la vérité qu'il voit [1]. Ce n'est pas ce qui est qui lui donne à connaître, c'est sa science qui est la cause de l'être [2] : science éternelle, immuable, simultanée, directe, immédiate, incapable d'être jamais trompée.

Son vouloir est souverain d'une absolue souveraineté. Rien ne le peut ni fléchir, ni changer ; lors même que, cédant à nos prières il modifie ses œuvres, ses décrets restent les mêmes [3] ; il a tout prévu. Il demeure libre dans les étreintes de la nécessité. Il n'a d'autre me-

1. Deus novit ut veritas. (Saint Bernard, Lib. V. de Considerat.).

2. Non ista quæ fecisti vidimus quia sunt, tu autem quia vides ea sunt. (Saint Augustin. Conf. Lib. XII. Cap. ult.).

3. Opera mutat non consilium (Saint Aug.).

sure que sa puissance, et sa puissance est sans mesure.

Perfections Il est sage. Et, comme il voit toutes choses dans un unique principe, il ordonne toutes choses à une unique fin : lui-même ; tous les moyens se combinent harmonieusement sous sa direction ; l'ignorance et le mauvais vouloir ne dérangent pas ses desseins.

Il est saint. Non d'une sainteté laborieuse et tourmentée que l'on ne conserve et que l'on n'accroît qu'au prix des plus durs sacrifices ; mais d'une sainteté tranquille, inaltérable, pleine, essentiellement exempte de tout mal, et constamment manifestée par l'amour invariable et efficace de toute rectitude et de tout bien.

Il est juste, et, dans l'immense variété des droits qui semblent se contrarier, il donne à chacun la satisfaction qui lui convient. Il ne laisse aucun mérite sans récompense, aucune faute sans châtiment. Nos étroits calculs peuvent être trompés par les retards de sa patience ; mais la parfaite intégrité de sa justice n'en est point altérée ; elle se retrouve toute aux dernières conclusions de son gouvernement.

Il est bon, non-seulement parce qu'il est le

bien suprême, mais parce que, bien suprême, il aime à se communiquer, à faire de son être et de ses perfections des libéralités sans cesse renouvelées, à compatir à toute misère autant que le lui permet sa forte et inaltérable nature.

Enfin il est parfait, et, si parfait qu'on le conçoive, on ne peut assigner aucune limite à sa perfection. C'est l'infini !

Cet infini, Messieurs, il vit. Il vit non de cette vie commune à tous les vivants qui se meut du dedans au dehors ; mais d'une vie sans pareille dont le mouvement part du dedans et demeure au dedans ; d'une vie où les origines dépendent des principes sans qu'on puisse dire qu'elles soient postérieures aux principes ; d'une vie qui fait le nombre sans briser l'unité, les personnes sans multiplier la nature, la famille sans partager ni accroître la substance. Il n'y a qu'un infini et cependant ils sont trois, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, trois qui subsistent dans la même essence, existent de la même existence, trois personnes Dieu et pourtant un seul Dieu. Voilà le dogme des dogmes, le mystère des mystères. L'expliquer, je ne le puis pas, j'ose à peine raconter ce que j'admire.

Le Père innascible est le principe du mouvement vital, la racine de la famille divine. Il se voit, il se dit à lui-même sa perfection, et l'acte par lequel il se voit et se parle est si parfait qu'il subsiste par cela seul qu'il est produit. Le Fils est engendré. Il s'appelle Verbe, image du Père, splendeur de sa gloire, figure de sa substance ; car il représente avec toute la perfection possible son principe. Ils sont deux, ils se contemplent, ils s'admirent, ils s'aiment, ces deux amours en se donnant l'un à l'autre se rencontrent, par le fait même de leur rencontre, ils subsistent en un seul amour ; c'est l'Esprit-Saint. Il s'appelle don, charité, bonté, bénignité, suavité, onction divine.

Ils sont trois : le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Autres, par les relations, la subsistance, les propriétés personnelles ; mêmes, par l'essence, la substance, la nature. Distincts et cependant l'un dans l'autre ; dépendants par l'origine, car le Fils est engendré par le Père, l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils ; dépendants par la mission car le Père envoie le Fils, le Père et le Fils envoient l'Esprit-Saint ; mais ils gardent avec cela une parfaite égalité.

O vie! O processions admirables! on ne peut pas dire qu'elles commencent, car elles sont nécessaires et éternelles ; on ne peut pas dire qu'elles sortent de Dieu, car elles sont immanentes ; on ne peut pas dire qu'elles tourmentent la nature divine, car elles sont paisibles et immaculées ; on ne peut pas dire qu'elles diminuent ou partagent les perfections, car elles sont intègres. Dans leur mouvement tranquille il y a tant d'ordre, de beauté, de gloire, une si complète accumulation de tous les biens qu'elles font de Dieu, l'être suprême, le suprême bienheureux. O infini, je t'admire avec transport, je t'adore avec le plus profond respect !

Voilà l'infini, Messieurs ; mais le fini où est-il? Cherchons-le d'abord en sa source éternelle. Le fini est dans l'infini et l'on peut dire que le premier rapport qu'il ait avec lui est d'être conçu, vu, ordonné par lui avant de subsister en dehors de lui. Nous ne pouvons pas donner au fini son nom propre tant qu'il demeure à l'état d'idée, car cette idée c'est, substantiellement, l'essence divine elle-même, formellement, c'est ce que Dieu veut exprimer de son essence dans son œuvre, par participation et imitation. Près

de cette idée il y a un décret éternel, libre, efficace, dont dépend l'existence de toutes choses. Qu'est-ce qui presse l'exécution de ce décret ? Est-ce la beauté des mondes que Dieu conçoit ? Séduit par les sublimes harmonies des choses qu'il voit en lui-même, pense-t-il ajouter à sa béatitude en les faisant passer de l'idée à la réalité ? Non, Messieurs. Dût-il éternellement garder tous les êtres dans son sein, Dieu serait toujours le suprême bienheureux. Mais il est bon, il aime à se répandre parce qu'il est le souverain bien ; son amour le presse de faire des heureux : Il va créer.

Il va créer ! Mais en donnant à d'autres l'existence, il ne perdra rien de la sienne propre. Il va créer ; mais en faisant participer à son être et à sa perfection, il ne diminuera ni son être, ni sa perfection. Il va créer ; mais, si prodigue qu'il soit des fruits de sa bonté et de sa toute-puissance, il ne se mêlera pas avec eux, il n'acquerra rien d'eux, il sera toujours tout sans eux, et eux ne seront rien sans lui.

Il crée : le ciel se peuple, l'espace immense ouvre son sein, le temps commence. Le Verbe, parole de Dieu, parle le monde. A

chaque mot qu'il prononce les êtres se succèdent, comme des flots harmonieux dont le mouvement, la vie, la beauté, la gloire grandissent pour rejoindre les rivages du monde angélique. Le nombre, le poids, la mesure, distribuent, règlent, déterminent toutes les existences et toutes les perfections sur l'échelle progressive qui unit ensemble ces deux pôles de la création, la matière et l'esprit. Entre l'élément grossier dont s'emparent des lois inflexibles et les pures intelligences dont les chœurs ondulés boivent l'un dans l'autre les rayons du soleil éternel, quelle distance ! Mais dans cette distance il n'est aucun abîme qui ne soit comblé.

Les substances incorporelles dont Dieu a environné son trône, toutes supérieures au monde visible par la perfection de leur nature et de leurs opérations, décroissent et descendent, à partir du plus amoureux des séraphins jusqu'au plus petit des anges, vers les créatures sur lesquelles doit s'exercer leur haute et salutaire influence. D'un autre côté, l'atome, parti des extrêmes limites du néant, monte sans cesse, tour à tour transformé par le mouvement et la

vie, jusqu'à ce qu'il soit saisi immédiatement par l'esprit et que dans un seul être la perfection du fini se noue et s'achève.

Cet être, après l'apparition duquel Dieu s'écrie : Tout est bien, parfaitement bien, *cuncta sunt valde bona*, c'est l'homme, embrassement merveilleux, rendez-vous sublime de toutes les vies. Ses pieds sont fixés à la terre, mais son front sublime regarde les cieux. Il est matière comme le monde au sein duquel il est plongé ; mais il est esprit comme les anges qui s'abaissent vers lui. Il gravite, il végète, il sent ; mais il pense, il veut, il est libre, il voit le vrai, il aime le bien. Il est mesuré par le temps et par l'espace ; mais il s'empare de l'éternel, du nécessaire, de l'universel, de l'intelligible. Il reçoit les impressions du monde inférieur ; mais il les transforme, il fait penser et prier en lui tous les êtres dont il est le roi et le pontife. Il contemple les choses qui passent et se sent emporté dans leur courant ; mais il nourrit dans son cœur le désir et l'espérance certaine de l'immortalité.

Son immortalité c'est la vie dans l'infini ; car, entendez-le bien, Messieurs, Dieu n'abandonne

pas son œuvre aux caprices du hasard, à la conduite d'un aveugle destin ; il lui donne rendez-vous dans son sein, et pour l'amener à ce rendez-vous, tout en respectant le libre arbitre, il l'enveloppe de sa providence maîtresse de tous les mouvements qu'elle provoque avec une souveraine autorité, dirige avec un art infini et fait aboutir avec amour à leur fin suprême, où se consomment ensemble la gloire du Créateur et la félicité des créatures. Cette fin suprême, Dieu l'élève par un don gratuit de sa bonté au-dessus de toutes les légitimes exigences de la nature. Il veut être vu, aimé, possédé, non pas dans les représentations toujours inachevées de son infinie beauté, mais immédiatement, face à face, tel qu'il est, dans toute la splendeur de sa gloire et la perfection de son essence. Océan sans rivage, il veut noyer l'âme humaine dans ses flots lumineux et l'enivrer de chastes et éternelles délices.

Mais pour que cette union puisse s'accomplir, il faut que la nature subisse dès à présent une transformation qui la prépare à sa transformation suprême. L'intelligence, l'amour, la liberté, l'immortalité, image et ressemblance de Dieu,

ne suffisent pas pour que l'homme traversant toutes les sphères du fini soit un jour consommé dans l'infini et comme mêlé à sa vie bienheureuse. Viens donc principe de toute vie, de toute perfection, de toute félicité, viens et fais que ta créature te ressemble d'autant mieux que c'est toi-même qui l'anime par la grâce. La grâce, semence mystérieuse qui fait de l'homme un nouvel être ; la grâce, ineffable génération qui permet à l'homme de dire à Dieu : mon père, parce qu'il devient participant de la nature divine ; la grâce, don surnaturel qui pénètre l'âme et la rend immédiatement et formellement juste, sainte, agréable à Dieu, capable de mériter par ses œuvres la vue et la possession de l'éternelle beauté ; la grâce, principe et racine d'habitudes et d'opérations divines ; la grâce, force, lumière, fleuve sacré qui va tout droit à l'océan de la perfection ; la grâce, habitation de Dieu dans l'âme ; la grâce, commencement de la gloire et de la béatitude éternelles.

Ah ! Messieurs, quelle riche doctrine ! Ne vous semble-t-il pas qu'elle résout déjà avec une incomparable splendeur, ces questions qui nous tourmentent : — Qu'est-ce que l'infini ? Qu'est-

ce que le fini ? Quels sont leurs rapports ? — L'infini, c'est le Dieu parfait, auteur, moteur et consommateur de toutes choses ; le fini, c'est la créature de Dieu, de tous côtés dépendante, et dans son origine, et dans ses mouvements, et dans ses destinées. La somme des solutions paraît complète , et cependant , Messieurs , vous le savez, le dogme catholique contient d'autres affirmations qui, sous l'enveloppement merveilleux de celles que vous venez d'entendre, se rapprochent davantage de notre misère.

Notre misère, c'est le péché. Il a commencé dans les cieux par la révolte des esprits orgueilleux qui prétendaient s'égaler au Très-Haut ; il est entré, par les suggestions de ces maudits, dans l'humanité dont ils enviaient la gloire et la félicité. Le père des hommes a librement perdu la grâce de santé spirituelle et corporelle, ainsi que les priviléges qu'il devait transmettre à ses descendants, et depuis nous naissons tous déshérités et blessés. Notre front découronné s'incline tristement sur la nature ingrate et rebelle à notre domination ; le monde extérieur s'efforce de nous attirer vers lui ; notre chair se révolte contre les hautes et pures

aspirations de notre esprit; notre liberté défaillante fléchit et capitule dans cette lutte; le devoir trahi nous accuse; de justes, heureux, impassibles, immortels que nous étions, nous sommes devenus pécheurs, misérables, condamnés à la souffrance et à la mort.

Et Dieu pouvait nous abandonner en cet état pour satisfaire sa justice, retourner sa bonté sur des êtres nouveaux et les faire entrer glorieusement dans son plan primitif contre lequel nous avions conspiré. Mais non, le péché ne saurait prendre la perfection divine au dépourvu. Un nouveau plan surgit; je me trompe, Messieurs, je dois dire: Un dessein caché se déclare et complète les manifestations de la bonté de Dieu sur ses créatures; car le péché était prévu et l'économie de la réparation décrétée dans les conseils éternels. La parole du Verbe infini, s'engageant à s'unir au fini pour nous faire entendre le grand jeu des perfections divines, — sagesse, puissance, justice, miséricorde, — était donnée au Père céleste depuis toujours, toujours.

A l'heure même où le genre humain devient prévaricateur, Dieu lui révèle le complément de

son œuvre en faisant apparaître au lointain la figure radieuse du Verbe incarné. Les siècles, les espaces, les hommes, le monde, tout est à lui. La grâce de réviviscence et de guérison, qui doit remplacer la grâce d'origine et de santé à jamais perdue, dépend de ses mérites. À cette question : — Quels sont les rapports de l'infini et du fini? — il faut répondre désormais : Le fini est purifié, régénéré, sanctifié, divinisé, par l'infini vivant avec lui en une seule personne, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu et vrai homme.

Quarante siècles de préparations précèdent sa naissance. Les traditions, les oracles, les merveilles, les désirs, les vertus, les crimes, les révolutions, les catastrophes convergent vers son berceau, et quand les temps sont pleins, l'Esprit-Saint féconde par ses chastes opérations le sein d'une Vierge, le chœur des anges chante dans les cieux : — O terre, je t'annonce une grande joie, aujourd'hui le Sauveur est né. — Le Verbe se fait chair. « Commerce admirable ! « s'écrie l'Église, le créateur du genre humain « prend un corps comme le nôtre, et né mira-

« culeusement parmi les hommes, il leur fait « largesse de sa divinité [1]. »

En effet, Messieurs, l'Incarnation du Verbe met sous nos yeux ce double mystère de l'infini abaissé jusqu'à notre misère et du monde divinisé par la plus intime union qui se puisse concevoir. Il ne s'agit pas de ce concours universel que le maître de la vie donne aux créatures, ni de l'union morale qui se forme entre Dieu et le juste plein de grâce ; non plus de la confusion de deux substances qui se pénètrent pour former une nouvelle substance, non plus de l'action circonscrite, transitoire, intermittente d'un esprit supérieur sur un esprit inférieur, comme dans l'inspiration prophétique ; mais de la plus parfaite des unions que Dieu puisse contracter avec une créature : l'union profonde, continue, permanente, sublime, incompréhensible de la nature divine avec la nature humaine. Union qui, selon l'expression de l'Apôtre, récapitule tous les mondes ; union qui rend divines, infi-

1. O admirabile commercium ! Creator generis humani animatum corpus sumens de Virgine nasci dignatus est, et procedens homo sine semine largitus est nobis suam deitatem. (*Office de la Circoncision.*)

nies, au sens le plus strict et le plus complet, toutes les actions d'une nature finie ; union qui permet à une fille de l'homme de dire à un Dieu ce que lui dit le Père qui l'engendre éternellement : — Mon fils ; — union dont le genre humain tout entier s'autorise pour dire au fils de Dieu : — Nous sommes tes frères.

Il est né ce cher et aimable petit frère, et, quoique dans sa pauvre crèche il nous offre l'image de la plus grande faiblesse et de la plus profonde indigence, il est riche de toutes les perfections. Son âme voit les secrets divins et s'abreuve des lumières qui nous doivent béatifier ; la science en lui n'a point d'aurore, cependant il semble croître en sagesse en même temps qu'il croît en âge. Il est l'intelligence suprême, cependant il ne veut dire au monde que ce que son père lui a enseigné. Il vient au milieu des siens, et les siens ne le reconnaissent pas, cependant il passe en faisant le bien ; sa toute-puissance est l'humble servante de son amour. Il est plongé dans les délices de l'union divine, cependant il consent à prendre nos misères jusqu'à la ressemblance du péché. C'est à cause de cette ressemblance que le Dieu

qui l'aime comme un autre lui-même le frappe sans pitié. Il souffre, il pleure, il gémit, il se plaint, il est abreuvé d'ignominies, il perd son sang par tous les canaux entr'ouverts de son corps sacré, il est cloué sur une croix infâme ; il meurt maudit et déshonoré ; il est mort. *Consummatum est :* Tout est consommé. Les perfections divines éclatent sur le cœur martyrisé du fils de Dieu, comme un feu depuis trop longtemps étouffé par nos crimes ; la sagesse et la toute-puissance révélées par des œuvres inénarrables accordent ensemble la justice et l'amour compatissant ; le genre humain est sauvé, et Jésus-Christ son sauveur est à jamais son maître, son roi, sa vie.

Pas plus que Dieu n'abandonne le monde qu'il a créé, l'Homme-Dieu ne laisse aller à sa fantaisie le monde qu'il a recréé. Il le gouverne, c'est son royaume, royaume dont il a préparé les éléments pendant sa vie mortelle et auquel il a donné le sceau de l'Esprit-Saint ; il le vivifie, c'est son corps. Jésus-Christ est aux cieux assis à la droite de son Père, ce qui ne l'empêche pas de remplir l'Église de sa présence. Dans cette Église sainte, catholique et

apostolique, la souveraine et infaillible autorité du chef est représentée et le fleuve empourpré de son sang coule à pleins bords. Jésus-Christ nous fait marcher visiblement dans la voie de sa vérité et de ses commandements, pendant qu'invisiblement il nous envoie, comme la tête aux membres du corps, les effluves de sa vie. Il nous anime, il nous communique de sa plénitude, il saisit le principe de nos actions, nos actions elles-mêmes, il les transforme, se les approprie et leur donne le cachet de la divinité. En lui nous sommes un seul corps dont toutes les parties sont, à un degré infini, dans une perpétuelle communion de prières, de bonnes œuvres et de mérites ; du ciel à la terre, de la terre aux abîmes où les justes attendent leur délivrance.

C'est par des signes sensibles, sacrés et efficaces que Jésus, tête de l'humanité chrétienne, appelle à lui ses membres et les fait connaître. Une humble matière s'unit à des paroles, le sacrement est fait, la vie divine se précipite dans l'âme dès que le signe a touché le corps. Un sacrement nous enfante à la grâce, un autre nous donne les charmes et la vigueur de l'adolescence spirituelle. Un sacrement nous nour-

rit, un autre nous purifie de nos fautes, un autre en efface jusqu'aux dernières traces et nous prépare l'entrée paisible de l'éternité. Un sacrement donne à la société spirituelle son chef, son roi : — le prêtre, — un autre sanctifie les sources de la vie et remplit la société temporelle de familles selon le cœur de Dieu.

Ils sont sept comme les couleurs de la lumière, sept comme les notes de la musique ; mais le sacrement central où réside réellement et substantiellement le soleil éternel, le Verbe par lequel Dieu chante ses perfections infinies, appelle à lui tous les autres, soit comme préparation, soit comme symbolisme. L'eucharistie est comme la note de fond autour de laquelle module toute la gamme mystérieuse des signes divins.

Ainsi nous sommes conduits au terme de notre pèlerinage terrestre, et là l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, nous apparaît encore. C'est lui, le vainqueur de la mort, le soleil de vie qui plongera sa lumière au fond de tous les sépulcres humains, rassemblera la poussière dispersée de nos corps et lui communiquera la vertu de sa propre résurrection. C'est lui qui

nous apprendra à chanter cette fière satire des défaites suprêmes de la mort : — *O mors, ubi est victoria tua! O mors, ubi est stimulus tuus !* O mort, où est ta victoire! O mort, où est ton aiguillon! — C'est lui qui présidera à notre jugement et prononcera notre sentence. C'est lui qui emmènera au ciel les bénis de son Père et plongera les maudits dans les supplices éternels. C'est lui qui convoquera tous les mondes répandus dans l'espace à une palingénésie glorieuse, lui qui les revêtira d'une lumière sans déclin et les rendra dignes d'être à toujours les hôtelleries de nos corps ressuscités et immortels. C'est lui qui entonnera ce cri triomphal, éternellement répété par l'armée immense des élus. Loué soit Dieu. *Alleluia.*

Messieurs, voilà tout le dogme catholique. Recueillez-vous quelques instants, je vous prie, avant d'entendre les conclusions que je veux tirer de cette vue d'ensemble. Je vous promets d'être bref.

II

Si rien ne vous émeut, Messieurs, dans l'aspect général du dogme catholique, évidemment il vous faut recourir aux preuves apologétiques d'où ressort cette vérité qui nous oblige à croire : Dieu a parlé. Les prophéties, les miracles, les traditions, les témoignages s'imposent à notre raison, et sous leur couvert il n'est aucune des vérités précédemment énumérées qu'il ne faille accepter. Mais si vous partagez l'impression que j'éprouve moi-même lorsque j'embrasse d'un regard le magnifique ensemble de nos dogmes, n'allez pas plus loin. Votre âme est faite pour comprendre le beau, et le beau est la splendeur du vrai.

Je vous le dis comme je le pense, Messieurs, et si vous faites un appel sincère à la droiture de votre cœur et à la rectitude de votre jugement, vous serez de mon avis ; de toutes les merveilles qui peuplent l'univers, de toutes celles que l'histoire a enregistrées, il n'en est aucune qui égale à mes yeux la merveille du

dogme catholique lui-même. Comme les lois harmonieuses des mondes, comme leurs étonnantes suspensions, il répond à cette question : — Qui est-ce qui a fait cela? *Quis fecit ista?* — C'est Dieu. Le père Lacordaire avait raison lorsqu'il disait : « Le christianisme est inimitable, par conséquent divin. Il demeure d'autant plus grand qu'on le compare, d'autant plus seul qu'il a des rivaux, d'autant plus facile à reconnaître qu'il doit être discerné. Y eût-il mille étoiles au firmament de la religion comme à celui de la nature, l'œil n'y découvre qu'un astre souverain [1]. »

Mais revenons à la comparaison par laquelle nous sommes entrés dans cette conférence. Le dogme catholique, avons-nous dit, est un édifice intellectuel. Eh bien, tout en lui est divin : la grandeur et la majesté de ses formes, la pureté de ses lignes, l'harmonie de ses proportions.

Ne voyez-vous pas qu'il s'élève à une hauteur infinie au dessus de ce que la raison peut concevoir? J'atteins le dogme de l'existence de

1. Conférences de Notre-Dame. 49e conférence.

Dieu, j'arrive à la connaissance lointaine des perfections incréées par le spectacle des choses créées ; mais puis-je concevoir le mystère de la vie divine, l'inénarrable génération du Verbe, la procession de l'Esprit-Saint, trois personnes dans une nature indivisible et indivisée? Je cherche un point d'union entre le fini et l'infini ; mais puis-je concevoir que l'unité de ces deux termes se fera dans une seule personne, sans qu'ils soient confondus ? Je comprends le devoir, la rectitude de la conscience, la splendeur de la vertu ; mais puis-je concevoir que Dieu lui-même habite dans mon âme par la grâce, et qu'il me fasse participer à sa nature et à ses opérations sacro-saintes? Je veux réparer le mal moral ; mais puis-je concevoir que la justice divine ne sera satisfaite que par les abaissements et les douleurs d'un Homme-Dieu ? J'entends l'unité religieuse ; mais puis-je concevoir qu'elle sera obtenue par l'incorporation mystique au Verbe incarné, transformateur et divinisateur des actes les plus vulgaires de la société chrétienne ? Je compte sur une influence divine ; mais puis-je concevoir que l'homme doive se nourrir et s'abreuver de Dieu?

J'attends la béatitude après cette vie pleine de tribulations et de misères ; mais puis-je concevoir que Dieu se montre à moi tel qu'il est, dans toute la splendeur de sa gloire, et qu'il mette mon faible cœur en possession de son essence? — O doctrine sublime ! je vous croyais sans peine, et aussi sans émotion, quand vous me fûtes proposée par ma mère l'Église ; mais vous m'avez ravi depuis que je vous ai mise en face des impuissances de ma raison.

Je regarde, Messieurs, je suis d'un œil attentif l'ascension des vérités catholiques vers l'infini. Toutes les lignes sont pures, d'une admirable pureté ; ni l'infini n'est ravalé, si bas qu'il descende ; ni le fini n'est surfait, si haut qu'il monte ; ni l'un ni l'autre ne sont confondus, si intime que soit leur union. On les distingue toujours sans qu'on puisse les séparer.

Tout se tient, tout est en ordre, tout concourt à l'harmonieuse beauté de l'ensemble. Les proportions sont si bien gardées que ce qui appartient à la nature semble s'élever au-dessus d'elle, et que ce qui s'élève au-dessus de la nature semble lui appartenir. La nature supporte tout le surnaturel, le surnaturel explique toute

la nature. Je comprends mieux le nombre, le poids, la mesure des êtres, et l'instinct qui presse tout vivant de communiquer sa vie, et les facultés de mon âme, et les mystères de ma pensée et de mon amour, quand je connais le dogme principe et typique de la Trinité. Je m'explique mes aspirations vers la grandeur et le secret orgueil qui me pousse à me faire semblable à Dieu, quand je connais les mystères de l'Incarnation et de la grâce. Je sais pourquoi mon âme est triste et abreuvée de dégoût, lors même que je me remplis de jouissances; pourquoi il y a au fond de mon cœur des abîmes d'insatiables désirs, quand je connais la béatitude qui m'est promise. Enfin je vois mieux tout, quand je consens à tout voir dans le dogme catholique.

Évidemment, Messieurs, la raison humaine n'est pour rien dans cette construction gigantesque, si irréprochable et si bien ordonnée. On verrait sa touche dans le progrès et les soudures des vérités ; l'inégalité d'âge attesterait la longueur et la difficulté du labeur; l'incohésion des parties révèlerait l'imperfection de l'ouvrier. Le dogme catholique est

d'une seule venue ; on y reconnaît l'œuvre de celui qui est descendu du ciel et qui, témoin incorruptible, a raconté à la terre ce qu'il voyait et entendait depuis l'éternité dans l'essence divine [1].

Ce n'est pas, cependant, que la raison ne se soit efforcée de résoudre le grave et solennel problème dont je vous exposais en commençant la formule : — Étant donnés ces deux termes l'infini et le fini, expliquer leurs rapports. — Mais, lorsqu'elle n'a pas fait des emprunts à nos dogmes, en les mutilant, elle n'a produit que des systèmes sans grandeur et sans ordre, des fables ridicules, des rêveries monstrueuses où l'ivresse de l'orgueil rivalise avec l'impuissance des conceptions. Tour à tour, elle a relégué le principe des choses dans une immobilité égoïste, donné un rival à l'esprit incréé dans la matière éternelle, au bien suprême dans l'auteur de tout mal. Poursuivant une unité chimérique, elle a confondu l'infini avec son œuvre et humilié la majesté divine en la revêtant de nos imperfections et de nos misères.

1. Qui de cœlo venit super omnes est, et quod vidit et audivit hoc testatur. (*Joan.* cap. III. v. 31.)

Elle nous a arrachés aux bras de la paternelle providence et jetés, déshonorés et tremblants, entre les bras du destin. Elle a ou surfait la vertu ou divinisé le vice. Elle nous a ravalés jusqu'à la condition des bêtes. Elle n'a su proposer à nos espérances que le doute sur l'avenir, ou bien le paradis des sens, le ciel des brutes, ou bien les transmigrations insensées d'une âme toujours poursuivie par ses imperfections, ou bien les embrassements du néant. Même lorsqu'elle fut sage, elle n'a pas eu le courage et la force de découvrir entièrement ce qu'il y a de plus humble dans notre édifice dogmatique : les assises de la nature sur lesquelles reposent les splendides constructions du surnaturel.

J'ai souvent comparé, Messieurs, les productions de la raison humaine à l'ensemble des vérités que l'Église propose à notre foi. Je ne vous ferai pas suivre le détail de cette comparaison, elle me mènerait trop loin ; qu'il me suffise de vous dire l'effet qu'elle a toujours produit sur mon âme. Il me semblait voir un champ immense couvert de tranchées, de huttes, de masures, de ruines, de maisons

inachevées, d'édifices difformes, et, au milieu de tout cela, un temple d'une merveilleuse et ncomparable beauté. C'était la doctrine catho-ique qui s'élevait fière et triomphante au-des-sus de tous les systèmes humains. Je ne pou-vais me lasser de la contempler, et le cri de non ravissement montait de ses fondements à es sommets sacrés : C'est divin ! c'est divin !

Tout le monde ne l'entend pas ainsi, je ne 'ignore pas, et bien des voix s'écrient autour le moi: C'est absurde! Je laisse dire, Mes-ieurs, car je sais que les cris ne démolissent as un édifice bien construit, surtout quand Dieu y a mis la main. Que l'on crie tant qu'on oudra contre mon divin temple, que les sots même gravent leurs injures sur ses pierres éter-elles, d'un coup de grattoir j'effacerai toutes es insanités et le temple restera debout jusqu'à a fin des siècles.

Jetons un dernier regard sur son ensemble vant de nous séparer. Voici l'infini et voici le ni : l'infini Dieu parfait, le fini être imparfait. 'oici le créateur et voici la créature : le créa-eur, principe surnaturel non-seulement dans on être même, mais dans son action du de-

hors, la créature surnaturalisée. Voici Dieu auteur, moteur et consommateur, et, sous ce magnifique revêtement, voici le Verbe incarné auteur, moteur et consommateur du monde régénéré et revivifié par ses mérites infinis. Enfin, Messieurs, vous avez sous les yeux la somme de l'enseignement que je dois développer devant vous en m'aidant des travaux d'un docteur qui m'est cher entre tous, le profond, le sublime Thomas d'Aquin. Peut-être trouverez-vous qu'il y a présomption de ma part à entreprendre une si grande tâche. Eh bien non. Je m'abandonne à Dieu. Si, pendant que nous parcourrons l'immensité de l'édifice que ses mains ont construit, il ouvre une tombe et m'invite à m'y coucher, j'obéirai sans murmure et lui demanderai avec amour un autre guide qui vous conduise jusqu'aux plus hauts sommets d'où vous pousserez ce dernier cri de la foi triomphante et de l'amour satisfait. *Amen* Ainsi soit-il.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

CONNAISSANCE DE DIEU

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

CONNAISSANCE DE DIEU.

Credo in Deum

ÉMINENCE, MESSEIGNEURS, MESSIEURS [1],

La première vérité que l'enseignement catholique propose à notre foi est celle de l'existence de Dieu, vérité si fortement inculquée par la nature, qu'elle semble à toute âme droite n'avoir pas besoin d'une démonstration. Nos pères dans l'éloquence sacrée l'écartaient de la chaire et la réservaient aux écoles. Vous-mêmes, il y a de cela vingt-cinq ans, vous l'avez si solennellement acclamée sous les voûtes de cette métropole que l'orateur après avoir, d'un geste souverain, calmé la tempête de votre admiration, vous remerciait de l'heu-

1. Étaient présents à la conférence, Son Éminence le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, Mgrs Guibert et Jeancart.

reuse inutilité de son discours[1]. Mais, à notre honte, hélas ! les temps sont bien changés. L'erreur s'est agitée ; au terme de ses évolutions, elle se présente à nous sous la forme d'une négation radicale, qui prétend supprimer le vrai et unique principe des êtres au profit d'un principe grossier qui, par son inintelligence et son impersonnalité, ne peut servir de base à aucune religion, à aucune loi morale, à aucun devoir, à aucune autorité, à aucun ordre social. L'athéisme veut s'établir dans l'intelligence, la conscience, la famille, la société. Il a pris en face de la science de telles allures, il a fait dans l'esprit public de tels ravages que la

1. « Grâce à Dieu, nous croyons en Dieu, et si je doutais de votre foi, vous vous lèveriez pour me repousser du milieu de vous ; les portes de cette métropole s'ouvriraient d'elles-mêmes sur moi, et le peuple n'aurait besoin que d'un regard pour me confondre, lui qui tout à l'heure, au milieu même de l'enivrement de sa force, après avoir renversé plusieurs générations de rois, portait dans ses mains soumises, et comme associée à son triomphe, l'image du Fils de Dieu fait homme ... (*Applaudissements.*)

N'applaudissons pas, Messieurs, la parole de Dieu ; croyons-la, aimons-la, pratiquons-la, c'est la seule acclamation qui monte jusqu'au ciel et qui soit digne de lui.

Je devrais finir, Messieurs, puisque vous m'avertissez de l'heureuse, inutilité de mon discours. » (45e *Conférence*, R. P. Lacordaire.)

seule puissance du mépris ne suffit plus à le combattre.

Arrêtons-nous donc, plus que nous ne l'aurions fait devant de moindres contradictions, et en des temps moins malheureux, à cette grande et fondamentale vérité : — Il est un Dieu. Mais avant de la prouver étudions pas à pas une question intéressante qui commande, en quelque sorte, tout ce que nous pouvons dire de l'existence, des perfections et de la vie de Dieu, la question de la connaissance de Dieu que nous diviserons ainsi : — D'où nous vient la connaissance de Dieu ? — Quels sont et l'état et la marche et les procédés de la connaissance de Dieu dans l'âme humaine ?

I

Le meilleur moyen de connaître une chose, Messieurs, c'est de la voir, à ce point que son essence même se mette en rapport direct et immédiat avec notre organe visuel. Ainsi voyons-nous et connaissons-nous la lumière. Or ne semble-t-il pas que Dieu soit à toute intelligence ce que la lumière est à notre œil

corporel, que, par conséquent, il nous soit connu par son essence et que dans son essence il nous fasse connaître toutes choses? L'Apôtre a dit de lui qu'il est proche de chacun de nous, *non longe est ab uno quoque nostrum* [1]; il nous entoure, il nous pénètre, il nous fait être, il nous meut, il nous fait vivre. *In ipso enim vivimus movemur et sumus* [2]. Bercés dans les vagues de son être immense, nous ne saurions éviter sa substantielle présence, et du moment que nous pouvons voir, c'est lui que nous voyons. — « Sa connaissance, disent certains philosophes, réside moins dans notre intelligence que dans la substance même de notre âme, elle est contemporaine de notre existence et ne nous a jamais manqué; antérieure à toute opération intellectuelle, plus certaine que toute démonstration, innée comme l'appétit du bien, c'est moins une connaissance qu'un toucher et un embrassement étroit. Autre est habituellement ce qui connaît, autre ce qui est connu; mais Dieu et l'âme humaine se touchent et s'enlacent jusqu'à ne faire qu'une seule chose. Qu'on

1. *Actes des Apôtres*, cap. XVII. 27.
2. *Ibid.*, 28.

gnore, qu'on doute, qu'on dispute, qu'on af-
irme touchant d'autres objets ; qu'ils ne
iennent en lumière qu'après de laborieuses
pérations, c'est possible; mais cette vérité: *Dieu
st*, est tellement infuse dans les moelles mêmes
le notre âme, tellement incrustée dans l'intime
ssence de notre être qu'on ne peut ni l'ignorer,
i en douter, ni jamais affirmer le contraire.
'i ! de ceux qui prétendent démontrer par voie
e conclusion l'existence de Dieu, comme s'il
ouvait y avoir une controverse sur ce point !
-t-on jamais proposé de discuter ces principes:
e tout est plus grand que sa partie. Le nombre
eux est un nombre pair [1]. » Telle est, Mes-

1. 1° Cognitionem Dei non tam intellectui quam ipsæ subs-
ntiæ animæ inesse. 2° Collactaneam esse ipsius animi
emperque cum eo fuisse. 3° Omni intellectione priorem,
mni demonstratione certiorem esse. 4° Simul in animo esse
m innato boni appetitu. 5° Non tam cognitionem esse quam
ontactum et complexum. 6° Cognoscens et cognitum aliud et
iud esse, ast animos Deum contingere unitate et copula
m Deo. 7° Reliquas cognitiones post ignorationem, dubita-
onem, disputationem, affirmationem in animo exoriri et
ucessere ; at quod Deus sit cum ipsius animæ medullis
plexum sit, et intimæ essentiæ incisum, nec ignorari
quam potuisse, nec dubitari ; ideoque nec in alteram
quam partem disputari potuisse et ita affirmari. 8° Ideoque
nge amandandos esse qui Deum existere concludunt, quasi
controversiam vocari id potuisset. Quis enim unquam
sputandum proposuit an totum sit majus parte, vel binarius

sieurs, la doctrine d'un des plus illustres représentants d'une école mystico-philosophique qui dut au christianisme naissant ses plus hautes conceptions.

Sans aller aussi loin dans leurs affirmations, des philosophes chrétiens ont voulu mettre l'intelligence humaine en rapport direct et immédiat avec l'essence divine. — « Au-dessus de la force intellectuelle, ils ont placé un sens mystérieux qui touche Dieu plutôt qu'il ne le voit et le comprend. Dieu étant superintelligible ne peut être atteint que par une force qui surpasse l'intelligence [1]. Rien ne pouvant nous le montrer, il faut que lui-même, par lui-même, se présente à l'âme. Il y va de sa dignité de n'être prévenu par quoi que ce soit ou qui que ce soit dans un si grand enseignement [2]. — » Nous

sit par? (*Jamblique*, résumé par Thomassin. *Dogmat theol.*, L. I, cap. II.)

1. Supra vim intelligendi est sensus quidam arcanus, quo Deus tangitur magis quam cernitur aut intelligitur.

Intelligibilia intellectu attinguntur. At Deus cum superintelligibilis sit, vi aliqua intellectum superante attingetur. (Thomassin. *Dogmat. theol.*, cap. IX.)

2. Omnia Deo commonstrando imparia esse, ideo ipsum seipso menti ultro occurere, et tanti magisterii dignitatem a quoquam sibi præripi non permittere. (Thomassin, *ibid* cap. II. § 5.)

voyons donc Dieu d'une vue directe et immédiate comme notre œil corporel voit la lumière du soleil[1]. Nous avons l'intuition de son être, nous voyons son être en tout être ou plutôt nous voyons tout être en lui.

Ces affirmations ont-elles pour objet une chose impossible? — Non, Messieurs; elles sont mal placées. La doctrine catholique nous apprend qu'un jour nous aurons l'ineffable bonheur de nous enivrer des délices de la maison de Dieu, de contempler la lumière de son être dans sa lumière même, de le voir face à face, tel qu'il est. Un jour! entendez bien; car il faut attendre pour cela que le pèlerinage de cette vie soit terminé et que Dieu, par un suprême effort de sa bonté, ait élevé jusqu'à lui notre nature, non par un simple accroissement de ses forces originales, mais par une totale transformation de toutes ses facultés. La vue directe et immédiate de l'essence divine est le terme d'un état justement appelé surnaturel, parce que la nature par aucun

1. Lumen ergo veritatis æternæ Deum, sine sensus, sine magistri opera, per se ipsam videt animæ oculus, mens, ut lumen solis corporeus oculus intuetur. (Thomassin, *Dogmat. Theol.* cap. VIII, n° 5.)

exercice de ses puissances n'y saurait arriver.

Il y a donc dans les affirmations que vous venez d'entendre, en tant qu'elles s'appliquent à notre état présent, plus qu'une anticipation sur l'avenir, il y a une confusion d'ordre, une exagération de puissance, une erreur fondamentale touchant notre mode naturel de connaître Dieu.

Que cette erreur soit le fait de grands esprits, je n'en disconviens pas. — « Il est des erreurs, dit un philosophe moderne, qu'un esprit médiocre ne commet jamais[1]. » — Mais enfin il s'agit d'une erreur, d'une erreur manifeste, dit saint Thomas[2]. Quand l'essence divine se montre à une créature intelligente, les flots de sa vie se

1. Balmès, *Philosophie fondamentale*. Liv. I, chap. XXX.

2. « Quidam dixerunt quod primum quod a mente humana cognoscitur etiam in hac vita, est ipse Deus, qui est veritas prima, et per hunc omnia alia cognoscuntur. Sed hoc aperte est falsum, quia cognoscere Deum per essentiam est hominis beatitudo: unde sequeretur omnem hominem beatum esse. Et præterea cum in divina essentia omnia quæ dicuntur de ipso sint unum, nullus erraret circa ea quæ de Deo dicuntur, quod experimento patet esse falsum ; et iterum ea quæ sunt prima in cognitione intellectus, oportet esse certissima, unde intellectus certus est se ea intelligere, quod patet in proposito non esse. Repugnat etiam hæc positio auctoritati Scripturæ. (*Exod. XXXIII.*) « *Non videbit me homo et vivet.* » (Saint Th. *Opuscul.* LXIX, *de Trinitate* circa initium.)

laissent emporter vers cette lumineuse apparition avec une impétuosité qui défie toute résistance et brise tout obstacle. L'âme s'attache à l'irrésistible beauté qui l'appelle, aucune force ne la peut plus distraire de la contemplation qui la ravit. Elle regarde l'être ineffable qui est toujours le même, elle le regarde parce que toujours le même il est toujours nouveau ; elle jouit en paix de ses embrassements elle est heureuse et fixée dans sa béatitude. — Dieu, manifesté par son essence, c'est l'unité de toutes ses perfections en présence de l'intelligence , unité victorieuse qui rend impossible toute erreur. L'âme saisie ne peut plus hésiter un seul instant à exprimer sa connaissance, et tout ce qu'elle dit de Dieu dans le cantique de son ivresse est parole de vérité. — Dieu connu par lui-même, c'est Dieu aimé d'un amour qui ne sait plus défaillir ni refuser ses ferventes adorations. — Connaître Dieu par une vue directe et immédiate, c'est être tellement certain de ce qu'il est, qu'on peut le dire et affirmer sans crainte de se tromper. — Enfin , voir Dieu, c'est tout voir, c'est en notre esprit l'assouvisse-

ment suprême de tout désir de connaître [1].

Voilà, Messieurs, ce que doit être l'homme qui connaît Dieu par intuition. Maintenant, suivez le conseil de l'angélique Docteur et faites appel à votre expérience. Est-ce que votre expérience ne répond pas à ceux qui prétendent faire de vous des voyants de l'essence divine : — Songe que tout cela, songe et mensonge. — Si nous voyions l'essence divine, il se ferait un soudain apaisement de tous nos désirs. Notre vie remplie serait bienheureuse. Mais, peut-on appeler bienheureuse une vie comme la nôtre, traversée par tant de tribulations et de calamités ? Ah ! sans doute, la pensée de Dieu nous y console ; mais elle ne nous empêche pas de sentir l'amertume de nos chagrins ni la pointe de nos souffrances. L'erreur, quoi que nous fassions, est l'inséparable compagne de nos maux. Si nous ne cherchons pas la félicité près des idoles chères à nos passions, combien d'hommes s'égarent autour de nous et se trom-

1. Principium enim est quod est et si illud appareret sufficienter nihilo indigeret (του) quare Ἀρχὴ γὰρ το ὅτι καὶ εἰ τοῦτο φαίνοιτο ἀρκούντως οὐδὲν προσδεήσει τοῦ διότι. (Aristot. *Ethica Nichomachea*, lib. I, cap. IV).

pent de divinités; combien de misérables prouvent au monde, par les refus impies de leur cœur, que Dieu n'a pas encore enchaîné notre amour à son irrésistible beauté ! Qui de nous, en proclamant avec respect le saint nom de Dieu, oserait dire qu'il sait avec certitude ce que Dieu est en lui-même ? Qui se sent satisfait au point de confesser qu'il n'a plus besoin de rien connaître ? — Et nous verrions Dieu ! et nous le connaîtrions dès maintenant par son essence ? C'est donc bien peu de chose que l'essence de Dieu ?

Je sais qu'on peut nous répondre que nous voyons l'essence de Dieu d'une certaine manière proportionnée à notre état présent. Je ne comprends rien, je l'avoue, à cette *certaine manière*. L'essence de Dieu, à cause de sa parfaite simplicité, n'a qu'une manière de se faire voir ; — telle qu'elle est — ou bien on ne la voit pas du tout. Dieu se connaît lui-même par son essence, c'est dans sa nature ; quant à nous, nous devons chercher pour notre intelligence une origine plus modeste de la connaissance de Dieu.

Le divin Platon disait à ses disciples que l'âme autrefois parfaite dans le sein de la divinité apportait en cette vie obscure les impres-

sions de sa première existence. Tristement emprisonnée par le corps, elle aspire à se ressouvenir de ce qu'elle a déjà contemplé et aimé. Lorsqu'elle rencontre ici-bas quelque ressemblance du beau et du bien suprêmes dont elle fut l'esclave, elle éprouve comme un mouvement de stupeur. Ses idées assoupies se réveillent et resplendissent, l'étincelle jaillit du foyer caché de son premier amour. Elle s'excite alors à la réminiscence et cherche partout des vestiges de la divinité dont elle a gardé un vague souvenir.

Il y aurait peut-être moyen, Messieurs, d'interpréter cette étrange doctrine en l'appliquant à la chute de l'homme ; mais, prise à la lettre, la préexistence des âmes est une poétique rêverie qu'un philosophe sérieux ne peut admettre, et qu'un chrétien condamne avec l'Église.

La connaissance de Dieu n'est donc point une pure réminiscence d'une vision intérieure ; mais n'est-ce pas le résultat d'une impression directe de l'infini sur nos âmes ? Comme les corps se représentent eux-mêmes par leur image dans notre œil charnel, Dieu ne se représente-t-il

pas lui-même dans notre œil intellectuel par des formes qui rappellent son être et sa perfection, par des espèces purement intelligibles, des idées toutes faites qu'on pourrait appeler *innées*, *congénères*, *coessenciées*. Ne sont-ce pas ces idées qui apparaissent les premières en notre esprit, et ne peut-on pas dire que la connaissance de Dieu précède en nous toute connaissance ?

Je ne nie point, Messieurs, la possibilité d'une impression directe de l'infini, à la manière dont je viens de la définir, sur une substance intelligente. Les anges, avant de contempler l'essence divine, l'ont connue par des formes purement intelligibles. C'est leur mode naturel de connaitre ; mais nous ne sommes pas des anges, et bien que Dieu puisse nous faire sentir directement l'influence de sa lumière et nous donner, ainsi, une plus haute connaissance de lui-même, ce n'est point le moyen naturel par lequel il se revèle à nous pendant notre voyage terrestre. Consultez votre expérience, étudiez la nature humaine et répondez à ces questions : — Aurions-nous besoin de chercher autour de nous la lu-

mière si l'âme naissait illuminée? A quoi nous serviraient les connaissances subalternes que nous acquérons si laborieusement, du moment que nous touchons, avant de nous mettre en marche, au but suprême des connaissances humaines? A quoi bon le corps et son merveilleux organisme, s'il ne nous doit faire connaître que des existences singulières dont nous contemplons déjà en nous-même le principe et les types éternels? Le corps, ce prodige de tant de délicates et fécondes combinaisons, ne serait-il pas une superfétation, un embarras même dans notre personne, plutôt qu'une partie essentielle de nous-même? Toute la création elle-même ne devrait-elle pas être supprimée puisqu'elle parle un langage inutile?

En vain, nous dira-t-on qu'il ne faut pas pousser à l'exagération l'innéité des idées, que les êtres sensibles ont pour mission de frapper nos organes et de nous avertir afin que se réveillent en nous les formes que Dieu a imprimées dans le vif de notre substance. Je ne comprends pas cette mesquine combinaison, ce jeu puéril de causes occasionnelles entre les deux parties essentielles de notre nature, ni où

se peuvent cacher et s'endormir dans une substance simple comme notre âme des idées qu'on dit appartenir à son essence même.

Dût-on me sacrifier toutes les idées innées et coessenciées et se borner à dire que, pour l'idée d'infini au moins, nous devons réclamer l'impression divine, aucune créature de ce monde ne pouvant nous en fournir les éléments, je ne me rends pas encore ; mais je réponds qu'il y a ici une méprise philosophique. « En philosophie, dit un sage auteur, si l'on ne procède par une analyse judicieuse et sévère des espaces immenses se trouvent franchis à notre insu [1]. » Or, Messieurs, une analyse judicieuse et sévère nous apprend que l'idée d'infini est une idée abstraite et non une idée intuitive. En la décomposant nous y trouvons l'idée générale d'être à laquelle nous unissons la négation absolue de toutes limites, éléments qu'il est facile de rencontrer autour de nous ; mais d'elle-même, et, si je puis dire ainsi, en son premier état, elle ne nous représente pas celui qu'on appelle : — *Ens simplicissimum uno et pu-*

1. Balmès, *Philosophie fondamentale.*

rissimo actu perfectissimum, l'être très-simple possédant dans un seul et très-pur acte toutes les perfections. Si, après l'avoir laborieusement exploitée, nous y rattachons tout ce que nous avons appris de Dieu et par tradition et par investigation, il ne nous est plus permis de la considérer comme première; ce serait renverser la pyramide des connaissances humaines. Telle est pourtant l'illusion d'un certain nombre de grandes et nobles âmes, qu'elles s'imaginent avoir toujours vu ce qu'elles contemplent en elles-mêmes lorsqu'elles sont arrivées à la maturité des ans, du travail et de la science, et que ce qu'elles contemplent est l'infini lui-même [1]. Mais, je dis bien, c'est une illusion ; si haut que nous nous élevions dans la connaissance de Dieu, nous ne le pouvons voir que sous une raison finie, comme cause des perfections visibles dont nous nions les limites pour nous élever jusqu'à lui.

1. Prædicta autem opinio provenit:

Partim quidem ex consuetudine, qua a principio homines assueti sunt nomen Dei audire et invocare. Consuetudo autem, et præcipue quæ est a principio, vim naturæ obtinet ; ex quo contingit ut ea, quibus a pueritia animus imbuitur, ita firmiter teneantur ac si essent naturaliter et per se nota. (S. Th., *Summ. contra Gent.*, lib. I, cap. XI.)

Je ne veux pas violenter vos opinions philosophiques, Messieurs, ni diminuer l'admiration que vous professez et que je professe moi-même pour les grands génies que je contredis en ce moment. Permettez-moi cependant de vous dire qu'une sévère analyse de notre nature et de ses opérations me paraît justifier, en tous points, cette sage affirmation de saint Thomas. — « Dieu nous est connu en cette vie de passage, non par l'apparition de son essence, non par des représentations directes de lui-même imprimées dans notre âme, mais par les images des effets qu'il a produits, lesquels nous conduisent à la connaissance de son existence et de ses perfections. Toute créature le représente d'une certaine manière, et toute créature devient ainsi comme un degré de l'échelle mystérieuse qui nous mène jusqu'au seuil de son incompréhensible nature, impénétrable sanctuaire dont nous ne pouvons forcer les portes [1].»

1. Tripliciter aliquid videtur. Uno modo per essentiam suam, sicut quando essentia visibilis conjungitur visui, sicut oculus videt lucem. Alio modo per speciem sicut quando similitudo ipsius rei ab ipsa imprimitur in visum, sicut cum

Je dis que cette affirmation est sage parce qu'elle se fonde sur l'expérience et qu'elle suppose le jeu plein et harmonieux des facultés humaines.

En considérant l'ordre de la vérité nous confessons que Dieu est la première vérité à connaître, en considérant la marche de nos opérations nous devons avouer que Dieu n'est pas la première vérité connue; ce que les anciens exprimaient par cet axiome: *Deus est veritas prima in ordine cognoscibilium non vero in ordine cognitorum.* Remontez je vous prie le cours de vos années jusqu'aux jours de vos premiers efforts pour connaître. Avant que le nom de Dieu eût retenti à vos oreilles saviez-vous qu'il est ? Occupait-il une place dans la foule des pensées qui apparaissaient en votre âme, comme les pointes verdoyantes que le

video lapidem. Tertio vero per speculum, et hoc est quando similitudo rei per quam cognoscitur non fit in visu immediate ab ipsa re, sed ab eo in quo similitudo rei repræsentatur sicut in speculo resultant species sensibilium. Primo modo igitur videre Deum est naturale soli Deo, supra naturam vero hominis et angeli, sed secundo modo videre Deum est naturale angelo: Tertio autem modo videre Deum est naturale homini, qui venit in cognitionem Dei ex creaturis, utcumque Deum repræsentantibus. (Qq. disput. q, 8, *de cognitione angelorum*, art. 3, ad. 17.)

printemps appelle à la surface des champs? Si l'enseignement n'eût prévenu ou aidé les efforts de votre raison, n'aurait-il pas fallu attendre encore pour formuler nettement cette affirmation : Dieu est? Que dis-je, notre intelligence elle-même, lumière dérivée de l'intelligence divine n'est pas la première chose que nous connaissions, il faut que nous percevions ses opérations avant de percevoir qu'elle est. Nous ne savons que nous avons une intelligence que parce que nous nous voyons dans l'acte de la pensée [1]. Quelles sont nos premières pen-

1. « Unde alii dicunt quod divina essentia non est primum cognitum a nobis in via sed influentia luminis ipsius et secundum hoc Deus est primum quod a nobis cognoscitur. Sed hoc etiam stare non potest, quia prima lux influxa divinitus in mentem, est lux naturalis per quam constituitur vis intellectiva. Hæc autem lux non est primum cognita a mente, neque cognitione qua scitur de ea quid est, cum multa inquisitione indigeat ad cognoscendum quid est intellectus ; neque cognitione qua cognoscitur an est, quia intellectum nos habere non percipimus, nisi in quantum percipimus nos intelligere, ut patet per Philosophum IX Ethic. Nullus autem intelligit se aliquid intelligere, nisi in quantum intelligit aliquod intelligibile. Ex quo patet quod cognitio alicujus intelligibilis, præcedit cognitionem qua quis cognoscit se intelligere, et per consequens cognitionem qua quis cognoscit se habere intellectum ; et sic influentia lucis intelligibilis naturalis, non potest esse primum cognitum a nobis, et multo minus quælibet alia influentia lucis (St Th. Opuscul. LXXX. *De Trinitate* circa initium).

sées, par quels fils mystérieux commence à s'ourdir cette trame sublime où s'enlaceront plus tard les plus hautes conceptions, les plus subtils et les plus forts raisonnements ? Personne ne pourrait le dire, mais il n'y a pas qu'une partie de nous-mêmes qui s'y emploie, toute notre nature est à l'œuvre. Faite pour recevoir d'abord les images, elle les attire à elle par tous les sens de cet admirable corps qu'impressionnent les forces du monde créé. Ce ne sont pas les images reçues qui se transforment elles-mêmes dans une évolution du sens intérieur, comme l'enseigne une philosophie grossière ; mais l'âme pleine d'une divine activité, vient les saisir, les grouper, y prendre l'universel, qu'elle contemple, qu'elle ordonne, qu'elle féconde, qu'elle exprime sur un délicat et invisible clavier dont les touches font chanter les cordes de ma voix. Ainsi, mon âme, tu n'es pas seulement une puissance réceptive et contemplative, tu es une puissance inventive et créatrice ; Dieu te réserve le repos béatifique de la vision, mais auparavant fais comme lui ton œuvre, crée en toi le monde des idées. Et toi, mon corps, mon pauvre corps,

comme te voilà vengé de ceux qui te condamnent à n'être qu'une prison ténébreuse, un fourreau de vil prix, une cangue ignominieuse. Non, non, c'est toi qui m'apportes les éléments informes de mes connaissances, c'est toi qui chantes l'hymne de mes pensées ; tu es mon ministre, tu es ma lyre. Toute ma nature est une harmonie qui s'élève vers Dieu à travers les harmonies de ce monde.

Si je n'admets pas, messieurs, que Dieu nous ait faits le connaissant, j'aime à répéter ces mots si simples et si éloquents du catéchisme chrétien : Dieu nous a faits pour le connaître. A cet effet, non-seulement il prédispose notre âme en lui donnant le vrai comme objet connaturel de son intelligence et l'appétit du bien universel que l'esprit aperçoit de loin sans pouvoir l'appeler encore de son vrai nom ; mais cause suprême de tous les êtres, il donne à tous les êtres des marques évidentes auxquelles on reconnaît leur origine divine : — le vestige et l'image. Le vestige, marque d'une puissance souveraine et nécessaire et d'une suprême sagesse qui accuse une suprême intelligence, l'image, expression amoindrie d'un être simple, incorrup-

tible, éternel et de ses opérations d'intelligence et d'amour; le vestige dans les créatures inintelligentes [1], l'image dans notre âme immortelle [2]; le vestige, touche de l'artiste infini, l'image reflet de ses perfections. Deux Arabes à qui l'on demandait comment ils connaissaient Dieu répondaient, l'un : « De la même manière que je reconnais par les traces marquées sur le sable qu'il a passé un homme ou une bête. » L'autre : « n'est-ce pas par l'aurore que l'on voit le soleil ? » Messieurs, ces hommes parlaient la langue vraie de la nature. Partout Dieu a laissé de lui des traces sur les plages immenses de la création, et nos âmes intelligentes sont comme des lueurs d'aurore qui annoncent de loin la présence du soleil éternel.

Faut-il vous dire maintenant ce qui m'incline

1. Mundus ordinatissima sua mutabilitate et mobilitate, et visibilium omnium pulcherrima specie quodammodo tacitus et factum se esse et nonnisi a Deo ineffabiliter atque invisibiliter pulchro fieri se potuisse proclamat (Aug., Lib. II, *de civit.*, De cap. IV).

2. Præcipuum et principale speculum, ad vivendum Deum, est animus rationalis inveniens se ipsum. Si enim invisibilia Dei per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, ubi, quæso quam in ejus imagine, cognitionis ejus vestigia expressius impressa reperiuntur. Tergat ergo speculum suum, mundet spiritum suum quisquis sitit videre Deum suum. (S. Bernard. *de domo interiori*, cap. VI).

vers l'enseignement de l'angélique Docteur, plus que l'expérience et l'étude de la nature humaine ? Eh bien, c'est sa conformité avec l'Écriture et le symbole de notre foi. « Dieu, « est-il dit dans les Saintes Lettres, se montre « à nous comme dans un miroir et sous des « voiles que nous devons déchirer [1]. Tous les « hommes le voient, mais ce n'est que de loin [2]. « Ses perfections invisibles, son éternelle « puissance, sa divinité se révèlent à notre « intelligence par les créatures de ce monde, « par les choses qu'il a faites [3]. Il a étendu « les cieux comme les feuillets d'un livre [4], « et les cieux racontent sa gloire, le firma- « ment annonce qu'il est l'œuvre de ses « mains [5], son nom admirable se lit sur toute « la terre [6]. La magnificence du spectacle de la

1. Videmus nunc per speculum et in ænigmate (I Cor. cap. XIII, 12).

2. Omnes homines vident eum unusquisque intuetur procul. (Job, cap. XXXVI, 25).

3. Invisibilia enim Dei creatura cujus mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur sempiterna quoque ejus virtus et divinitas (Rom. cap. I, 20).

4. Extendens cœlos sicut pellem. (Psal. 102).

5. Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. (Psal. 18).

6 Domine Dominus noster quam admirabile est nomen tuum in universa terra. (Psal. 8).

« création permet à notre âme de voir et de « connaître le créateur de toutes choses [1]. « C'est en suivant les vestiges de Dieu dans la « nature qu'on arrive au parfait tout-puissant [2]. « Plus magnifique que le monde, l'homme tire « de sa propre connaissance une plus magni- « fique science de Dieu [3]. » Ainsi parle l'Écriture. Quant au symbole, il résume tout en quelques mots. Après ce cri de la foi : *Credo in Deum*, je crois en Dieu, il ajoute : *Patrem omnipotentem creatorem cœli et terræ*, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ; comme pour nous indiquer les sources de connaissances par lesquelles la raison s'accorde avec la foi.

Je me résume, Messieurs, il est temps, et pour cela j'emprunte les propres paroles de saint Thomas : — « Dieu seul se connaît naturellement par son essence, l'ange seul connaît Dieu naturellement par une influence directe de la lumière céleste, par des espèces infuses ;

1. A magnitudine enim speciei creaturæ cognoscibiliter poterit creator horum videri. (Sap. XIII, 5)

2. Forsitan vestigia Dei comprehendes et usque ad perfectum omnipotentem reperies. (Job. XI, 7.)

3. Mirabilis facta est scientia tua ex me. (Psal. 138).

quant à l'homme, il arrive à la connaissance de Dieu par les créatures en tant qu'elles représentent celui qui les a faites. »

Maintenant vous me demandez si, dans l'ordre pratique, nous sommes tous isolément condamnés au travail intellectuel qui nous élève à la connaissance de l'incréé par le créé. Je vais répondre à cette question en vous disant quels sont et l'état et la marche, et les procédés de la connaissance de Dieu dans nos âmes.

II

Dieu veut être connu, Messieurs ; je vous disais tout à l'heure qu'il a préparé notre âme à cet effet. Nous reviendrons sur cette préparation, quand nous étudierons le mouvement général qui emporte l'humanité vers le souverain bien ; pour le moment je me borne à constater cette vérité : — Dieu nous a faits pour le connaître. La nature resplendit en nous, autour de nous, elle nous montre les vestiges et les images de la divinité. Il serait impossible de résister à ce spectacle si les harmonies de

l'univers n'avaient pas été troublées. Quand l'homme nouvellement animé par le souffle d'en haut jeta les yeux sur le monde et qu'il le vit si plein de jeunesse et de beauté, il saisit du premier coup d'œil de sa raison toutes les preuves par lesquelles Dieu se révèle dans son œuvre. Outre que sa nature intègre était douée d'une singulière pénétration, la grâce ajoutait à ses forces natives et donnait à ses jugements plus de promptitude et de fermeté. Il était voyant plutôt que raisonneur, si nous comparons ses opérations vives et décidées aux nôtres aujourd'hui si lentes et parfois si incertaines. Cependant nos facultés blessées n'ont pas perdu toutes leurs forces vis-à-vis de la nature. Il reste encore à notre raison, dit saint Thomas, le pouvoir de s'élever, aussitôt qu'elle entre en action, à une certaine connaissance de Dieu. *Naturali ratione statim homo in aliqualem Dei cognitionem pervenire potest* [1]. Sans doute

1. Est enim quædam communis et confusa Dei cognitio, quæ quasi omnibus hominibus adest; sive hoc sit per hoc quod Deum esse sit per se notum, sicut alia demonstrationis principia, sicut quibusdam videtur, ut est dictum (l. I, cap. 10); sive (quod magis verum videtur), quia naturali ratione statim homo in aliqualem Dei cognitionem pervenire potest; videntes enim homines res naturales secundum ordinem certum cur-

l'homme isolé, sans secours, obligé de faire face aux nécessités d'une misérable vie, n'aurait ni le temps, ni peut-être la pensée et le pouvoir de se demander à lui-même et de demander aux créatures le pourquoi de leur existence ; mais être raisonnable, il est aussi être sociable, et comme tel il est pris dans le courant d'une croyance religieuse qui détermine le mouvement de la raison et dont il se peut donner par un acte facile une prompte et sommaire justification [1]. L'être supérieur, qu'il entrevoit dans les existences et les perfections créées, se définit plus sûrement et plus plus vite en son esprit excité par la force traditionnelle et aidé de l'ensei-

rere, quum ordinatio absque ordinatore non sit, percipiunt ut in pluribus aliquem esse ordinatorem rerum quas videmus. Quis autem vel qualis vel si unus tantum est ordinator naturæ, nondum statim ex hac communi consideratione habetur ; sicut, quum videmus hominem moveri et alia opera agere, percipimus in eo quamdam causam harum operationum quæ aliis rebus non inest, et hanc causam animam nominamus nondum tamen scientes quid sit anima, si est corpus, vel qualiter operationes prædictas efficiat. (Saint Th. *Summ. contra Gent.* Lib. III, cap. XXXVIII).

1. Divinitas non demonstratione rationum traditur, sed fide et pia cogitatione cum religione.

Ἡ γὰρ θέοτης οὐκ ἐν ἀποδείξει λόγων ὥσπερ ἔρονται παραδίδοται ἀλλ' ἐν πίστει, καὶ ἐυσεβεῖ λογισμῶ μετ' εὐλαβείας. (Athanase, *ad Serap.*)

gnement social, et s'il ne connaît pas toutes les propriétés de Dieu, il sait que Dieu est et que rien ne serait s'il n'était pas. S'il fallait préciser la part de concours qu'apportent et la raison et l'enseignement dans cette connaissance, peut-être ne le pourrait-on pas. C'est ici le cas d'appliquer ce qu'un philosophe moderne dit de la certitude en général :—« La manière dont on acquiert la certitude est le plus souvent un phénomène occulte qui ne relève pas de l'observation [1]. »

Telle est la connaissance de Dieu que l'angélique Docteur appelle commune et qui appartient à presque tous les hommes : *Quæ quasi omnibus hominibus adest.* Au-dessus de cette connaissance commune, il en est une plus noble que l'on pourrait appeler démonstrative et scientifique [2]. Un petit nombre d'hommes par-

1. Balmès, *Philosophie fondamentale.* Liv. I, ch. II.

2. Rursus est quædam alia Dei cognitio, altior quam præmissa, quæ de Deo per demonstrationem habetur, per quam magis ad propriam ipsius cognitionem acceditur, quum per demonstrationem removeantur ab eo multa per quorum remotionem ab aliis discretus intelligitur; ostendit enim demonstratio Deum esse immobilem, æternum, incorporeum, omnino simplicem, unum, et alia hujusmodi quæ de Deo ostendimus (l. I, c. 13 *et seqq.*) Ad propriam autem alicujus rei cognitionem pervenitur, non solum per affirmationes, sed etiam per

viennent à la posséder, *pauci perveniunt*. Mais je veux, Messieurs, que vous soyez de ce petit nombre, que vous poursuiviez la tradition glorieuse des âmes qui ont consacré la meilleure partie de leur vie et les plus généreux efforts de leur pensée à la recherche de Dieu. Ici, entendez-le bien, comme dans la connaissance commune, nous ne pensons pas pouvoir nous séparer de l'enseignement sans nous condamner à des hésitations et à des retards funestes. Quiconque veut avancer promptement, en quelque science que ce soit, doit avoir les yeux sur ses ancêtres et tenir compte des connaissances qu'ils ont acquises et que recommande l'honnêteté de leur vie. Supprimer le passé dans la science et vouloir tout reprendre de nouveau, pour son propre compte, c'est s'excommunier en quelque sorte de la lumière ; « car l'esprit humain, dit élo-

negationes ; sicut enim proprium hominis est esse animal rationale, ita proprium ejus est non esse inanimatum neque irrationale ; sed hoc interest inter utrumque cognitionis propriæ modum, quod per affirmationes propria cognitione de re habita, scitur quid est res et quomodo ab aliis separatur ; per negationes autem habita propria cognitione de re, scitur quod est ab aliis discreta, tamen quid sit remanet ignotum. Talis autem est propria cognitio quæ de Deo habetur per demonstrationes. (Saint Th. *Summ. contra Gent.* Lib. III, cap. XXXIX.)

« quemment le grand Pascal, est comme l'es-
« prit d'un homme universel, en qui les effets
« du raisonnement augmentent sans cesse,
« parce que toute la suite des hommes dans le
« cours de tous les siècles doit être considérée
« comme un même homme qui subsiste tou-
« jours et qui apprend continuellement [1]. »

La science démonstrative de Dieu a donc comme toute science une tradition pour point de départ. Ainsi appuyée comment procède-t-elle ? Par l'expérience et par le raisonnement. L'expérience saisit des faits, le raisonnement soumet les faits à des principes certains et monte par la voie des conclusions de l'affirmation de l'existence de Dieu à l'affirmation de ses propriétés infinies.—Principe de causalité, principe d'élimination, principe d'éminence, trois degrés d'une échelle sublime que l'intelligence ne gravit qu'avec peine, mais au bout desquels elle est récompensée de ses fatigues et de ses labeurs par la plus noble et la plus sainte des connaissances [2].

1. *Pensées*. Ch. I.

2. Deus non potest cognosci quia omnem formam nostri intellectus subterfugit quia nulla proportio inter infinitum et finitum.

Nous voyons dans la nature des mouvements, des substances, un ordre, des règles, nous-mêmes nous sommes des êtres en mouvement, des substances, des natures ordonnées. Or toutes ces choses, la raison les interroge. Subsistent-elles par elles-mêmes ? Ont-elles en elles-mêmes la raison d'être tout ce qu'elles sont ? Non. Si loin que l'on pousse les investigations, toujours quelque infirmité se révèle, sorte d'apparition du néant qui nous fait dire à

Sed contra « in hoc glorietur qui gloriatur scire et nosce me. » [Jereme, IX.)

Non per formam suam quæ est sua essentia, non per formam quæ sit abstracta ab ipso... Nec per species pure intelligibiles, quæ sint aliqua similitudo ipsius, propter connaturalitatem intellectus nostri ad phantasmata. Unde relinquitur quod solum per formam effectus cognoscatur.

..... Tripliciter mens humana proficit in cognitionem Dei quamvis ad cognoscendum quid est non pertingat, sed an est solum, Et 1° secundum quod perfectius cognoscitur ejus productio vel efficacia; 2° Prout nobiliorum effectuum causa cognoscitur, quia cum ejus similitudinem altiori modo gerant, magis eminentiam ejus commandant; Quod magis in magis cognoscitur elongatus ab his omnibus quæ in effectibus apparent. Unde dicit *Dyon. de dive nom.* quod cognoscitur ea omnium causa, et excessu et ablatione. In hoc autem profectu cognitionis maxime juvatur mens humana, cum lumen ejus naturale, nova illustratione confortatur : sicut est lumen fidei et doni sapientiæ et intellectus, per quod mens supra se in contemplatione elevatur, in quantum cognoscit Deum esse supra id quod naturaliter apprehendit. (Opus. LXIX. *de Trin.* ad. 2.)

l'être le plus grand, le plus beau, le plus parfait qu'il nous soit donné d'étudier dans le monde : Tu n'es pas celui qui est. Poussés par une force irrésistible jusqu'aux dernières limites de l'objet sur lequel s'exerce nos facultés expérimentales, il faut bien nous armer définitivement de ce principe sur lequel repose toute certitude :— Une chose ne peut pas être et n'être pas en même temps, par conséquent une chose ne peut pas être son effet et sa cause. Je ne vois que des effets, donc il y a une cause suprême ; un moteur d'où partent tous les mouvements, une force d'où émanent toutes les forces, un nécessaire cause de toute nécessité, un être plein dont participe tout être borné, un ordonnateur de l'ordre, un régulateur de toutes les tendances vers des fins préétablies. Enfin il est un être premier.

Observez bien, Messieurs, que je ne fais qu'indiquer ici un procédé de la connaissance démonstrative de Dieu, nous lui donnerons en son temps tous les développements qu'il comporte. Pourtant, je dois dire dès maintenant que le procédé indiqué est un procédé certain, qui peut nous conduire à une connais-

sance certaine de l'existence de Dieu. Ainsi l'a défini l'Église en ces termes : *Sancta mater Ecclesia tenet et docet Deum, rerum omnium principium et finem, naturali humanæ rationis lumine a rebus creatis certo cognosci posse.*

Cette vérité étant acquise : — Il est un être premier,—nous pouvons avancer en mettant en œuvre le principe d'élimination : à savoir qu'il faut nier de l'être premier tout ce qui l'empêcherait d'être premier. Donc, pas de contingence qui nous permette de supposer la non-existence et de considérer l'être à l'état de pure possibilité ; l'être premier est nécessaire; pas de composition dont les éléments se limitent ou se perfectionnent : composition d'esprit et de corps, de forme et de matière, d'essence et d'existence, d'acte et de puissance, de substance et d'accident; l'être premier est simple, tout forme, tout acte, tout substance ; on ne doit pas dire qu'il a l'être, l'essence, l'existence, la divinité, la vie ; on doit dire qu'il est son être, son essence, son existence, sa divinité, sa vie; pas de mutabilité, de succession, de limite, d'imperfection ; l'être premier est immuable, éternel, immense, infini, parfait ; pas de multiplicité ; l'être premier est

premier non comme la première unité d'une série, mais comme une unité unique à laquelle ne se peuvent ajouter, ainsi que dans les nombres, des unités qui augmentent et perfectionnent.

C'est fait, nous avons écarté de l'être premier tout ce qui l'empêcherait d'être premier. Allons toujours ; appliquons le principe d'éminence et disons :—Il faut affirmer de l'être premier et à l'état premier toutes les perfections qui se rencontrent en ses plus nobles effets.—Laissons de côté les vestiges que nous découvrons dans les êtres inférieurs, et considérons notre âme image de Dieu. Dans notre âme, le plus noble effet de la cause suprême qu'il nous soit donné de contempler, dans notre âme il y a l'intelligence, la vérité, la science, l'amour, la vie ; dans notre âme, il y a des qualités et des vertus ; la puissance, la justice, la prudence, la sagesse, la sainteté ; dans notre âme, il y a la soif immense de la béatitude. Eh bien ! considérez que toutes ces choses sont en nous au plus bas degré, augmentez-les encore, encore, encore, toujours, toujours, toujours ; traversez d'un œil infatigable toutes les sphères du possible jusqu'à ce qu'il ne vous

soit plus permis de rien concevoir de plus grand et affirmez de Dieu, vous le pouvez. Il est l'intelligence sans rivages, il voit tout, il sait tout dans un seul principe qui est lui-même, il est la vérité, la vérité subsistante qui fait être vrai tout ce qui est vrai. Il est l'amour même, il est la vie principe de toute vie ; il peut tout ; sa justice règle toute justice, sa prudence est une vertu immense qu'il étend au gouvernement de tous les êtres, c'est l'application d'une sagesse infinie que rien ne peut tromper ; il est saint, saint, saint; la sainteté même. Intelligence, vérité, science, amour, vie, puissance, justice, sagesse, providence, sainteté, tout cela n'est pas, à proprement parler en lui, c'est lui-même, c'est son être, et son être c'est son repos éternel, son immuable béatitude.

Que ces affirmations sont sublimes ! Messieurs, et cependant qu'expriment-elles? Hélas ! une connaissance bien courte de la divinité. Arrivés au sommet des hauteurs que la raison peut atteindre, ne nous enorgueillissons pas ; mais répétons humblement ces graves et mélancoliques paroles de saint Thomas :—« Voilà « donc la suprême connaissance que nous avons

« de Dieu en cette vie, c'est qu'il est au-dessus « de tout ce que nous pouvons penser de lui. « Nous affirmons son existence et sa perfec- « tion, mais nous ne pouvons pas le définir « parce qu'il est incompréhensible. Il échappe « à notre intelligence parce qu'il la surpasse. « Tout ce que nous pouvons penser et dire de « lui est moins que lui ; aucun des noms que « notre âme ravie emprunte aux créatures pour « les lui donner ne peut signifier parfaitement « son essence. S'il y en a qui lui sont propres « aucun ne le représente adéquatement, c'est « par le nom le plus indéterminé, le plus « absolu : — *Celui qui est*, — que nous nous « approchons le plus de lui sans l'atteindre. « O homme, sois humble, car le dernier « mot de la connaissance de Dieu pour toi, « c'est de bien connaître que tu ne le connais « pas [1]. » Nous sommes d'autant plus tenus à

1. Et hæc est summa cognitio quam de ipso in statu viæ habere possumus, ut cognoscamus Deum esse supra omne id quod cogitamus de eo, ut patet per Dyonisium in 1, cap. de mystica theologia. (*Qq. disp de verit.*, 9, 2, art. 1, ad. 9um.)

« Ad 5um dicitur quod Deus definiri non potest. Omne enim quod definitur in intellectu definientis comprehenditur ; Deus autem est incomprehensibilis ab intellectu ; unde cum dicitur

l'humilité, Messieurs, que les procédés de la raison dans la science démonstrative de Dieu, à part celui qui nous rend compte de son existence, peuvent s'égarer en des voies incertaines qui mènent à l'erreur [2]. Prendre des sophismes pour de vraies démonstrations, mêler

quod Deus est actus purus, hæc non est definitio ejus. (*Qq. disp. de pot.* q, 7, a. 3, ad. 5um.)

« Ad 13um dicitur quod Deus subterfugit formam intellectus nostri quasi omnem intellectus vim nostri excedens. » (*Q. q. disp, de pot.*, q, 7, a. 6. ad. 13.)

« Ad 14um dicitur quod ex quo intellectus noster divinam substantiam non adæquat, hoc ipsum quod est Dei substantia remanet nostrum intellectum excedens, et ita a nobis ignoratur : et propter hoc illud est ultimum cognitionis humanæ de Deo quod sciat se Deum nescire, in quantum cognoscit illud quod Deus est, omne ipsum quod de eo intelligimus excedere. » (*Ibid.* ad. 14um.)

« De causa prima hoc est quod potissime scire possumus quod omnem scientiam et locutionem nostram excedit. Ille enim perfectissime Deum cognoscit, qui hoc de ipso tenet quod quidquid cogitari vel dici de eo potest, minus est eo quod Deus est. Unde Dionysius dicit (in 10 mystic. theol.) quod homo melius suæ cognitionis utitur Deo sicut omnino ignoto, eo quod nihil de eo cognoscit, cognoscens ipsum esse supra omnem mentem. » (D. *de causis*, l. VI.)

2. Deceptio autem et error magna pars miseriæ est ; hoc est enim quod omnes naturaliter fugiunt. Prædictæ autem cognitioni quæ de Deo habetur multiplex error adjungi potest ; quod patet in multis qui aliqua vera de Deo per viam demonstrationis cognoverant, qui, suas æstimationes sequentes, dum demonstratio eis deesset, in erróres multiplices inciderunt. (S. Th. *Summ, contra Gent.*, lib. III, cap. XXXIX.)

des imaginations grossières aux conceptions de la raison, laisser à Dieu des imperfections qui le déshonorent, lui refuser ou amoindrir les perfections qui lui conviennent en propre, ruiner en dépravant sa nature le dogme même de son existence, n'est-ce pas ce qui est arrivé, ce qui arrive tous les jours à la plupart de ceux qui se contentent de philosopher sur les attributs divins ?

Quoi d'étonnant à cela?—« Les êtres créés par lesquels nous connaissons naturellement Dieu, dit notre grand Docteur, sont placés à une distance infinie de cet objet suprême de la science humaine, ne le voyant que de loin nous sommes exposés à des erreurs d'optique intellectuelle. C'est ce qui a fait dire au Sage que *les créatures sont devenues des piéges dans le chemin des insensés*, et au Psalmiste que *ceux qui scrutent l'éternelle vérité sont tombés en défaillance* ; *defecerunt scrutantes* [1]. » Il faudrait nous

1. Creaturæ enim per quas naturaliter cognoscitur Deus in infinitum ab ipso distant. Sed quia in his quæ procul videntur, facile visus decipitur, idcirco ex creaturis in Deum cognoscendum tendentes, in errores multiplices inciderunt : unde sap. XIV, dicitur quod creaturæ factæ sunt muscipulæ pedibus insipientium, et in Psal. LXIII. Defecerunt scrutantes.

défier, dans la connaissance démonstrative de Dieu, des conclusions qui nous paraissent les plus légitimes et les plus fermes s'il ne nous était donné par un quatrième principe, supérieur aux principes d'élimination et d'éminence, de prévenir les défaillances et les égarements de notre esprit, même dans les choses qui sont de sa compétence. Ce principe est celui de la foi.

Quel bonheur est le nôtre, Messieurs ! Le Dieu qui nous a faits pour le connaître a daigné venir au-devant de nos recherches, et avant que la raison se mette en chemin, il lui propose de croire ce qu'elle ne peut se démontrer qu'après de longs et patients labeurs. Tous les états bénéficient de la foi. La connaissance commune, à l'abri des surprises doctrinales dont pâtit la naïveté et l'ignorance du vulgaire, s'élève jusqu'à la possession certaine des conclusions qui sont le propre de la connaissance démonstrative, et celle-ci préservée de l'erreur voit s'enrichir le domaine de ses affirmations

et ideo Deus humano generi aliam tutam viam cognitionis providit, suam notitiam per fidem mentibus hominum infundens. (Opuscul. LXIX, *de Trinitas*)

de vérités inaccessibles que Dieu seul pouvait nous revéler, parce que lui seul en possède le secret. Dieu nous a parlé, Messieurs; les signes de son intervention dans le monde religieux ne sont pas moins éclatants et victorieux que ceux qui proclament son existence. Soixante siècles de théophanies, d'oracles anticipant sur l'avenir, de prodiges surpassant la nature et transformant les âmes, ne sont-ce pas d'irrésistibles arguments à l'appui de ce fait : Dieu a parlé [1] ? Aidés de ce fait nous pouvons nous élever, dans la connaissance de Dieu, au dessus de tous les philosophes passés, présents et futurs en mettant en œuvre ce principe supérieur à tous les autres :—Il faut croire de l'être premier ce que l'être premier a dit de lui-même. —Aux philosophes les traditions de la science humaine servent de point de départ ; nous chrétiens nous partons des données de la foi. Nous jetons en avant ce cri qui passa du cœur de nos mères dans nos bouches d'enfant : *Credo in Deum* ; et suivant le conseil d'un illustre

1. Voyez mon *Introduction au dogme catholique*, où j'ai consacré quarante Conférences à l'explication du premier mot du symbole *Credo*, particulièrement les trois parties intitulées : *Prophéties, Miracles, Témoignages.*

docteur, « en croyant nous cherchons encore, nous parcourons le champ de la vérité, nous demandons avec une noble opiniâtreté aux démonstrations philosophiques la justification de notre foi. *Credendo, perquire, percurre, persiste* [1]. » Notre âme réconfortée par une nouvelle lumière s'élève au-dessus d'elle-même dans la contemplation des choses divines, et instruite des mystères de la vie de Dieu et de ses plus secrètes opérations dans le monde surnaturel, elle reconnaît que Dieu est au-dessus de tout ce que la nature peut nous apprendre de lui [2].

J'ai dit, Messieurs. Vous avez devant vous la voie sacrée dans laquelle nous marcherons ensemble forts de la raison et de la foi. Faites-moi la grâce de répondre aux notions préliminaires que je viens de vous exposer par des dispositions préliminaires sans lesquelles mon ministère demeurerait stérile. Je ne parle pas de la sincérité, de la droiture, de la bonne foi, de la bonne volonté, ce serait faire injure à vos nobles âmes. S'il y a par le monde des insensés

1. Saint Hilaire.
2. Voyez le texte de saint Thomas cité plus haut.

dont le cœur anxieux redoute la rencontre de l'Être divin, qui doit condamner leurs desseins pervers et leur vie corrompue, et qui ne cherchent à travers les créatures que les voies détournées par où ils pourront l'éviter, vous n'êtes point en leur compagnie, Dieu merci. Mais ne vous contentez pas, je vous prie, d'être de ceux dont les intentions honnêtes poursuivent une connaissance bornée comme les facultés de la nature. Prenez le chemin de la grande et sublime science et demandez à Dieu qu'il ajoute à votre sincérité, à votre droiture, à votre bonne foi, à votre bonne volonté, sa sainte grâce : onde salutaire qui purifie l'âme humaine de ses souillures et y fait resplendir la beauté divine [1], force surhumaine qui nous unit, dit saint Denis, d'une manière inconnue et ineffable aux objets mystérieux et inaccessibles où se complaît l'intelligence [2]. La grâce a parlé dans des âmes de femmes pauvres, humbles,

1. Si accurrate sordes illicitos ablueris resplendebit in te pulchritudo divina (Greg. Nyssen. *De beatitud. orat.* 6.)

2. « Rebus ineffabilibus et ignotis modo ineffabili ignotoque conjungimur, secundum eam unionem quæ vim omnem ac potentiam nostram aut rationis, aut intellectionis excedit. » (*De divinis nominibus*, cap. I.)

ignorantes, et elles ont poussé des cris, chanté des hymnes, raconté des merveilles près desquels languissent les plus brillantes élucubrations de la philosophie. La grâce parlera dans vos âmes, Messieurs, si vous l'y appelez ; excités par ses révélations, les connaissances de cette vie vous paraîtront vides et ternes, vous aspirerez de toutes vos forces à la suprême connaissance de Dieu : la connaissance de vision, de ravissement, de repos, de béatitude éternelle.

TROISIÈME CONFÉRENCE

AFFIRMATION DE L'EXISTENCE DE DIEU

TROISIÈME CONFÉRENCE

AFFIRMATION DE L'EXISTENCE DE DIEU

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

J'ai dit en parlant de la connaissance de Dieu, qu'elle s'appuie sur un enseignement, qui précède, en tout état, les opérations de la raison. Soit que nous nous contentions de la science des âmes simples, soit que nous poussions nos investigations dans le monde divin jusqu'aux extrêmes limites du possible, il nous faut prendre, comme point de départ, l'affirmation du milieu social dans lequel nous vivons. Ce fait intéressant me paraît solliciter notre attention et nos observations; c'est pourquoi j'en veux étudier avec vous les qualités et la valeur.

L'existence de Dieu est affirmée, cette affirmation prévient le développement de nos facultés naturelles; elle se mêle au tissu de notre vie

intellectuelle et morale dès que commence à s'ourdir la trame de nos actions; elle est universelle, constante et éminemment pratique ; elle suppose soit un fait primordial dont elle n'est que le perpétuel retentissement, soit une loi de nature dont elle est la solennelle expression. Dans ces conditions on doit la considérer comme une indication puissante, capable de diriger le bon sens avant qu'il se soit engagé dans la voie des démonstrations rigoureuses. Voilà, Messieurs, les propositions que j'ai l'intention de développer aujourd'hui.

I

« Dieu a été le fond de tout ce que nous « avons vu jusqu'à présent. Il s'est révélé à « nous comme se révèlent tous les êtres, par « son action. Si Dieu n'avait pas agi sur la « terre et s'il n'y agissait pas encore tous les « jours, nul ne croirait en lui, quelque démons- « tration qu'en fissent la métaphysique et l'élo- « quence. L'humanité croit en Dieu parce « qu'elle le voit agir. [1] » Ainsi s'exprimait un

1. R. P. Lacordaire. *Conférences de Notre-Dame*, 45e Conférence.

orateur d'illustre mémoire en traitant dans cette chaire la question de l'existence de Dieu. Si ces paroles sont vraies, dans un sens large, de l'humanité tout entière, il nous est permis, à nous chrétiens, de nous en faire la plus stricte application. Nous naissons enveloppés d'une affirmation qui se recommande moins peut-être par son grand caractère et sa pureté que par les faits qui l'ont provoquée et constamment entretenue au sein de l'humanité : l'affirmation de l'existence de Dieu. Notre incomparable théodicée se compose de deux livres : un livre doctrinal et un livre historique. Oui, Messieurs, un livre historique, car nous avons une histoire des faits et gestes de Dieu; non pas une fable désarticulée, une légende sans suite; mais une magnifique série de théophanies que je me reprocherais de passer sous silence puisque nous lui devons notre foi.

Avant toute réflexion et toute étude nous croyons en Dieu parce qu'on nous a raconté son histoire. On nous a dit que Dieu, dès qu'il eut couronné l'œuvre du monde par la création de l'homme, se mit en rapport avec lui. Porté par les brises de l'Eden, à l'heure où le soleil

s'inclinait vers l'horizon, il apparaissait et donnait à l'humanité, dans la personne de son premier père, des leçons de sagesse qui eussent assuré notre bonheur si celui qui devait nous les transmettre ne les eût promptement oubliées ; mais, même après sa trahison, le dépositaire infidèle de la grâce et de la science divines n'est point répudié. Dieu revient encore à lui, il parle et sa bonté, plus forte que sa justice, tempère par de douces promesses les durs effets de sa malédiction. Adam s'en va, triste et navré, loin du lieu de délices qu'il remplissait du cantique de sa joie et de son amour. Que de larmes il répandit sur sa faute ! que de fois, réunissant autour de lui les générations qui lui devaient la vie, il dut leur dire en sanglotant : — Mes enfants, je suis votre père, mais il est un père plus grand que moi ; c'est Dieu : le Dieu que j'ai vu, le Dieu qui m'a parlé; j'ai trahi son amour, hélas ! mais, vous, ne l'oubliez jamais.

Et cependant, appesantis par la chair, les hommes oublient Dieu. Dieu revient encore ; ne voulant pas sacrifier sa miséricorde à sa justice en châtiant les prévaricateurs, il préserve par ses avertissements et ses conseils le

juste Noé et sa famille du naufrage universel.

Nouvelles ingratitudes de l'humanité sauvée, nouvelles théophanies. Théophanie vengeresse à Babel, théophanies miséricordieuses dans les familles patriarcales. Abraham, Isaac et Jacob voient, tour à tour, le Seigneur et ses anges, tour à tour, ils entendent ces paroles : « Je suis le Dieu de tes pères ; » tour à tour, ils reçoivent la même bénédiction qui leur promet une postérité égale en nombre aux étoiles du firmament. C'est merveille de voir comme leur vie se meut à la voix du Seigneur qui les appelle, change leur nom, les envoie de l'orient à l'occident, de l'occident à l'orient, leur dit : — pose ici ta tente, creuse un puits, érige un autel, fuis ton ennemi. — Mais plus grande merveille est la vie de Moïse le bien-aimé. Fugitif et pleurant au désert les infortunes de son peuple, il aperçoit de loin une flamme mystérieuse, il va voir : c'est la gloire de Dieu. Et une voix se fait entendre : Moïse ! Moïse ! — Seigneur, me voici. — N'approche pas, car le lieu que tu foules aux pieds est une terre sainte. Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. J'ai vu l'affliction de mon peuple,

j'ai entendu ses cris douloureux, va l'arracher des mains de l'Égyptien : — Mais si le peuple me demande : quel est le nom de Celui qui t'envoie ? — Je suis Celui qui suis : tu diras, Celui qui est m'envoie vers vous. — Mais, Seigneur, je suis infirme et ne sais pas parler. — Va ; je mets en tes mains ma puissance ; il faudra bien croire aux prodiges. — Et Moïse s'en va. Sur la terre d'Égypte, au désert où il conduit le peuple délivré, Dieu lui parle encore ; à chaque instant on voit revenir dans les derniers livres du Pentateuque ces paroles : « *Locutus est Dominus ad Moysen, dixit Dominus ad Moysen.* » Dieu parle à son serviteur, pendant le voyage, sous la tente, dans les assemblées du peuple, sur le Sinaï où la loi sainte est promulguée, à la porte et sous les voiles du Tabernacle. Dieu parle à son serviteur non comme aux autres mortels, mais face à face, bouche à bouche, comme on parle à un ami. Si souvent le prophète a vu les grandes visions du Seigneur que son visage illuminé en porte les traces radieuses et que, enhardi par tant de faveurs, il ose dire dans un moment de familiarité sublime : « O Dieu, montre-

moi ta gloire : *Ostende mihi gloriam tuam.* »

Le peuple de Dieu est constitué, ses institutions religieuses et politiques fonctionnent régulièrement et le séparent des nations maudites. Il a moins besoin des apparitions et des hautes interventions de Jéhovah ; cependant Jéhovah ne cesse pas de l'assister. Josué, Gédéon, Jephté, Samson, Samuel, entendent la voix du Très-Haut, reçoivent la visite de ses anges, sont pénétrés de la lumière et de la force de son esprit. David, le doux prophète, consulte le Seigneur, et le Seigneur lui répond. Salomon voit en songe le maître de la sagesse. Que si les rois deviennent indignes des communications divines, les prophètes sont là pour les recevoir. Ils s'y préparent par l'austérité de leur vie, et, depuis les jours du premier temple jusqu'aux jours du second, y compris les années douloureuses de l'esclavage d'Israël et de la captivité de Juda, les lumières, les signes, les figures, les paroles divines, les ravissements , les assauts de l'Esprit-Saint se succèdent, se multiplient, anticipent sur l'avenir et tracent un chemin de gloire qui conduit le monde ancien jusqu'à la théophanie

par excellence, l'apparition du Fils de Dieu.

Il s'appelle Jésus-Christ. C'est de lui que l'humanité régénérée a reçu son nom de chrétienne. On l'a vu, non pendant le court instant de son passage d'un lieu à un autre lieu, non comme la flamme qui brille une heure et s'éteint, non comme ces figures étranges qui n'ont que la durée d'un songe ou d'une extase; on l'a vu vivant une vie d'homme dans une chair mortelle. On l'a entendu non comme le bruit passager et rapide d'une voix mystérieuse; mais comme un maître enseignant, posément et tous les jours, la doctrine qu'il tenait de son Père céleste. Enfin, chose que Dieu n'avait jamais permise jusque-là, on l'a touché : — une mère l'a bercé dans ses bras et pressé sur son cœur; les pécheurs ont baisé respectueusement ses pieds et les ont arrosés de leurs larmes; les infirmes ont senti les caresses de sa main toute-puissante; les bourreaux ont martyrisé son corps; ses amis l'ont pieusement enseveli; les incrédules ont pu mettre le doigt dans les plaies de sa chair ressuscitée.

Pendant trente-trois ans, Messieurs, Dieu a vécu de notre vie. Comme le temple et ses

fêtes rappelaient aux Juifs les prodiges et les manifestations de gloire divine dont leurs pères avaient été témoins, l'Église, monument vivant et inaltérable, l'Église et le mouvement religieux de sa vie nous rappellent la grande théophanie qui a renouvelé la face du monde. Que dis-je ? L'Église est un vaste sanctuaire où Dieu se plaît à honorer les âmes saintes par de continuelles manifestations dont bénéficie le peuple chrétien tout entier, et dont il perpétue le souvenir par des monuments et des actes religieux qui rendent plus vigoureuse, imposante, solennelle cette première affirmation de sa foi : — Je crois en Dieu.

Chrétiens, nous l'avons entendue cette affirmation aux premières heures de notre existence, alors que notre souple nature se plie plus aisément aux impressions qu'elle reçoit du dehors. Nous l'avons entendue ; elle est entrée dans notre mémoire, dans notre sang avec toute l'histoire des théophanies. Voilà pourquoi, lors même que le temps nous fait défaut pour raisonner longuement et fortement, nous nous distinguons entre tous les hommes par notre foi en Dieu. Non-seulement

nous croyons qu'il est ; mais, habitués à son action, nous voyons sa main très-puissante et très-sainte en toutes choses. C'est lui qui nous donne des jours prospères, c'est lui qui nous fait rentrer en nous-mêmes par le malheur, abattant notre orgueil sans nous laisser tomber au désespoir. A l'heure qu'il est, il n'est pas un seul vrai chrétien qui ne puisse répondre fièrement à cette question railleuse de l'impie : — Où est votre Dieu? *Ubi est Deus tuus* ? — Dieu ! — Il est dans les événements. Vous ne le voyez pas parce que vous ne voulez pas voir. C'est lui qui a permis que nous fussions vaincus, parce que la victoire qui eût réjoui notre patriotisme se fût élevée, peut-être, à la hauteur d'une catastrophe européenne, quand on songe à ceux qui auraient triomphé. C'est lui qui a ouvert devant nous des abîmes pour nous montrer où conduisent les principes pervers que notre sottise a glorifiés. Il pouvait d'un seul coup terminer tous nos maux ; s'il y met des longueurs, c'est qu'il veut que nous sachions qu'il respecte notre liberté, qu'il est patient à l'attendre, et que nous devons espérer la réhabilitation de notre honneur des nobles efforts

de notre repentir non moins que de son assistance.

Mais je m'écarte, Messieurs, du chemin que je me suis tracé en commençant ce discours. J'ai voulu constater notre affirmation chrétienne de l'existence de Dieu. C'est fait. Notre affirmation est patente et forte entre toutes. Je dis — entre toutes — et je rentre ainsi dans mon chemin ; car ce cri : Je crois en Dieu, est le cri de l'humanité entière. Chez tous les peuples, sans en excepter un seul, l'affirmation précède la preuve de l'existence de Dieu.

Il m'est impossible, vous le comprenez bien, de me livrer ici à une étude de statistique qui serait fastidieuse. J'espère que vous me croirez si je vous dis que tous les philosophes et historiens de quelque valeur ont constaté l'universelle et constante affirmation de l'existence de Dieu.

« Aucune nation n'est si grossière et si sauvage, dit Cicéron, qu'elle ne croie à l'existence des dieux, lors même qu'elle se trompe sur leur nature. » Et ailleurs : « Quel est le peuple, quelle est la famille humaine qui n'ait

avant toute science une connaissance anticipée de la divinité[1]? »

Les avantages de la civilisation peuvent manquer quelque part; — « vous pourrez trouver des cités privées de murailles, de maisons, de gymnases, de lois, de l'usage de la monnaie, de la connaissance des lettres; mais un peuple sans Dieu, sans prières, sans serments, sans rites religieux, sans sacrifice, nul n'en vit jamais[2]. » L'idée de Dieu est partout le premier élément civilisateur ou la dernière épave du naufrage dans lequel s'est engloutie la gloire d'une nation. Il est difficile que les hommes s'entendent entre eux. — « Vous les verrez établir ici une chose, là une autre chose, et non-seulement de peuple à peuple, de ville à ville, de famille à famille, d'homme à homme l'accord est laborieux, mais il arrive que le même homme ne s'accorde pas avec lui-même. Pourtant, dans ce si grand combat d'opinions, remarquez que toutes les lois et les opinions sont d'accord sur ce point qu'il est un Dieu roi et père de toutes

1. Quæ est enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat sine doctrina, anticipationem quamdam Deorum. (Cic., *de natura Deor*, Lib. IV.)

2. Plutarque. *Aders. Colot.*

choses. Le grec et le barbare, l'homme du continent et l'insulaire, le sage et le sot confessent unanimement son existence. Si depuis l'origine du monde il y a eu deux ou trois misérables sans Dieu, dites hardiment que c'est une race abjecte, cynique, déraisonnable, stérile, frappée de mort [1]. » Partout celui qui se sent homme, se reconnaît impuissant et supplée à son impuissance par le religieux instinct de la prière qui incline vers nous la toute-puissance. « Tous ceux qui ont un peu de raison, dit Platon, invoquent la divinité au commencement de leurs actions qu'elles soient grandes ou petites [2]. »

Je pourrais multiplier à l'infini les citations,

1. Tu aliis videbis alia nec unquam eadem statuere homines..... ut non modo gens cum gente, sed nec urbs cum urbe, nec familia cum familia, nec homo cum homine, nec unus aliquis interdum secum ipse consentiat... . in hac tanta pugna et opinionum varietate, in eo leges et opiniones ubique terrarum convenire videbis Deum esse unum, regem omnium et patrem..... in eo Græcus cum barbaro, mediterraneus cum insulano, sapiens consentit cum stulto..... Quod si ab omni ævo, duo tresve extiterint sine Deo et abjectum, et impudens .. irrationale, sterile, et infrugiferum genus. (Maxim. Tyr. *Dissertat.* I.)

2. Τοῦτό γε δὴ παντες ὅσοι κἀι κατά βραχὺ σωφροσύνης μετέχουσιν, επὶ πασῆ ὁρμη καῖ σμικροῦ και μεγάλου πράγματος θεὸν ἀει που καλοῦσιν. (Platon, *in Tim.*)

UNIVERSITAS O. M. I.

Messieurs ; contentez-vous de celles que vous venez d'entendre. Cicéron, Plutarque, Maxime de Tyr et Platon, sont dignes de témoigner pour tous.

Je sais qu'on peut nous objecter un fait qui affaiblit, dit-on, la portée de ces témoignages et détruit, à certains égards, l'unanimité de l'affirmation qu'ils constatent ; c'est le fait de l'idolâtrie. Loin qu'il y ait accord entre les peuples ils se divisent par l'objet autant que par la nature de leurs actes religieux, Bossuet considérant les prodigieux égarements des nations de l'antiquité et la foule immense de leurs idoles a pu dire : — « Tout était dieu excepté Dieu lui-même. » — Ne donnons point, Messieurs, à ces paroles devenues célèbres, un sens qu'elles n'ont jamais eu dans l'esprit de celui qui les a écrites. Bossuet a dit aussi ces autres paroles non moins fortes : — « La terre porte peu de ces insensés qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas et ravissent l'être à celui par qui subsiste toute la nature. Les idolâtres même et les infidèles ont en horreur de tels monstres, et lorsque dans la lumière du christianisme on en

découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable [1]. »

L'erreur sur ce qu'est Dieu ne détruit donc pas le témoignage que rend l'homme de son existence ; mais avant que je vous explique le vrai sens de l'idolâtrie, permettez-moi de vous dire que ce n'est pas un fait primitif. On se tromperait étrangement si l'on considérait les théodicées païennes comme les premières explosions de la pensée humaine, des essais de la raison inexpérimentée, des bégayements d'enfants ; ce sont des conceptions de décadence, des obscurcissements de lumière, des rêves d'ébriété ; l'histoire en fait foi. « Que l'on considère nos temps ou les âges anciens, disait un chantre de la Providence, on verra que tous les hommes ont pensé qu'il y a un Dieu et que jamais la nature n'a cessé de nous apprendre l'existence de son auteur. Que si l'erreur impie a altéré cette notion en attribuant à plusieurs ce qui n'est dû qu'à un seul, par le fond de notre nature nous nous rattachons toujours à notre vrai père [2]. »

1. *Premier sermon pour le premier dimanche de l'Avent.*
2. Seu nostros annos seu tempora prisca revolvas.

La science moderne rend hommage à la vérité de ces paroles. Les mythologues les plus consciencieux dans leurs recherches, les plus distingués par leur savoir conviennent que le monothéisme est la forme la plus ancienne, la forme primitive de la croyance en Dieu, celle que tous les peuples ont emportée dans leur dispersion [1].

Que l'imagination se soit laissé séduire par des symboles, qu'elle ait divisé les attributs de Dieu et personnifié les forces cosmiques, par lesquelles se révèle la puissance du Très-Haut, ainsi que les perfections humaines, images lointaines des perfections divines, qu'elle ait localisé les influences célestes, je n'en disconviens pas ; mais je prétends avec les savants, qui ont étudié patiemment le polythéisme, que la foule des dieux subalternes ou génies est presque partout dominée par un Dieu suprême, je prétends avec tous les observateurs intelli-

Esse omnes sensere Deum nec defuit ulli
Authorem natura docens ; et si impius error
Amisit, multis tribuens quod debuit uni;
Innatum est cunctis genitorem agnoscere verum.
(*Auctor carminis de Providentia apud Prosperum.* Versic. 104, seqq.).

1. Voyez Frank, *Études orientales.*

gents des actes de l'idolâtrie que ces actes ne font d'abord que traverser la nature pour atteindre un but plus élevé qui est la force cachée, la vertu cachée, l'esprit caché. Ce que l'homme adore dans les forêts ce n'est pas le tronc muet des arbres ; mais le souffle mystérieux qui agite leur feuillage et qu'il prend pour la voix d'en haut. L'épée gigantesque du peuple guerrier représente la force infinie d'où vient le courage. Les astres, les plantes nourricières, les animaux domestiques c'est le bienfaiteur universel dans ses bienfaits ; les êtres malfaisants c'est la colère céleste qu'il faut apaiser. Le feu c'est le principe de toute vie. Le ciel c'est le lieu sacré pour la puissance immense et l'intelligence souveraine qui l'habitent. Enfin le polythéisme ne nie pas la cause première, il multiplie les causes ; et il n'est pas difficile de ramener ces causes ainsi multipliées à un principe unique, dût-il s'appeler le grand Manitou.

Du reste, Messieurs, à supposer, ce qui est vrai, puisque l'Écriture l'affirme, que l'homme tout en connaissant un premier principe prodigue à la créature des adorations sacriléges,

ne voyons-nous pas que, dans tous les milieux où l'intelligence humaine conserve quelque culture, elle proteste contre la corruption de l'idée primitive et vraiment traditionnelle de Dieu. L'Égypte en ses livres sacrés « confesse l'existence d'un Dieu très-saint, créateur, tout-puissant, très-haut, juge et vengeur, suprême gardien des lois [1]. « Sophocle, en plein théâtre, rappelle aux Athéniens, adorateurs des divinités de l'Olympe, « qu'il y a dans les lois sublimes du monde un Dieu suprême et qui ne vieillit pas [2]. » Aristote, l'homme des démonstrations, fait appel à l'histoire générale du monde. — « Une antique tradition, dit-il, répandue par nos pères dans toute l'humanité, nous apprend que toute chose vient de Dieu et par Dieu; qu'aucune nature ne se suffit et ne subsiste que par son secours.... Dieu est en effet conservateur et père de tout ce qui est dans le monde, et il opère dans tout ce qui s'opère non comme un ouvrier qui travaille et se fatigue, mais comme une vertu toute-puissante qui agit.... Sa force est irrésistible, sa beauté accomplie, sa vertu

1. Livre des morts.
2. Œdipe, roi.

souveraine, et bien qu'invisible à toute nature mortelle, il est visible par ses œuvres. Et certes tous les mouvements et tous les êtres, qui sont dans l'air, sur la terre, dans les eaux, sont réellement les œuvres du Dieu qui contient l'univers. Dieu est notre loi immuable, loi qu'on ne saurait changer ni corriger, la plus sainte et meilleure que les lois écrites sur nos tables, gouvernant tout par une activité incessante et une infaillible harmonie ; il dirige, il ordonne tout l'univers, terre et ciel, et se répand dans tous les êtres. Il est *un*, mais il a plusieurs noms qui lui viennent de ses opérations diverses sur le monde. Ne semble-t-il pas que quand nous l'appelons *Zéna* et *Dia* nous voulons dire celui par lequel nous vivons? Tous ces noms signifient Dieu seul comme le remarque le noble Platon. Dieu donc, *d'après l'antique tradition*, est le principe, la fin et le milieu de tout ce qui est et traverse toute la nature en ligne directe, montrant à toute chose la droite voie, toujours suivi de la justice vengeresse des transgresseurs de cette ligne divine, justice que doit posséder quiconque veut arriver dans l'avenir à la béatitude, et qui-

conque veut être heureux dès maintenant[1]. »

Je n'ai pas voulu mutiler, Messieurs, cette confession naïve et franche d'une tradition qui, au sein de l'idolâtrie, proteste en faveur des croyances primitives de l'humanité, et, dussiez-vous m'accuser de faire abus des citations, je veux que vous en subissiez une encore. Elle est d'un profond observateur qui surprenait la nature paganisée en flagrant délit de contradiction avec elle-même. — « Voulez-vous bien écouter le témoignage de votre âme, dit Tertullien? Interrogez-la malgré la prison du corps qui la captive, malgré les préjugés de l'éducation qui arrêtent son essor, malgré les passions qui l'énervent et les idoles qui la tiennent en esclavage, lorsqu'elle sort pour ainsi dire de son ivresse ou de son sommeil, ou de sa maladie, la voilà qui invoque Dieu sous le seul nom qui lui convienne. Grand Dieu! dit-elle, bon Dieu! je me recommande à Dieu, ce qui plaira à Dieu, Dieu voit tout, que Dieu juge entre nous!... Et quand elle dit cela, ce n'est pas le capitole que l'âme regarde: c'est le ciel... O témoignage de vérité qui au milieu des démons

1. *De mundo*, VI, VII.

eux-mêmes donne un appui aux chrétiens.... O témoignages de l'âme ! d'autant plus naturels qu'ils sont plus communs ; d'autant plus divins qu'ils sont plus naturels.

Incapables de s'inscrire en faux contre de si grandes autorités, nos savants modernes ont imaginé d'opposer, à ceux qui invoquent l'affirmation universelle du genre humain, je ne sais quelles tribus sauvages perdues aux extrémités des mondes récemment découverts. Là, du moins, l'athéisme est en pleine floraison.

Est-ce bien vrai, Messieurs ? Ces vénérables amis de la science pure n'ont-ils pas été victimes d'une méprise ? Un voyageur arrive quelque part avec un système religieux tout fait dont il recherche l'exacte reproduction. Tout semble favoriser ses préoccupations et son parti pris ; et les communications bornées dont il dispose ne lui permettant pas d'aller au fond des choses, il retourne chez lui en prononçant qu'il n'a pas rencontré Dieu. Faut-il croire sur parole ce passant mal renseigné qui n'a eu avec les peuplades, dont il n'a jamais connu la langue, que

1. Tertullien, *Apologet*, cap. XVII. *De testimonio animæ*, cap. I et II.

des rapports imparfaits, lorsque ses affirmations sont contredites par le témoignage des missionnaires laborieux, intelligents et dévoués qui séjournent pendant de longues années au milieu des sauvages, se mêlent à leur vie et poussent la patience jusqu'à reconstruire leur idiome déformé ?

Et quand même il serait vrai qu'il y a dans un coin de l'univers quelques misérables avoisinant la bête par la profondeur de leur ignorance et la brutalité de leurs instincts, faut-il en faire état, « comme si les penchants de la nature étaient anéantis par la dépravation d'un peuple et que l'espèce ne fût rien sitôt qu'il y a des monstres [1] ? »

Oh comme cette parole de l'Écriture est vraie : « *Iniquitas mentita est sibi!* L'iniquité s'est menti « à elle-même. » Voilà des hommes qui veulent nous imposer l'athéisme, au nom de la science et du progrès, et qui prennent pour auxiliaire, non pas la nature primitive et ingénue, mais la nature dégradée et punie : — « Le sauvage qui voit nos arts, nos lois, nos sciences, notre luxe,

1. Jean-Jacques Rousseau

notre délicatesse, nos puissances de toute espèce et notre supériorité surtout qu'il ne peut se cacher, et qui tient si fort à ses habitudes brutales que rien ne peut l'en dégoûter.[1] » — Le sauvage! l'athée typique! Allez théophobes! Poursuivez Dieu, vous ne parviendrez à le chasser ni de l'histoire ancienne, ni de l'histoire contemporaine. L'affirmation de l'humanité résiste à tous les efforts que vous faites pour rompre son universalité et sa perpétuité. Les civilisés, les barbares, les sauvages traversent les siècles et font retentir les continents et les îles, les cités superbes, les sombres forêts, les arides déserts, les monts et les glaciers d'un cri unanime : Je crois en Dieu. *Credo in Deum.*

N'est-ce pas, Messieurs, un merveilleux concert que cette affirmation ? Je sens qu'elle s'impose à mon âme et je suis sûr que vous en subissez vous-mêmes l'impression. Avant de soupçonner que tout le monde se trompe, on est tenté de croire que tout le monde a raison. C'est la conclusion qui se précipite sous l'impulsion d'un si grand témoignage, aidez-moi

1. Joseph de Maistre. *Soirées de Saint Pétersbourg.* 7e Entretien.

par votre attention à la rendre claire et saisissante.

II

L'affirmation de l'existence de Dieu étant un fait universel et perpétuel comment l'expliquer? — Un premier moyen se présente, extrêmement simple et facile, c'est de supposer dans l'humanité le retentissement d'un fait primordial qui ne serait autre que l'affirmation de Dieu par lui-même. Si Dieu s'est manifesté et a dit: *Je suis*, rien de plus naturel que de croire à son existence. Or, Messieurs, cette affirmation de Dieu est, pour nous chrétiens, plus qu'une supposition, c'est une vérité historique. Dieu ne nous a pas ménagé, vous l'avez vu, ses manifestations. Nous affirmons donc non-seulement l'existence de Dieu; nous affirmons son affirmation. De cette affirmation ne reste-t-il aucun vestige en dehors de notre histoire chrétienne?—Loin de là. Toutes les religions semblent s'être entendues pour réclamer le privilége des communications divines; c'est une chose que constatent, d'assez bonne grâce, même ceux qui ne veulent voir dans

toute forme religieuse, quelle qu'elle soit, qu'une évolution de la pensée humaine. L'Ilou des Assyriens et des Chaldéens, quoique immense et impénétrable, ne dédaigne pas d'entrer en rapport avec les hommes. Ormuz, le principe de la vie et de la science, dicte lui-même à son fidèle serviteur Zoroastre les formules sacrées sur lesquelles reposent la religion et la civilisation du monde. Manou est instruit par Dieu. « C'est Brahma le grand Brahma qui a composé le Véda. Les chantres humains qui l'ont récité devant l'autel, n'ont été que les bouches dont ce Dieu s'est servi pour faire entendre la vérité aux Aryas ; en réalité Brahma est le poëte, l'objet de la théologie, la théologie elle-même et le théologien. » Chez les Phéniciens, ce sont les dieux qui communiquent au monde toutes les inventions sans lesquelles l'humanité ne peut pas vivre. « En Grèce chaque divinité est regardée comme la fondatrice de son propre culte, Junon à Argos, Apollon à Delphes et à Délos, Neptune et Pallas à Athènes, et ainsi des autres[1]. » Enfin dans

1. Voyez *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1863 *Les sciences des religions*, par Émile Burnouf.

l'ancien et le nouveau monde, dès que l'on recherche l'origine de la croyance en Dieu au fond le plus intime des traditions, Dieu lui-même se présente. Il n'est pas jusqu'au sauvage qui ne se prétende enseigné par le Grand-Esprit.

La bonne foi, Messieurs, peut-elle méconnaître l'importance de cet accord des traditions avec la nôtre, et n'y pas voir la résolution du témoignage humain dans ce témoignage que Dieu se rend à lui-même : — Je suis celui que suis. — *Ego sum qui sum.*

Mais, je le veux bien, ne tenons aucun compte de cette explication. L'affirmation universelle et perpétuelle de l'existence de Dieu demeure. Il faut bien qu'elle ait une raison d'être, et je n'en conçois pas d'autre qu'une loi de nature dont elle est la solennelle expression. Quand nous voyons une série de phénomènes se produire partout et toujours dans les mêmes conditions nous disons : Il y a là une loi. C'est notre cas, Messieurs ; l'affirmation universelle et perpétuelle de l'existence de Dieu, pour être un phénomène de nature plus élevée que tous les phénomènes du monde physique, ne laisse

pas de se produire à leur *instar* ; il y a là une loi : loi de gravitation intellectuelle et morale. A supposer que les planètes fussent lumineuses par elles-mêmes et que le soleil au contraire fût un point invisible, son existence ne vous serait-elle pas révélée par les révolutions ordonnées de notre système planétaire, et ne sauriez-vous pas déterminer, par des calculs précis, sa position dans l'espace ? Pourquoi, si la même régularité de mouvements se remarque dans l'humanité, ne diriez-vous pas — l'humanité est concentrique, son centre c'est Dieu ? — Vous inscrirez-vous en faux contre cet oracle que prononçait le bon sens par la bouche de Cicéron : « *Omni in re consensio. Omnium gentium lex naturæ putanda est.* En toute chose le consentement de tous les hommes doit être considéré comme une loi de nature [1]. » Non, Messieurs, non vous ne le pouvez pas. — « Ce que confesse universellement et naturellement la nature, dit le savant Guillaume de Paris, est nécessairement vrai ; car la nature ne peut pas universellement et naturellement mentir [2]. » Si elle

1. *Tusculan*, lib. I, cap. XIII.
2. Quod natura universaliter et naturaliter confitetur en-

mentait il ne faudrait plus croire à rien. L'humanité confesse universellement et perpétuellement l'existence de Dieu ; c'est la nature qui parle; donc : Dieu est.

Comment pouvons-nous formuler la loi qui fait parler la nature? — De plusieurs manières. Les uns disent : — Dieu qui nous a faits nous a donné la connaissance innée de son existence. Platon, Cicéron, Jamblique, Plotin, Proclus, saint Justin, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Damascène, saint Jérôme, saint Augustin et beaucoup d'autres penseurs illustres seraient, dit-on, les patrons de cette formule. Je ne vous défends pas de l'accepter, mais je vous ai dit, Messieurs, que je n'en voulais pas; et je crois même, laissant de côté les philosophes, que nous pouvons ramener tout ce que disent les saints Pères de la connaissance innée, insérée, infuse dans la nature, à l'explication judicieuse qu'en donne saint Thomas : « *Dei cognitio nobis dicitur innata esse, in quantùm per principia nobis innata de facili percipere possumus Deum esse.* » La connaissance de

cesse est verum esse. Naturam enim naturaliter et universaliter mentiri impossibile est. (Guillelmus Parisiensis. Lib. *de virtut.*)

Dieu est dite innée en tant que par les principes innés de nos opérations nous pouvons facilement percevoir que Dieu est[1], » Et quels sont ces principes innés? C'est le mouvement primitif de notre nature vers le souverain bien, c'est l'aptation de nos facultés intellectuelles à la perception de la cause suprême dans les effets créés, c'est le plus grand effet créé qu'il nous soit donné de percevoir, c'est-à-dire la similitude de notre nature avec la nature divine[2]. Munis de ces principes nous partons de Dieu pour aller à Dieu. Notre âme pleine de désirs cherche partout son bien ; elle va d'un objet à un autre et, ne trouvant rien qui réponde à ses convoitises infinies, elle appelle, elle attend, elle prête l'oreille, elle entend le pas de Celui qui vient, elle ne sait pas qui c'est, elle ne peut l'appeler par son nom ; mais lorsque la raison de concert avec l'enseignement prononce

1. Opuscul. LXIX, *de Trinitate.*

2. Auctoritas Damasceni intelligenda est de divina cognitione nobis insita, secundum ipsius similitudem, et non secundum quod est in sua natura, sicut jam dicitur quod omnia appetunt Deum, non quidem ipsum prout consideratur in sua natura sed in sui similitudine, quia nihil desideratur, nisi in quantum habet similitudinem ipsius, et etiam nihil cognoscitur. (In I sent. Dist. III, q. 1, art. 2, ad. 1.)

ce nom sacré, l'âme retentit et dit : —C'est lui! Comment ne l'aurais-je pas cherché puisqu'il m'a faite à son image et que, partout, c'est son image qui m'attire ? Mais laissons de côté les opinions, si vous le voulez bien, et mettons-nous en face du certain. Le certain le voici : C'est que s'il est un Dieu qui nous a faits, il n'a pas dû nous faire excentriques, mais bien concentriques c'est-à-dire pour lui. S'il nous a faits pour lui, il a dû nous donner, avec une impulsion originelle, le moyen de le connaître; la première connaissance que nous devons avoir de lui c'est qu'il existe, et cette connaissance doit s'exprimer par une affirmation universelle et perpétuelle.

Messieurs, trouvez-moi une autre explication légitime du témoignage de l'humanité, je vous le sacrifie de bon cœur. — Direz-vous avec un ancien : C'est à la crainte que l'on doit l'origine des dieux.

Primus in orbe Deos timor fecit.

Ce sont nos infirmités et nos maux qui nous ont donné l'idée d'une puissance ennemie qu'il faut fléchir. — Mais n'y a-t-il donc que de la crainte dans les religions des peuples ? L'admi-

ration, la reconnaissance, l'amour n'y tiennent-ils pas la plus grande place ? J'ai beau regarder, je ne vois pas autant la malfaisance barbare que la puissance libérale et magnifique d'un maître suprême et des divinités nationales et populaires dont on invoque la protection ou dont on loue les bienfaits.

Faut-il accuser les législateurs d'avoir abusé de l'enfance des nations et exploité, au profit de leur ambition personnelle, l'invention d'un maître invisible et imaginaire dont ils étaient les représentants? — Mais lisez donc attentivement l'histoire de toutes les législations, vous verrez qu'il n'en est aucune qui ne suppose la préexistence d'une croyance en la divinité. Certains législateurs ont pu inventer leurs prétendus rapports avec Dieu ; ils n'inventaient pas Dieu.

Invoquerez-vous la superstition ? — Mais la superstition suppose précisément le mouvement religieux de l'âme contre lequel proteste l'athéisme, puisqu'elle en est l'exagération, le déréglement.

Dira-t-on que l'idée de Dieu est due à une évolution psychologique ?—Mais nous la voyons

profondément enracinée dans l'esprit humain aux époques les moins fécondes en évolutions psychologiques. Et puis, ce que l'humanité religieuse affirme ce n'est pas une idée, c'est un être personnel, vivant et agissant. S'il lui est arrivé de faire des cultes elle n'en a pas fait l'objet.

Le monde est-il victime d'un préjugé que la science doit détruire? Incapable de se rendre compte des forces de la nature, l'homme ne trouve-t-il pas plus aisé de supposer une force indépendante et maîtresse? Ne croit-il pas que Dieu est, comme il a cru pendant longtemps, trompé par les apparences, que le ciel tout entier tournait autour de la terre?—Permettez-moi de vous dire, Messieurs, que la parité que l'on veut établir ici est au moins ridicule. Que le ciel tourne autour de la terre, que la terre voyage autour du soleil; il importe peu. Les saisons se succèdent, les blés mûrissent, la vigne nous donne ses grappes dorées et vermeilles, l'homme naît, vit, engendre, administre ses affaires, pas un iota n'est changé dans notre existence; mais que Dieu soit ou ne soit pas, ce n'est plus la même chose. La foi en Dieu

est éminemment pratique et toute la conduite de la vie humaine subit sa haute et souveraine influence. Il faut obéir à un maître et lui sacrifier, qui plus, qui moins, des pensées, des désirs, des actes pour lesquels la voix secrète de nos instincts réclame souvent l'indépendance. Cette soumission tourne-t-elle à notre dommage ? Loin de là, Messieurs, et c'est ici que se révèle, dans toute sa splendeur, la loi dont je parlais tout à l'heure. On a observé que « de la con-« ception qu'un peuple a de Dieu dépend le « niveau de son organisation sociale (1). » Plus son affirmation est nette et précise, plus elle dégage la cause suprême, l'infini, l'éternel, l'absolu, le maître, le type et la fin de toutes choses, plus aussi on voit s'élever la nature et la civilisation resplendir. Par civilisation je n'entends pas cette surabondance de vie matérielle, ces raffinements de luxe et de jouissances qui s'accordent aisément avec les plus grossières erreurs; j'entends les grandes idées, les nobles sentiments, les vertus héroïques. Où la plus haute intelligence de la nature, des devoirs et

1. Frank, *Études orientales.*

des destinées de l'homme? Où le sens le plus délicat, le plus exquis, le plus élevé du beau? Où les plus admirables chefs-d'œuvre? Où les institutions plus fermes et plus équitables, l'autorité plus respectée, la vraie liberté plus à l'aise? Où les mœurs plus douces et plus intègres, la justice plus solennelle, les serments plus sacrés, la vertu plus aimable et plus à l'abri des violences de la passion? Où le véritable amour de l'humanité, la bienveillance, le désintéressement, la générosité, l'oubli de soi, l'esprit de sacrifice, le dévouement à la patrie? Où ces admirables et saintes choses; sinon chez les peuples dont la croyance en Dieu est plus forte et plus pure? Au milieu des merveilles d'une civilisation raffinée, combien de nations se sont déhonorées par les monstrueux excès de la tyrannie, de l'esclavage, du mépris et de l'oppression des misérables, de l'injustice, du libertinage, parce qu'elles avaient laissé s'amoindrir et se corrompre l'idée de Dieu? Et l'on voudrait que l'affirmation de Dieu, dont dépend la perfection de notre nature, aboutît au néant! Et il y aurait une solidarité intime entre un progrès, qui est la loi de notre

être, et une affirmation qui en serait le désordre! C'est impossible, Messieurs, ou bien il n'y a plus de lois dans le monde. Nous sommes le chaos.

Le chaos! c'est ce que redoute toute société au moment où elle se trouve en face de l'athéisme résolu à entrer dans les mœurs publiques. Alors les endormis se réveillent; l'instinct religieux éclate en protestations; on ne veut pas que la négation athée puisse commencer une histoire, et pour l'arrêter sur le chemin des siècles, qu'elle prétend envahir, on dresse un monument sur lequel est écrit : *La nation croit à l'Être suprême.* Si elle n'y croyait pas, la civilisation partirait avec Dieu et sur ses ruines fumantes viendrait s'asseoir la barbarie sauvage. Nous l'avons vue, Messieurs, pendant deux mois qui parurent deux siècles, régner au nom de l'athéisme sur cette ville superbe. Ce fut un avertissement pour ceux qui ne voulaient pas comprendre, à l'heure du plaisir, les plaintes de nos âmes chrétiennes. Ils purent voir, avec effroi, ce qui arriverait si Dieu disparaissait. Puissent leurs yeux s'ouvrir tout à fait aux lueurs sinistres de nos tempêtes civiles, et leurs cœurs instruits par les événe-

ments monter jusqu'à l'affirmation si forte, si haute, si pure, qui seule peut relever notre gloire abattue : l'affirmation chrétienne.

Il est temps de conclure ; je vais le faire brièvement. L'humanité affirme universellement et perpétuellement l'existence de Dieu. Rien ne peut expliquer cette affirmation qu'une loi à laquelle obéit notre nature ; donc cette loi existe. L'instinct religieux est un caractère propre qui, aussi bien que la raison, fait de l'homme un être à part, de l'humanité un règne dans la création. Donc, comme le remarque judicieusement un écrivain moderne, l'athée se se met hors la loi ; « l'athéisme constitue une anomalie, et cette anomalie est la plus profonde qui puisse exister puisqu'elle efface en l'atrophiant et en l'oblitérant un caractère de règne. Il faut dire que l'athéisme est, au sens des naturalistes, comme au sens des moralistes, une monstruosité. Je ne sais pas s'il y a de quoi être fier d'un état intellectuel que la science classe définitivement parmi les phénomènes tératologiques (1). »

1. Amédée de Margerie, *Théodicée*, chap. III.

L'athée se met hors la loi, pas autant toutefois qu'il le voudrait. Les efforts désespérés qu'il fait pour devenir excentrique accusent la force concentrique contre laquelle il se révolte. S'il n'avait affaire qu'au néant, il se contenterait d'un calme et noble mépris ; mais pourquoi sa haine qui va jusqu'à la colère ? sa colère jusqu'à la fureur ? sa fureur jusqu'à la rage ? sa rage jusqu'à la folie ? Le poëte Aristophane, en sa comédie des Chevaliers, met dans la bouche de deux de ses personnages ce dialogue : — « Nicias crois-tu qu'il y ait des dieux ? — Certainement. — Et quelle preuve en as-tu ? — La preuve ? c'est que je les hais (1). » — Beaucoup d'athées en sont là, Messieurs; leur haine de Dieu vient de ce qu'ils croient en lui, et de la manière dont ils disent : — Dieu n'est pas, — il est facile de conclure que Dieu est.

1, Démosthènes, ἔτον ἡγεῖ γὰρ θεους;
Nicias, Ἔγωγε.....
Démosthènes, ποίῳ χρώμενος τεκμηρίῳ ;
Nicias, Ὀτιὴ θεοῖσιν ἐχθρός εἰμ ! οὐκ εικοτως ;
[Aristophan, *Equites.*]

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DÉMONSTRATION DE L'EXISTENCE DE DIEU

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DÉMONSTRATION DE L'EXISTENCE DE DIEU

MESSIEURS,

Du témoignage de l'humanité nous nous sommes élevés au fait primordial par lequel Dieu lui-même a manifesté son existence, et à la loi de nature qui indique au bon sens que l'affirmation universelle, perpétuelle, éminemment pratique du genre humain, touchant l'exis- de Dieu, ne peut pas aboutir au néant ni résulter d'un désordre de nos facultés. Pour un grand nombre d'esprits ces indications suffisent ; ils croient parce que tout le monde croit, et vous n'avez pas le droit, puisque le cri de la nature est l'expression de la vérité, de les accuser de déraison. Mais vous demandez davantage ; vous voulez contrôler de plus près la foi des peuples et la loi qui la régit. Je me soumets de bon cœur, Mes-

sieurs, à cette légitime exigence et suis prêt à mettre en œuvre le procédé de raison dont il a été question, lorsque j'ai traité de la connaissance de Dieu, lequel procédé a pour but de démontrer qu'il existe un être premier, cause de tous les êtres. Cette démonstration, bien qu'elle ne soit pas du même ordre que les démonstrations mathématiques, est cependant, comme elles, rigoureuse et nécessitante ; nous pouvons en obtenir des conclusions certaines. Chaque philosophe l'a faite à sa manière, et en plus d'une rencontre le désir d'innover a plutôt affaibli le nerf des vrais arguments qu'il n'a enrichi l'argumentation. Je ne céderai point à la tentation de paraître original, persuadé que je suis qu'il n'y a rien de plus neuf, pour nos esprits légers et superficiels, que les vieilles et fortes méthodes des grands maîtres.

Écoutez donc saint Thomas. Il ne nous a laissé que le squelette aride de sa démonstration; mais je lui ai demandé la grâce de revêtir ce squelette d'une parole claire et vive comme celle qui charmait jadis les étudiants de la célèbre université de Paris. Ennemi des subtilités stériles, le docteur du bon sens écarte avec soin

les jeux d'esprit par lesquels on s'efforce de faire sortir, *a priori*, d'un pur concept, une réalité actuelle et vivante. Pareillement il répudie les affirmations hypothétiques qui concluent à une action directe et immédiate du premier principe sur nos âmes, pour nous révéler son existence (1). Il se met en face du monde entier, il

1. Ad primum sic proceditur. Videtur, quod Deum esse sit per se notum. Illa enim nobis dicuntur per se nota, quorum cognitio nobis naturaliter inest, sicut patet de primis principiis. Sed sicut dicit Damascenus : *(in princ. libri sui)*, omnibus cognitio existendi Deum naturaliter est inserta. Ergo Deum esse est per se notum.

Præterea, Illa dicuntur esse per se nota, quæ statim cognitis terminis cognoscuntur, quod Philosophus attribuit primis demonstrationis principiis, *(in* I *Poster)*. Scito enim quid est totum, et quid pars, statim scitur, quod omne totum majus est sua parte. Sed intellecto quid significet hoc nomen, Deus, statim habetur, quod Deus est. Significatur enim hoc nomine id quo majus significari non potest : majus autem est, quod est in re, et in intellectu, quam quod est in intellectu tantum : unde cum intellecto hoc nomine Deus, statim sit in intellectu, sequitur etiam quod sit in re. Ergo Deum esse est per se notum.

Voyez fin du volume NOTE I.

Ad primum ergo dicendum, quod cognoscere Deum esse, in aliquo communi, sub quadam confusione est nobis naturaliter insertum, in quantum scilicet, Deus est hominis beatitudo. Homo enim naturaliter desiderat beatitudinem : et quod naturaliter desideratur ab homine, naturaliter cognoscitur ab eodem. Sed hoc non est simpliciter cognoscere Deum esse, sicut cognoscere venientem, non est cognoscere Petrum, quamvis sit Petrus veniens. Multi enim perfectum hominis bonum, quod est beatitudo, existimant divitias; quidam vero voluptates, quidam autem aliquid aliud.

le saisit, il l'enserre, il le presse dans l'étreinte d'un seul principe, le principe de causalité, et après avoir obtenu de chaque être, considéré séparément, et de l'ensemble des êtres l'aveu d'une infirmité radicale il conclut : Donc il existe une cause suprême de toutes choses ; c'est cette cause que j'appelle Dieu.

Nous sommes à bonne école, Messieurs, suivons le maître dans son argumentation.

I

Si j'interroge un être je vais naturellement de la chose la plus apparente à la moins apparente. Je le vois d'abord se mouvoir et je lui demande : — Qui te meut ? Je le rattache à un autre être et je lui demande : — D'où viens-tu ?

Ad secundum dicendum, quod forte ille qui audit hoc nomen, Deus, non intelligit significari aliquid, quo majus cogitari non possit, cum quidam crediderint Deum esse corpus. Dato etiam, quod quilibet intelligat hoc nomine, Deus, significari hoc quod dicitur, scilicet illud, quo majus cogitari non potest : non tamen propter hoc sequitur, quod intelligat, id quod significatur per nomen, esse in rerum natura : sed in apprehensione intellectus tantum. Nec potest argui, quod sit in re, nisi daretur quod sit in re aliquid, quo majus cogitari non potest : quod non est datum a ponentibus Deum non esse. (*Sum. theol.* I, p., q. II, a. 1.)

J'entre plus profondément dans le mystère de son existence et je lui demande : — Comment subsistes-tu? Enfin, je veux avoir la raison de ces trois choses, le mouvement, la procession, la subsistance.

Le monde est plein de mouvements, Messieurs, nous-mêmes nous en faisons à chaque instant, et la pratique universelle et constante du mouvement nous apprend qu'il faut toujours soumettre ce qui est mû à l'influence d'un moteur. Nous disons bien de certaines choses qu'elles se meuvent elles-mêmes ; mais nous sentons par expérience qu'il faut décomposer leur acte ; que ce qui meut et ce qui est mû en elles n'est ni de nature semblable, ni dans les mêmes rapports avec le terme du mouvement. Par exemple, ces merveilles de notre industrie, ces chars qui dévorent l'espace sembleraient, à qui n'a jamais rien vu de pareil, des animaux mystérieux échappés de la main du maître et emportés par leur propre ardeur ; nous, qui les avons faits, connaissons la force d'où leur vient le mouvement : et les tourments de la vapeur dans la poitrine d'airain qui la retient captive, et le feu cause de ces

tourments, et l'homme qui active le feu. Ainsi instruits par la pratique et l'expérience, dès que nous voyons une chose se mouvoir, d'instinct nous cherchons qui la meut, et parce que notre esprit, contre son invincible répugnance, ne saurait être condamné à une course folle dans l'indéfini sans y pouvoir jamais trouver un point d'arrêt, et parce que « le génie de notre nature est, comme dit Bossuet, de ramener tous les changements à des règles immuables[1], » nous prononçons que tout ce qui entre en mouvement doit être mû ou médiatement ou immédiatement par une force qui ne peut être mue elle-même, l'immobile[2].

1. *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Chap. V.

2. Prima autem et manifestior via est, quæ sumitur ex parte motus. Certum est enim, et sensu constat, aliqua moveri in hoc mundo : omne autem quod movetur, ab alio movetur. Nihil enim movetur, nisi secundum quod est actu. Movere enim nihil aliud est, quam educere aliquid de potentia in actum. De potentia autem non potest aliquid reduci in actum, nisi per aliquod ens in actu : sicut calidum in actu, ut ignis, facit lignum, quod est calidum in potentia, esse actu calidum, et per hoc movet, et alterat ipsum. Non autem est possibile, ut idem sit simul in actu et potentia secundum idem, sed solum secundum diversa. Quod enim est calidum in actu, non potest simul esse calidum in potentia, sed est simul frigidum in potentia. Impossibile est ergo, quod secundum idem, et eodem modo aliquid sit movens et motum, vel quod moveat seipsum : omne ergo quod movetur, oportet ab alio moveri. Si ergo id a quo movetur moveatur, oportet et ipsum ab alio moveri, et

Quelle est donc la force immobile qui meut le monde ? Est-ce la loi ?— Sans doute, Messieurs, tout mouvement est soumis à une loi; mais en dehors de l'esprit qui l'a conçue et de la volonté qui en assure l'exécution, la loi n'est qu'une pure abstraction, une vaine formule dont on ne peut obtenir la moindre mutation dans les êtres. La loi règle la force, elle ne la produit pas. Quiconque se flatte d'avoir expliqué le mouvement universel par ce mot magique : la loi, n'est pas plus avancé que celui qui dirait:—le monde se meut parce qu'il se meut.

Il faut donc avec la loi une force régie par la loi. Encore une fois quelle est cette force ? Réside-t-elle proprement dans chacun des atomes dont se compose la masse de l'univers ? Avons-nous, dans un infiniment grand, un nombre infini d'infiniment petites forces qui sont autant de premiers moteurs ?—Mais qui ne voit,

illud ab alio : hic autem non est procedere in infinitum : quia sic non esset aliquod primum movens, et per consequens nec aliquod aliud movens : quia moventia secunda non movent nisi per hoc quod sunt mota a primo movente, sicut baculus non movet nisi per hoc quod est motus a manu Ergo necesse est devenire ad aliquod primum movens, quod a nullo movetur : et hoc omnes intelligunt Deum. (*Summ. theol.* I, p., q. II, a. 3, c.)

au simple énoncé de cette question, qu'elle est grosse des plus grosses absurdités ? Tant de premiers moteurs ne sont-ils pas condamnés fatalement à l'immobilité générale et perpétuelle ? Car, s'il s'agit de mouvoir le monde, il faut bien que chaque mouvement particulier soit ordonné au mouvement universel, et par conséquent déterminé dans un sens plutôt que dans un autre. Mais cette détermination ne peut être prise par l'infiniment petit qu'autant qu'il connaît les termes de tous les mouvements, pour y placer le sien à propos, de telle sorte que cette infinité d'infiniment petits devient, tout à coup, une infinité d'infiniment grands. Concevez cela si vous le pouvez, Messieurs, ou bien résignez-vous à l'indétermination du mouvement et par conséquent, à la perpétuelle immobilité.

Or, vous le savez tout aussi bien que moi la détermination du mouvement dans le monde est un phénomène surabondamment constaté par l'expérience. Les premiers éléments de la science astronomique, que personne d'entre vous n'ignore, nous apprennent que tous les corps, dans toutes leurs parties, ont une direction concentrique. La terre qui nous paraît

immobilisée, est en mouvement de la circonférence au centre, et docile elle-même comme ses propres atomes, elle cède aux sollicitations d'un astre radieux qui lui prodigue sa lumière et sa chaleur en échange de sa soumission. Le chœur harmonieux des planètes, ses compagnes d'esclavage, compose ce que nous appelons notre système. Le soleil centre de ce système en est-il le premier moteur? Mais alors il y aura dans l'espace autant de premiers moteurs qu'il y a de soleils, c'est-à-dire un nombre incommensurable ; car ces étoiles, qui brillent comme des pierreries sur le manteau du firmament, sont les centres d'autant de mondes en comparaison desquels le nôtre n'a pas plus d'importance que le grain de poussière que foulent nos pieds dédaigneux.

Nous sommes en pleine immensité, Messieurs, mais je ne m'y perds pas, je vais toujours. — Si les soleils de chaque système sont autant de premiers moteurs ils ne sauraient étendre leur action au delà de leur sphère propre, pour la même raison d'ordre qui frappe d'impuissance les infiniment petits. Tous les systèmes sont donc indépendants les

uns des autres ? — C'est précisément ce que ne veut pas la science. A bon droit les inductions astronomiques poussent à fond la loi d'attraction et subordonnent tous les mondes à un centre unique, perdu pour nous dans l'étendue, mais réel, mais agissant jusqu'aux extrêmes limites de la matière créée et l'enchaînant tout entière à sa force. Quel est ce centre ? — Est-il masse ? — S'il est masse il est soumis lui-même à la loi générale, et d'un atome à l'autre nous arrivons jusqu'à un point simple, indivisible, une pure force.

Voilà sans doute notre premier moteur ? — Pas encore, Messieurs. S'il n'y avait dans le monde qu'une force centrale, il se ferait selon la remarque de Newton, un soudain écroulement de tous les astres, une pression formidable de la matière universelle dont chaque partie tendrait à son dernier terme. Ce n'est point cela que nous voyons. Chaque monde se tient à une distance respectueuse du centre qui l'attire, et, chose admirable en de si grandes masses, d'un rapide et souple mouvement elles tracent au loin d'harmonieuses circonférences. Elles sont donc poussées dans une direction contraire

à celle que leur imprime la force centrale par une force indépendante qui, si elle triomphait, emporterait par la tangente de son orbite le corps qu'elle meut au delà de toutes les sphères. Mais elle ne triomphe jamais pas plus que ne triomphe la force centrale; la ligne qu'elle poursuit sans cesse fléchit en chacun de ses points sans jamais se rompre, la lutte des deux forces se combine en de merveilleuses révolutions.

Qui ne comprend, Messieurs, que le premier moteur ne se trouve ni du côté de la force centrale, ni du côté de la force tangentielle seulement ? Ou plutôt qui ne comprend qu'il est dans l'une et dans l'autre ; force supérieure aux deux grandes forces du monde, plus simple qu'elles, les pénétrant, commandant leur influence, équilibrant leur jeu et en définitive remuant à lui seul l'univers

Force simple et unique, je dis encore force immobile, car s'il s'agissait de lui trouver un moteur, ce serait impossible puisque nous devrions procéder indéfiniment. Du reste, que tout mouvement procède de l'immobile, c'est ce que prouve non-seulement la métaphysique, mais la simple expérience.

Vous immobilisez, en un de ses points, le levier dont vous vous servez pour soulever une masse ; vous immobilisez votre corps lorsque vous voulez donner une impulsion, et plus l'impulsion est forte, plus vous en affermissez le point de départ; mais écoutez à ce sujet une ingénieuse analyse de saint Augustin. « Si nous considérons attentivement notre corps, dit-il, nous verrons que tous ses membres sont pourvus d'articulations qui sont comme des gonds sur lesquels s'appuie l'effort qui produit le mouvement, et de là nous conclurons que rien n'est mû dans l'espace que le mouvement ne parte d'un point fixe. Le doigt, par exemple, n'est mû tout seul que lorsque la main est fixe par rapport à lui, et ainsi du coude par rapport au bras, de l'épaule par rapport au coude, du buste par rapport à l'épaule, des reins par rapport au buste, et le reste. Si nous voulons marcher nous ne pouvons lever un pied que l'autre ne soit fixe et ne supporte tout le corps jusqu'à ce que celui qui est mû devienne lui-même immobile lorsqu'il arrive à son terme. Bref, tout membre que meut la volonté reçoit son mouvement d'un point fixe sur lequel elle

arrête ses efforts [1]. » Si donc tout mouvement particulier prend son point d'appui sur une immobilité relative, il faut conclure que le mouvement général s'appuie sur l'immobilité absolue, c'est-à-dire, sur l'irréceptivité totale de toute motion. En d'autres termes, le premier-moteur donne tous les mouvements et n'en reçoit aucun.

J'ajoute, Messieurs, que le premier moteur doit être tout entier en acte dans chacun des termes du mouvement ; et cela se conçoit aisément car aucune force subalterne n'aboutirait

I. Affecta quippe anima carnalium sensuum consuetudine etiam seipsam cum corpore per locum moveri putat, dum id per locum movet. Quæ si possit diligenter inspicere, tanquam cardines membrorum corporis sui, quemadmodum articulatim dispositi sunt, a quibus initia motionum nitantur ; inveniet ea quæ per spatia locorum moventur, nisi ab eis quæ loco fixa sunt, non moveri. Non enim movetur solus digitus, nisi manus fixa sit, a cujus articulo velut cubiti, sic cubitus ab articulo humeri, humerus ab scapula cum movetur, stantibus utique cardinibus quibus motio nitatur, it per loci spatium quod movetur. Sic plantæ in talo est articulus, quo stante moveatur; sic cruris in genu et totius pedis in coxa : et nullius membri motus omnino est, quem voluntas movet, nisi ab aliquo articuli cardine, quem nutus ejusdem voluntatis primitus figit, ut ab eo quod loci spatio non movetur, agi valeat quod movetur. Denique nec in ambulando pes levatur, nisi alius fixus totum corpus ferat, donec ille qui motus est a loco unde fertur, ad locum quo fertur, immoto articulo sui cardinis innitatur. (S. Aug , *de Genesi ad litter*, lib. VIII, cap. XXI, 41.)

si elle n'avait reçu la juste mesure de ses efforts, et cette juste mesure ne peut être réglée qu'autant que celui qui la donne voit et possède à la fois tous les termes, et il ne voit et possède à la fois tous les termes qu'autant qu'il est tout entier et en acte dans chacun des termes.

Force supérieure à toutes les forces du monde, force simple, unique, immobile, tout entière et en acte dans chacun des termes du mouvement ; voilà le premier moteur. Où donc est-il ? Est-ce vous ? Est-ce moi ?—Ah pauvres que nous sommes, malgré tous les efforts que nous faisons pour nous grandir, comme nous restons petits dans la vaste étendue du monde ! Combien est étroite la sphère de notre activité ! Combien est insignifiante la multiplicité et la variété de nos mouvements dans le mouvement universel ! Tout marche sans nous et nous sommes trop heureux de profiter des forces qui ne nous doivent rien. Mais au moins, me direz-vous, nous nous mouvons nous-mêmes, nous sommes à nous-mêmes nos premiers moteurs ; c'est on ne peut plus évident. — Êtes-vous bien sûrs de cela, Messieurs ? Je ne veux pas vous

faire remonter le fleuve de la génération humaine, dont vous n'êtes qu'une vague obscure, pour vous mener à la recherche d'une première motion. Je vous prie seulement de regarder votre âme. « C'est, dit saint Augustin, ce que vous devez le mieux connaître, car rien ne se peut mieux livrer aux regards de votre âme que votre âme elle-même [1]. » Eh bien ! est-il vrai que votre âme, dont vous faites le premier principe de tous vos mouvements, ne reçoive aucun mouvement ? — Ah ! s'il en était ainsi, laissez-moi vous le dire, vous seriez condamnés à une immobilité pire que le pire des idiotismes. Votre âme est mue par deux choses qui déterminent toutes ses opérations ; l'intelligible et le désirable, le vrai et le bien : le vrai, objet propre et connaturel de l'intelligence ; le bien, objet propre et connaturel de la volonté. Dites-moi que je me trompe et je vous répondrai que vous mentez à votre nature.

C'est le vrai qui sollicite notre intelligence,

1. Nihil enim tam novit mens quam id quod sibi præsto est ; nec menti magis quidquam præsto est, quam ipsa sibi. (S. Aug., *de Trin. XIV.*)

et, même au fond des plus abominables erreurs, lui seul a la force de nous enchaîner. S'il n'y avait pas dans toute erreur quelque rayon égaré de vérité ce serait le néant, et le néant ne peut rien sur nous. Admirable puissance de la nature qui nous révèle sa tendance lors même que nous nous efforçons de la renier. Nous ne pouvons pas arriver à cet excès de dire que le vrai n'est pas, sans nous persuader qu'il est au moins une chose vraie au monde, c'est que le vrai n'est pas. Si donc notre âme n'est pas faussée par d'exécrables violences le vrai la met en mouvement, l'entraîne, la ravit. A mesure qu'il se fait mieux voir nous allons plus loin et toujours, toujours, jusqu'à ce qu'il nous soit donné d'assouvir le désir immense de connaître qui nous tourmente.—Lumière ! Lumière ! C'est le cri de nos convoitises intellectuelles. Mais quelle lumière cherchons-nous donc ? Celle du monde réel ? celle du monde idéal ? Plus que cela, Messieurs. Nous sentons que dans le monde idéal il n'y a que des rayons, et un invincible attrait nous emporte des rayons au foyer où nous espérons voir, non plus le vrai épars, mais le vrai total, la réalité suprême du vrai.

Ce fragile insecte qui naît à la tombée de la nuit, et se tapit dans la verdure enveloppé de ses ailes comme d'un linceul, vous le croiriez mort ; il n'a de mouvement que les frissons de la feuille ou du brin d'herbe qui fut son berceau ; mais dès que paraît une clarté lointaine, il déploie ses ailes, se précipite dans le rayon qui l'appelle à la vie ; il va, il va, jusqu'à ce qu'il puisse joyeusement voltiger autour de la lumière même, dût-il s'y brûler les ailes et mourir. Voilà notre âme endormie et comme morte, si le vrai, le premier vrai, le vrai total ne l'attire vers lui par les clartés qu'il répand sur tous les mondes et sans lesquelles l'intelligence ne pourrait rien voir ; « car, dit le grand docteur saint Augustin, ce que nous apprenons dans les sciences, ce dont nous avons l'intelligence, les vérités que nous réputons certaines, ne sont intelligibles que parce qu'elles sont illuminées par un autre qui est leur soleil (1). »

Comme le vrai suprême est le premier moteur de notre intelligence, le bien suprême est

1. Illa quæ in disciplinis traduntur, quæ quisquis intelligit verissima esse nulla dubitatione concedit, credendum est ea non posse intelligi, nisi ab alio quasi suo sole illustrentur. (S. Aug. *Soliloq.*, l. I, c. V.)

le premier moteur de notre volonté, ils se confondent même dans un seul attrait au sommet de notre âme dont le vrai est le premier bien. Tout être, ici-bas, veut son bien qui le perfectionne ; mais nous, plus que tous les êtres ; car nos insatiables désirs nous survivent. Chaque créature, après nous avoir donné sa goutte de miel, nous laisse inassouvis. Pendant les jours d'un rapide passage à travers des félicités menteuses, nous pouvons croire que notre cœur est content. Illusion ! — Quand l'heure arrive où notre âme doit comme l'abeille diligente quitter la ruche qui s'écroule, elle sent le vide et s'écrie avec l'infortuné Jonathas :—Déjà !—Je n'ai fait que goûter un peu de miel et il me faut mourir. *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior.* Le Psalmiste a chanté les admirables soulèvements de la mer : *Mirabiles elationes maris ;* combien plus admirables sont les soulèvements de cet océan de désirs qu'on appelle le cœur humain ! Ses flots tumultueux s'élèvent au-dessus de toutes les choses qui ne sont bonnes que parce qu'elles participent inégalement au même bien [1]. Rien ne le remplit, il veut le bien lui-

1. Cum certum sit quod omnia bona, si ad invicem confe-

même, le bien des biens. Mais alors pourquoi ant s'arrêter à dire :—« Ceci est bien, cela est ien. *Bonum hoc et bonum illud.* O homme ! nlève donc ceci et cela et vois si tu peux le ien même. *Tolle hoc et illud et vide ipsum bo-ium si potes.* Ainsi tu verras celui qui est bien ion par un autre bien, mais le bien de tout bien. *Ita Deum videbis non alio bono bonum sed bo-ium omnis boni* (1). »

Reposons-nous, Messieurs, et respirons un nstant sur notre première et si importante con-clusion. J'ai considéré le mouvement dans ses deux plus grandes manifestations : le mouvement général de la matière et le mouvement gé-néral des esprits. Tous les mouvements parti-culiers et subalternes doivent naturellement trouver leur solution au même point que les mouvements généraux, c'est-à-dire, dans le premier moteur. Ce premier moteur est une force supérieure à toutes les forces de la na-ture : force simple, unique, immobile, tout entière et en acte dans chacun des termes du

rantur, aut æqualiter aut inæqualiter sint bona, necesse est omnia sint per aliquid bona, quod intelligitur idem in diversis bonis. (S. Aug. *Monolog.*, cap. I.)

1. S. Aug. *de Trinitate*, VIII.

mouvement : le vrai suprême, le bien suprême. Or c'est Dieu que l'on entend par là. *Et hoc omnes intelligunt Deum.*

Cette question que j'adresse à l'être en mouvement :—Qui te meut ?—n'a de réponse qu'en Dieu. Pareillement, Messieurs, ces deux questions que j'adresse à toute existence : — D'où viens-tu ? Comment subsistes-tu ?

Quand je considère le monde sensible j'y vois des séries de causes et d'effets, c'est-à-dire des êtres procédant d'autres êtres sur différentes lignes, qui, ne pouvant se prolonger parallèlement à l'indéfini, doivent de toute nécessité converger vers une cause commune, sans laquelle rien ne serait. Que cette cause se soit faite elle-même, c'est impossible ; car se faire suppose qu'on se précède ; toute cause a sur son effet, sinon une priorité de temps, du moins une priorité de nature. La cause première est rigoureusement *première*, c'est-à-dire, qu'elle a en elle-même sa raison d'être, et c'est à cette cause première que nous renvoie toute existence quand nous lui demandons :—D'où viens-tu [1] ? Maintenant, Messieurs, comme j'ai cher-

1. Secunda via est ex ratione causæ efficientis. Invenimus

ché à propos du mouvement le premier moteur, je veux chercher, à propos des processions, la première cause. Quelle est-elle ? J'écarte d'abord ces principes imaginaires qu'on appelle idée pure, quantité pure, loi, axiome générateur : stériles abstractions qui ne subsistent que dans l'être qui les entend. Il nous reste à choisir entre deux principes réels la matière et l'esprit.

Si c'est l'esprit que nous prenons comme premier principe, il ne s'agit, assurément, ni du vôtre, ni du mien, ni d'aucun esprit qui comme les nôtres a conscience de ne se point devoir l'être, de n'avoir pas été toujours, d'être apparu au milieu des existences, bien

enim in istis sensibilibus esse ordinem causarum efficientium : nec tamen invenitur, nec est possibile quod aliquid sit causa efficiens sui ipius, quia sic esset prius seipso, quod est impossibile. Non autem est possibile quod in causis efficientibus procedatur in infinitum : qua in omnibus causis efficientibus ordinatis primum est causa medii, et medium est causa ultimi, sive media sint plura, sive unum tantum : remota autem causa, removetur effectus : ergo, si non fuerit primum in causis efficientibus non erit ultimum nec medium. Sed si procedatur in infinitum in causis efficientibus, non erit prima causa efficiens : et sic non erit nec effectus ultimus, nec causæ efficientes mediæ, quod patet esse falsum. Ergo est necesse ponere aliquam causam efficientem primam quam omnes Deum nominant. (Summ. theol. I, p. q., II, a. 3 c.).

loin qu'il les ait précédées. Un seul esprit sans origine peut être l'origine de toutes choses et c'est lui qu'il faut appeler Dieu. *Quam omnes nominant Deum.*

Point du tout, me dira-t-on. Il n'y a jamais eu, il n'y a pas, il n'y aura jamais d'esprit. La matière seule existe, elle est la cause suprême de toute existence, car toute existence est une pure manifestation, un pur phénomène de la matière. Messieurs, nous nous retrouverons plus tard en face de la matière et nous l'écraserons sous le poids de la tradition, du mouvement, de la vie, de l'ordre, de la pensée, de la conscience, de la liberté et du devoir; mais puisqu'elle vient se mettre ici au travers de notre chemin, permettez-moi de lui adresser une question qui, je pense, l'embarrassera quelque peu : — Comment subsistes-tu ?

Je vois une multitude de choses qui sont, ne sont plus, pourraient ne pas être et qui, par conséquent, n'ont pas toujours été. Or, il est impossible qu'aucune de ces choses soit premier principe ; car le premier principe doit être, non pas une pure possibilité, mais un être réel, nécessaire, ayant en lui-même la raison de

sa nécessité. Supprimez ce nécessaire, n'admettez que des possibles ; il se pourra faire qu'à un moment il n'y ait rien ; si cela est vrai, il n'y aura jamais rien, il n'y a rien encore; nous sommes dans l'absurde. Il faut donc mettre au principe de toutes choses un être nécessaire, ce que Leibnitz exprime en ces termes : « La raison suffisante ou dernière doit être hors de la suite ou *series* de tout le détail du contingent, quelque infini qu'on le suppose [1]. » — Or, mon esprit se refuse à accorder cette place d'honneur à la matière, par la raison qu'il conçoit comme possible la non-existence successive de toutes les parties qui la composent, et par conséquent comme possible la non-existence du tout ; comme possibles également une infinité de parties qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut pas avoir actuellement; comme possibles enfin une infinité d'êtres qu'elle ne peut ni être, ni produire, parce qu'ils seront essentiellement simples et qu'elle est essentiellement divisible.

Chimères que tout cela, me dira-t-on encore, jeux d'esprit, suppositions qui portent à faux,

[1] Principia philosophiæ, § 57.

on ne peut rien ajouter à la matière, ni en rien retrancher, elle est le nécessaire même. Alors, Messieurs, ouvrez les yeux pour contempler cinq monstruosités qui ne s'enchaînent que pour s'aggraver.

Première monstruosité : —Puisque la matière est composée, au lieu d'un premier et unique nécessaire, cause de toute existence et de toute nécessité, vous avez à l'origine des choses une infinité de nécessaires, parties de la matière, *indépendants* par nature les uns des autres, puisque chacun a en lui-même sa raison d'être, et formant néanmoins, par leur union, la *nécessité* d'un tout dont ils sont *dépendants*.

Deuxième monstruosité : — La confusion de toutes les subsistances, c'est-à-dire de ce qui fait qu'un être est proprement lui-même, dans l'unique subsistance de la matière. Notre instinct intellectuel condamné, malgré son irrésistible penchant, à ne plus voir à la place de tant d'êtres subsistants en eux-mêmes que des phénomènes ou manifestations ; notre conscience révoltée obligée de renier notre propre personnalité.

Troisième monstruosité :—Un être nécessaire ayant en lui-même sa raison d'être sans avoir,

en même temps conscience de sa nécessité, puisqu'il n'y arrive que lorsque, par une suite de longues et laborieuses évolutions, il a formé cette *purée magique* que l'on appelle le cerveau humain.

Quatrième monstruosité :— L'être nécessaire incapable de se déterminer originairement à aucune manifestation, puisqu'il n'a pas conscience de lui-même, et se déterminant cependant pour acquérir ce qui devrait être au principe de toutes ses opérations.

Cinquième monstruosité : — L'être nécessaire ne prenant conscience de sa nécessité que dans un phénomène contingent : le cerveau humain, et en face de phénomènes contingents : les faits composites du monde, les couleurs, les formes, le mouvement, la vie.

Il serait par trop dur, Messieurs, de se résigner à tant d'affreux mystères. Le bon sens s'indigne et la tranquille raison lui vient en aide en lui montrant, au-dessus de la matière et de l'esprit contingents, des choses nécessaires dont ils subissent les lois : le nombre et le vrai. Que la matière multiplie à l'infini ses évolutions, le nombre la gouverne. Les axiomes mathéma-

tiques et les axiomes géométriques l'enserrent, la pénètrent ; elle ne peut faire un mouvement qui ne soit soumis à la domination du nombre. Et le nombre ne subsiste pas dans la matière, pas plus qu'il ne subsiste dans mon esprit ; car je puis concevoir que la matière ne soit pas que mon esprit ne soit pas, et le nombre est toujours vrai. Mais si le nombre ne subsiste ni par lui-même, ni en lui-même, par qui subsiste-t-il ? Quelle est la cause de sa nécessité ? — Et les grandes vérités qui gouvernent mon intelligence ? Vérités des essences que je conçois séparées de l'existence, vérités métaphysiques et morales :—une chose ne peut pas être et n'être pas en même temps, tout accident suppose une substance, tout effet suppose une cause, il faut faire le bien, il faut éviter le mal ! — Je les entends ces vérités ; mais quand même je ne serais pas là pour les entendre, ni vous, ni aucun être humain, ne seraient-elles pas toujours vraies ? Et en qui seraient-elles vraies ?—Écoutez les réponses de deux grands génies. « Ma raison, dit saint Augustin, contemplant le monde, a compris que les nombres y régnaient et elle les trouvait divins et éter-

nels[1]. » Et Bossuet : « Les vérités éternelles et immuables nous obligent d'avouer un être où la vérité est éternellement subsistante et où elle est toujours entendue . »

Voilà, Messieurs, le premier et unique nécessaire ; non plus le monstre de tout à l'heure ; mais un esprit éternel, subsistant par lui-même, cause de toute subsistance et de toute nécessité ; celui que tout le monde appelle Dieu. *Quod omnes dicunt Deum*[2].

[1] Intelligebat (ratio) regnare numeros, reperiebat divinos et sempiternos. (*S. Aug., Conf.*, l. I).

[2] *Connaissance de Dieu.* Ch IV, § 5 « Toutes ces vérités et toutes celles que j'en déduis par un raisonnement certain, subsistent indépendamment de tous les temps ; en quelque temps que je mette un entendement humain, il les connaîtra ; mais en les connaissant il les trouvera vérités et ne les fera pas telles ; car ce ne sont pas nos connaissances qui font leurs objets, elles les supposent. Ainsi ces vérités subsistent devant tous les siècles et devant qu'il y ait eu un entendement humain.

3 Tertia via est sumpta ex possibili et necessario, quæ talis est. Invenimus enim in rebus quædam, quæ sunt possibilia esse, et non esse : cum quædam inveniantur generari et corrumpi ; et per consequens possibilia esse et non esse. Impossibile est autem omnia quæ sunt talia, semper esse : quia quod possibile est non esse, quando que non est. Si igitur omnia sunt possibilia non esse, aliquando nihil fuit in rebus. Sed si hoc est verum, etiam nunc nihil esset : quia quod non est, non incipit esse nisi per aliquid quod est Si igitur nihil fuit ens, impossibile fuit quod aliquid inciperest esse, et sic modo nihil esset : quod patet esse falsum. Non ergo omnia entia sunt

Ainsi donc si je demande à chacun des êtres qui peuplent l'univers :— qui te meut? Il me répond : Dieu. — D'où viens-tu? de Dieu. —Comment subsistes-tu ? par Dieu. Je pourrais m'en tenir à ces réponses; mais j'en veux de plus éloquentes encore et, pour cela, je vais interroger l'ensemble des êtres.

II

Deux choses se remarquent lorsque l'on considère l'ensemble des êtres : la gradation de leurs perfections et la convergence réglée de leurs mouvements vers des fins déterminées : le progrès et l'ordre.

L'échelle progressive de la perfection dans les êtres n'est pas une chimère de notre imagination, c'est un fait qui s'impose à notre jugement. A partir des frontières du néant nous

possibilia ; sed oportet aliquid esse necessarium in rebus. Omne autem necessarium vel habet causam suæ necessitatis aliunde, vel non habet. Non est autem possibile quod procedatur in infinitum in necessariis quæ habent causam suæ necessitatis, sicut nec in causis efficientibus, ut probatum est. Ergo necesse est ponere aliquid quod sit per se necessarium, non habens causam necessitatis aliunde, sed quod est causa necessitatis aliis : quod omnes dicunt Deum. (*Summ. theol.*, I p., q. II, a. 3. c.)

voyons croître l'être, la force, le mouvement, la vie, le vrai, le bon, le grand, le noble, le beau. D'un genre à un autre genre, d'une espèce à une autre espèce, nous nous élevons jusqu'à la perfection du règne ; d'un règne à un autre règne nous nous élevons jusqu'à la perfection humaine. Sans doute nous sommes peu de chose dans l'immensité qui nous enveloppe ; mais la pensée qui nous fait hommes nous porte au-dessus du monde entier. S'il y a, mêlée à notre grandeur, quelque misère, il est grand de le savoir pendant que tous les êtres l'ignorent; et « quand même l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, dit Pascal, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. » (1) C'est par elle que nous connaissons notre faiblesse, par elle aussi que nous connaissons le monde qui ne nous connaît pas et que nous parvenons à triompher de ses forces aveugles. Mais, ce qui est mieux encore, la pensée ouvre à notre liberté les chemins glorieux par où nous nous élevons jusqu'aux splen-

1. Pensées 1er part. art. IV, 6.

deurs de la vertu, la plus grande des grandeurs, la plus noble des noblesses, la plus belle des beautés.

Placés au sommet de l'échelle visible de la perfection, en sommes-nous le dernier terme, Messieurs? — Non ; car nous sentons irrésistiblement que la perfection n'est pas au repos en nous, nous avons conscience de n'être pas le parfait même ; une voix impérieuse nous crie de le chercher : Monte plus haut, dit-elle, *ascende superiùs*, et nous montons par la pensée au-dessus de tous les degrés mobiles du parfait jusqu'au point où notre âme peut dire : — Le parfait est là tout entier.

Ce parfait suprême que je mets au-dessus de tous les parfaits, n'est-il point une pure idée? Cela serait si je procédais dans un ordre purement idéal ; mais remarquez que je procède dans un ordre réel. Les perfections que je vois, en plus ou en moins, et dont je ne puis dire *le plus* et *le moins* que par rapport à un *maximum*, ne sont pas uniquement dans mon esprit, elles sont dans les choses. Si j'avais seulement en mon esprit l'idée de lumière, je pourrais concevoir que cette lumière idéale fût

plus ou moins répandue ; mais *le plus* ou *le moins* que j'affirmerais mentalement ne la ferait point exister. Au contraire, si je vois deux corps plus ou moins illuminés, je conclus à l'existence de la lumière même. De même si j'ai l'idée d'une note de soutien et d'appel, je puis concevoir d'autres notes que j'appellerai tierce, quinte, sixte, sensible, mais ces notes idéales ne feront point exister la tonique. Au contraire si mon oreille entend une tierce, une quinte, une sixte, une sensible, je conclus qu'il y a une tonique réelle. Or, Messieurs, c'est parce que dans le monde réel, et non pas dans le monde idéal, je vois, ou plus ou moins, la lumière de la perfection, j'entends, ou plus ou moins, le son de la perfection, que je conclus à l'existence réelle du soleil de la perfection, de la tonique de la perfection :—de Dieu, le plus être des êtres, *maximè ens*. Cela est si naturel que lorsque je contemple un grand spectacle de la nature ou l'œuvre d'un homme de génie, j'y crois voir un reflet d'une invisible et parfaite beauté, lorsque mon oreille est flattée par de doux et puissants accords ou par une noble parole, j'y crois entendre ce bruit mystérieux qu'Ezé-

Ariel appelle : le son du sublime maître, *sonum sublimis Dei*, et spontanément je m'écrie : C'est divin.

Entendons-nous bien sur ce mot, Messieurs. Sans doute une chose est divine parce qu'elle nous rappelle plus qu'une autre la perfection même, mais cela ne veut pas dire qu'elle ne soit en rapport avec cette perfection que comme une copie, toujours imparfaite, est en rapport avec un type. Dieu parfait suprême, est type suprême mais il ne peut l'être qu'en étant la cause suprême de toute perfection ; car ni les perfections ne pourraient être mesurées si un seul ne les mesurait, ni celui que nous appelons le parfait suprême ne le serait en effet si quelque chose échappait à sa causalité, puisqu'il lui manquerait au moins d'être cause parfaite et qu'il faudrait encore chercher cette cause.

Ainsi donc une seule lumière de beauté éclaire le monde, une seule tonique porte et appelle la gamme de toutes les existences.—Être infini dont la perfection immobile enveloppe l'échelle mobile des êtres, salut ! Tu es parfaitement cause puisqu'il y a des causes, parfaitement esprit puisqu'il y a des esprits, parfaitement en acte tout

ce que les esprits ne sont qu'en puissance et en habitude. Enfin tu es la perfection même puisqu'il y a des perfections qui ne peuvent être graduées que selon leur rapport avec toi. Salut, c'est toi que nous appelons Dieu : *Et hoc dicimus Deum* [1].

Tout être sous la dépendance du parfait suprême a sa mesure de perfection. Observez maintenant, Messieurs, que nulle perfection ne s'isole. Attirées et poussées vers des fins déterminées les plus obscures existences se groupent et se fondent, en quelque sorte, dans des œuvres admirables qui toutes se dirigent vers un même but; d'où ce nom expressif d'*univers* donné

1. Quarta via sumitur ex gradibus, qui in rebus inveniuntur. Invenitur enim in rebus aliquid magis et minus bonum et verum et nobile : et sic de aliis hujusmodi. Sed magis et minus dicuntur de diversis secundum quod appropinquant diversimode ad aliquid, quod maxime est : sicut magis calidum est, quod magis appropinquat maxime calido. Est igitur aliquid, quod est verissimum, et optimum, et nobilissimum, et per consequens maxime ens : nam quæ sunt maxime vera, sunt maxime entia, ut dicitur *secundo metaph.* Quod autem dicitur maxime tale in aliquo genere, est causa omnium quæ sunt illius generis : sicut ignis, qui est maxime calidus, est causa omnium calidorum, ut in eodem libro dicitur. Ergo est aliquid quod omnibus entibus est causa esse et bonitatis, et cujuslibet perfectionis : et hoc dicimus Deum. (*Summa. theol.*, I p., q. II, a. 3. c.)

à l'ensemble des choses : — *Universum quasi versus unum. Univers*, c'est-à-dire, ce qui tend vers un seul point.

L'ordre du monde n'est pas une découverte moderne, Moïse le décrit dans sa Genèse, David le chante dans ses psaumes : — « Les cieux, dit-il, racontent la gloire de Dieu, la nuit et le jour nous parlent de lui, la terre entière est remplie de son nom admirable. » Dans tous les temps les meilleurs esprits ont demandé aux merveilles de l'univers la preuve la plus populaire de l'existence d'un être souverainement puissant et intelligent [1]. Aucun argument n'est plus sympathique à notre bon sens; car aucun n'est plus rapproché de notre expérience, aucun n'est plus promptement et infailliblement construit par la force analogique de notre raison. Il est évident,

1. Quinta via sumitur ex gubernatione rerum : videmus enim, qnod aliqua quæ cognitione carent, scilicet corpora naturalia, operantur propter finem quod apparet ex hoc, quod semper aut frequentius eodem modo operantur, ut consequantur id quod est optimum. Unde patet quod non casu, sed ex intentione perveniunt ad finem. Ea autem, quæ non habent cognitionem, non tendunt in finem, nisi directa ab aliquo cognoscente et intelligente : sicut sagitta a sagittante. Ergo est aliquid intelligens, à quo omnes res naturales ordinantur ad finem : et hoc dicimus Deum. (*Summ., theol.* I, p., q. II, a. 3, c.)

en effet, que tout homme dans ses œuvres se propose une fin et exprime ses intentions par un ordre de moyens aptes à cette fin. Une montre est faite pour marquer l'heure, un vaisseau pour se soutenir, marcher, se diriger sur les flots, une maison pour nous servir d'habibitation, nos vêtements pour nous couvrir et nous orner, enfin tous nos travaux et les instruments même de notre travail dénotent une fin, des intentions, un ordre, une intelligence. Devant cette universelle protestation de l'expérience que peuvent les détracteurs de la *téléologie* et de l'ordre dans le monde ? Si leurs sophismes nous étonnent lorsqu'ils se tiennent dans les régions inexplorées de la science, ne deviennent-ils pas ridicules dès qu'ils touchent les plus vulgaires produits de l'art humain ?

Fénelon au commencement de son traité de l'existence de Dieu se transporte dans une île déserte où il trouve une statue. Devant cette statue, il s'écrie : — « Sans doute, il y a eu ici autrefois des hommes, je reconnais la main d'un habile sculpteur ; j'admire avec quelle décatesse il a su proportionner tous les membres du corps pour leur donner tant de beauté,

de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action. » Qui oserait dire : « Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Les pluies et les vents ont détaché le marbre de la montagne, un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal qui s'était préparé de lui-même dans cette place.... Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, quelle vit, qu'elle pense, qu'elle va parler ; mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée. » Messieurs, Fénelon parle éloquemment ; mais je n'ai pas besoin d'un si grand exemple pour convaincre de déraison les détracteurs des causes finales. Y a-t-il parmi vous un de ces détracteurs? Qu'il me permette de lui offrir une aiguille, une toute petite aiguille et de lui adresser cette question :—N'a-t-on pas fait un trou à cette aiguille pour qu'on y passât le fil?—S'il me répond comme répondent d'habitude les antifinalistes : — Jamais; on passe le fil à cette aiguille parce qu'elle a un trou;—nous nous regarderons tristement, et, portant la main à notre front, nous dirons sans craindre de nous tromper : — Cet homme est malade.

Sans doute, Messieurs, nous devons éviter cet excès antiscientifique qui consiste à imposer aux êtres des causes finales, *a priori*, et à les soumettre à un ordre préconçu ; sans doute nous ne pouvons pas déterminer la finalité de toutes choses ; l'ordre est écrit en caractères gigantesques dont notre œil infirme ne peut embrasser l'ensemble. Mais il suffit qu'il y ait un ordre évident dans le monde, pour que la force analogique transporte notre intelligence de la sphère bornée qu'elle gouverne à la sphère immense que gouverne une intelligence souveraine [1].

1. « Vous jugez que j'ai une âme intelligente parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions ; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement intelligente. » (*Eléments de la philosophie de Newton*. 1re p. c. I.)

« Il est absurde qu'il y ait tant de suite dans les vérités, tant de proportion dans les choses, tant d'économie dans leur assemblage, c'est-à-dire dans le monde ; et que cette suite, cette proportion, cette économie ne soit nulle part bien entendue. » (Bossuet, *Connais. de Dieu*, ch. IV, § 5)

« Le monde, tel qu'il se révèle à nous, présente un théâtre si étendu de diversité, de finalité et de beauté, que tout est impuissant pour rendre de si nombreuses et si inépuisables merveilles, et l'impression qu'elles produisent dans nos âmes. Partout nous voyons un enchaînement d'effets et de causes, de fins et de moyens, une régularité dans la vie et dans la mort. Et comme rien n'est parvenu de soi-même à l'état où il se

Lors donc que debout sur le promontoire de la science nous plongeons nos regards dans l'océan d'azur et que nous interrogeons le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, ils nous répondent d'une voix sublime : C'est lui qui nous a faits[2]. —Lui ! et prompt comme notre œil, notre esprit découvre au-dessus des vaisseaux lumineux qui voguent dans l'espace l'intelligence suprême qui les conduit[3], celui qu'un philosophe an-

trouve, l'universalité des choses irait s'abîmer dans le néant. si on ne lui donnait pour principe et pour cause une réalité supérieure qui la soutient après l'avoir produite. Cet argument, le plus ancien et le plus clair de tous, mérite toujours d'être rappelé avec respect ; et ce serait non-seulement nous priver d'une consolation, mais encore vouloir l'impossible que de prétendre enlever quelque chose à son autorité. La raison, incessamment élevée par des arguments si forts et qui vont toujours se multipliant sous sa main, n'offre plus de prise au doute d'une spéculation stérile et abstraite ; elle s'affranchit de toute irrésolution sophistique : et en présence de la majesté qui éclate dans la structure du monde, de grandeur en grandeur elle s'élève jusqu'à la grandeur absolue. » (Kant, *Critique de la raison pure. Dialectique transcendentale.*)

« C'est la pratique instinctive de la méthode expérimentale qui, naturellement, nécessairement, me conduit à cette conclusion que si la montre est l'œuvre de la science humaine, l'être doué de la vie n'a pu la recevoir, avec l'instinct, l'intelligence et le sens moral, que d'une science divine. » (M. Chevreul, *Histoire des connaissances chimiques.* L. V, ch. III.)

2. Interrogavi cœlum, solem, lunam, stellas et exclamaverunt voce magna : *Ipse fecit nos.* (Confess. St. Aug. Lib. X, cap. VI.)

3. Quid potest esse tam apertum, tam perspicuum cum

tique, Sextus Empiricus, appelait le grand amiral, et Newton le grand mécanicien, le grand géomètre[1]. Comment se tiennent dans le vide ces masses énormes si elles ne sont soutenues par une invisible vertu qui remplit l'étendue ? Comment n'éclatent-elles pas dans leur vertigineuse rotation si ce n'est qu'une main toute-puissante étreint leurs éléments ? Comment ne se trompent-elles jamais de ligne dans leur course rapide ? Comment n'y-t-il jamais de trouble dans une si prodigieuse variété de vitesses, de directions et d'inclinaisons, à moins qu'une science profonde n'ait combiné à l'avance la mesure de toutes les forces, le plan de tous les mouvements ? Chaque système sidéral est un ordre, chaque ordre est engagé dans l'ensemble avec plus de précision que les rouages les plus

cælum suspeximus cœlestiaque contemplati sumus, quam esse aliquod lumen prætantissimæ mentis quo hæc regantur. (Cicer. Lib. II, *De nat. Deor.*)

1. « Dans le mouvement régulier des planètes et de leurs satellites, leur direction, leur plan, leur juste degré de rapidité, en rapports précis avec leurs distances par rapport au soleil et aux autres centres du mouvement, il y a la trace d'un conseil, le témoignage de l'action d'une cause qui n'est ni aveugle, ni fortuite, mais qui est assurément très-habile en mécanique et en géométrie... (*Corresp. de Newton au docteur Bentley*. Dans les œuvres complètes, tome IV.)

délicats dans les plus ingénieuses machines de l'art humain. C'est en vain que nous essayons de rapprocher de nos yeux par des imitations un si bel assemblage, les imperfections de notre génie déçu proclament la perfection du sublime génie qui ordonne l'univers [1].

Que la terre est petite dans le tout du monde, et cependant quelle immense merveille! Son âme de feu réchauffe toutes les molécules de son corps à travers la ceinture de granit qui modère ses transports ; les glorieux débris des révolutions qu'elle a subies nous racontent son histoire, ses entrailles sont pleines de trésors que n'épuise pas notre insatiable avidité, et au-dessus de ce capital fixe des profondeurs nous pouvons encore recueillir la richesse flottante de la surface. Le perpétuel mouvement des eaux qui vont des abîmes aux montagnes,

1. « Tous les mouvements réguliers des astres, dit Newton, ne tirent point leur origine première des causes mécaniques. Cette ordonnance admirablement belle du soleil, des planètes et des comètes ne peut venir que du plan et de la souveraineté d'un être intelligent et puissant. Car d'une aveugle nécessité metaphysique, toujours et partout la même, aucune variété des choses ne saurait provenir ; et par conséquent la diversité totale des choses créées dans le temps et dans l'espace ne peut tirer son origine que du plan et de la puisssance d'un être existant nécessairement. »

des montagnes aux abîmes, s'écoulant par des milliers de veines et d'artères rafraîchit la poussière du globe. Périodiquement elle se transforme ; plus on la tourmente, plus elle est généreuse.

O vie, que de mystères incompréhensibles dans tes manifestations, si je ne te vois soumise à un maître de la vie! Qui donc a ramassé les grands arbres comme les brins d'herbe dans de si petites semences ? Qui couche le germe presque invisible entre les mamelles qui le doivent nourrir quand la chaleur et l'humidité du sol l'appelleront à la vie ? Qui fait d'une goutte imperceptible un fleuve aux ramifications infinies ? Qui tresse les inimitables tissus des racines, des tiges, des rameaux, des feuilles et des fleurs? Qui ouvre toutes les petites bouches par où la plante s'abreuve et respire ? Qui porte aux fruits, doux gages de l'immortalité des espèces, les fécondes effluves de la sève ? Enfin quels résultats variés de cette unité de matière et de force. Que de formes, que de couleurs, que de nuances, que d'originalité, que de grâce, que de majesté, que de saveurs, que de vertus, que de correspondance à tous

nos besoins, afin qu'il soit bien prouvé, par tant de magnifiques spectacles et d'utiles destinations, que le savant ordonnateur de la vie est un grand artiste et un sage économiste.

Voyez comme il a superposé les règnes ! La terre se transforme en une vie supérieure qui s'élève au-dessus d'elle-même en se mêlant aux flots de la vie animale. Là, une plus parfaite organisation donne au mouvement, à la force, aux formes, à la grâce, à la grandeur, à la reproduction un plus haut caractère. Je ne veux pas entrer dans le détail de ce nouvel infini où les plus petites choses, selon la pensée de saint Léon, épouvantent les âmes sincères et les forcent de louer celui qui est grand par excellence[1]. Je me replie sur moi-même, et, dès que je me contemple j'oublie le monde entier[2].

Si vous ne vous êtes jamais admirés, Messieurs, vous avez eu tort, car un simple coup d'œil sur la merveilleuse architecture de notre

1. Quis disposuit ista ? quis fecit ista ? Expavescis in minimis : Lauda magnum. (Serm. 44, de quadrag. 6, cap. I.)

2. Si attenderis tibi ipsi, nihil opus habebis ex universitatis structura opificem indagare. Ἐάν γὰρ προσέχῃς σεαυτῷ, οὐδὲν δεήσῃ ἐκ τῆς τῶν ὅλων κατασκευῆς τὸν δημιουργὸν ἐξιχνεύειν. (Basil. op , tom. I, p. 352.)

corps et sur les lois sublimes de notre âme, nous apprend que le Dieu de l'univers n'est pas loin de chacun de nous. *Non longe ab unoquoque nostrum.* Demandez à vos os s'ils n'ont pas été aits pour servir de charpente à l'édifice mobile qu'anime une si grande vie ; rigides par nature, ils peuvent prendre, grâce à la souplesse de leurs articulations, un nombre incalculable de positions diverses; les tendons et les muscles les recouvrent pour servir de ressorts toujours aux ordres de la volonté; des fibres délicates traversent la chair en tous sens afin de transmettre, comme des fils électriques, au dehors les commandements du dedans, au dedans les impressions du dehors; un fleuve empourpré chassé du cœur par des palpitations réglées, coule et circule par tous les membres revenant à son point de départ après s'être purifié dans des chambres mystérieuses où l'air pour lui se décompose; un alambic vivant renouvelle notre substance épuisée. Qui a fait cela? Est-ce une force inintelligente? Mais ne savons-nous pas que nous-mêmes, avec notre génie, nous ne pouvons produire de toutes ces merveilles que de grossières et inertes représentations. Est-ce

qu'il ne connaissait pas les lois de l'optique, celui qui a construit notre œil? ni les lois du son, celui qui a fabriqué notre oreille? Et ce profond mystère de la génération, matière fétide et acte aveugle par lesquels l'homme se multiplie, qui le règle? Et tous ces mouvements indélibérés qui s'accomplissent avec tant de sûreté dans notre organisme et vont si droit à leur but, qui leur donne la juste mesure? Ne faut-il pas dire avec Bossuet :— « Ce corps est un instrument fabriqué et soumis à notre volonté par une puissance qui est hors de nous, et toutes les fois que nous nous en servons soit pour parler, ou pour respirer, ou pour nous mouvoir en quelque façon que ce soit, nous devrions toujours sentir Dieu présent[1]. »

Magnifique est notre corps, plus magnifique est notre âme. Magnifique dans son mariage avec la chair qu'elle gouverne et dont elle reçoit les formes sensibles qu'elle convertit en idées pures ; magnifique dans ses manifestations par la parole, musique sacrée au service des pensées, des sentiments, des passions ; magnifique dans les lois de ses opérations. Elle est

1. *Connaissance de Dieu*, chap. IV, § 4.

libre, mais elle n'échappe pas à l'intelligente direction du souverain ordonnateur. Nous l'avons vue emportée vers le vrai et le bien suprêmes ; ce n'est pas une course aveugle, tous ses mouvements sont conduits avec méthode. Des principes immuables règlent ses jugements et ses raisonnements. Sans eux elle ne saurait unir une pensée à une autre pensée, elle ne peut les changer, et même, il faut qu'elle en abuse lorsqu'elle entreprend de justifier ses erreurs. Ces principes éternels sont les mêmes pour tous, si leur lumière venait à s'éteindre, l'humanité tomberait dans la nuit des instincts, vivrait au jour le jour et ne pourrait plus raconter son histoire. Dans l'ordre spéculatif, ils font l'unité de l'esprit humain, malgré sa désolante mobilité, et proclament l'existence d'une raison supérieure sans cesse occupée à régler notre raison bornée toujours prête à s'égarer [1]. Dans l'ordre pratique ils font

1. Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même ; l'autre est au-dessus de moi Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre et bornée ; enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes, et supérieure à eux ; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous

l'unité de la conscience en tout temps et partout d'accord sur ces vérités : qu'il faut faire le bien, accomplir ce qui est juste ; qu'il est beau d'être vertueux, admirable de se dévouer. « Loi éternelle et immobile des peu-« ples et des siècles, dit Cicéron, qui ne peut « venir que d'un commun maître et empereur « des âmes [1]. » Nous n'en voyons pas la sanction temporelle en chacun de nous ; mais l'histoire des nations, tour à tour victimes de leurs dérèglements, atteste qu'on ne méprise pas en vain les ordres du roi invisible et immortel des peuples.

Il est donc un Dieu qui nous appelle, un Dieu qui nous conduit. On découvre que ce Dieu est le port éternel des âmes en étudiant le

lieux, et à redresser tous les esprits qui se trompent ; enfin, incapable d'être jamais ni épuisée, ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite, qui est si près de moi ? où est-elle ? Il faut qu'elle soit quelque chose de réel ; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison suprême ? N'est-elle pas le Dieu que je cherche ? (Fénel., *Traité de l'exist. de Dieu*, Ire part. ch. II.)

1. Omnes gentes et omni tempore una lex et sempiterna et immutabilis continebit, unus que erit communis quasi magister et imperator Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator, cui qui non parebit ipse fugiet, ac naturam hominis aspernatus, hoc ipso luet maximas pœnas, etiamsi cætera quæ putantur effugerit. (Cicero, *de Republic.* Lib. III.)

principe du mouvement, quand on voit sa direction on doit confesser qu'il en est le pilote. Tout ordre, toute perfection, toute existence dépend de lui. S'il n'était pas, non-seulement on ne pourrait plus appeler le monde : *cosmos*, la beauté; il faudrait l'appeler le chaos, moins que cela, Messieurs : — le néant [1].

O Dieu, le ciel et la terre sont remplis de ta gloire : *Pleni sunt cœli et terra gloria tua. Hosannah !* Le Seigneur a régné, *regnavit Dominus* ; qu'il règne à jamais, nous croyons en lui, *Credo in Deum*. En Dieu, premier moteur des êtres, force simple, unique, immobile, tout entière et en acte dans chacun des termes du mouvement ; en Dieu, point d'appel des âmes parce qu'il est la vérité suprême et le bien suprême; en Dieu, esprit éternel, subsistant par lui-même, cause de toute subsistance et de toute nécessité ; en Dieu, la perfection même, type et principe de toute perfection ; en Dieu ordonnateur de l'univers, maître de la vie, pilote des âmes et pasteur des peuples. *Credo in Deum.*

Certes, Messieurs, je ne prétends point vous

1. Δοιπὸν ἦν ἰδεῖν οὐκέτι κόσμον ἀλλ' ἀκοσμίαν (Athanas. *orat. cont. gent.*)

avoir fait connaître toutes les perfections de Dieu ; mais il vous est facile de voir que j'ai surabondamment prouvé cette proposition : — il existe un être premier, cause de tous les êtres. N'affaiblissez pas ma démonstratton en isolant les preuves ; elles se tiennent, elles se pénètrent ; après les avoir vues séparément vous les pouvez voir toutes dans cet argument d'une simplicité enfantine :

Il existe quelque chose dans le monde,
Or, si Dieu n'était pas, rien n'existerait,
Donc Dieu est.

Dieu est ; tenez fermement cette conclusion ou bien résignez-vous à l'injure que le doux Grégoire de Nazianze jetait à la face des athées de son temps : « *Nimis absurdus et præ-* « *posterus est qui non cedit argumentis natura-* « *libus, et inficiatur Deum esse.* C'est être « trop absurde et arriéré que de résister aux « arguments de la nature et de nier l'existence « de Dieu [1]. »

1. Orat. 2. Theol.

QINCUIÈME CONFÉRENCE

LA PERSONNALITÉ DE DIEU

CINQUIÈME CONFÉRENCE

LA PERSONNALITÉ DE DIEU.

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWA

MESSIEURS,

Le Dieu que l'humanité affirme si solennellement, le Dieu dont la raison démontre si rigoureusement l'existence aux esprits droits et aux cœurs sincères est-il un être réel, vivant, personnellement distinct du monde ? — Nous le croyons. Ce nom qui apparaît en tête de notre symbole, Dieu, représente quelqu'un et non pas une substance universelle, une chose indéterminée, une abstraction de l'esprit, un pur idéal. Cependant l'athéisme, avant de se résoudre à une négation franche de la divinité, s'efforce d'en dépraver la notion et de dissoudre, en quelque sorte, celui que nous adorons comme le premier être dans l'ensemble de toutes les existences.— « Il y a du *divin* dans le

« monde, dit-il, mais il n'y a pas de Dieu au « sens que l'on attache vulgairement à ce mot. « Dieu est le résumé de nos besoins supra- « sensibles, c'est-à-dire la catégorie de l'i- « déal [1]. » — « L'être infini, universel, ne de- « vient parfait, immuable, supérieur au temps et « à l'espace qu'en passant à l'état idéal. Il est « Dieu alors, mais il ne prend la divinité qu'en « perdant la réalité. Le Dieu réel c'est le *cos-* « *mos* [2]. » — Toute personnalité attribuée à Dieu est une idole de l'imagination, une entité inintelligible de la scolastique.

Messieurs, les preuves que j'ai données de l'existence de Dieu vont si droit à un être réel et personnel que j'aurais pu me dispenser, pour faire marcher plus vite notre exposition dogmatique, de m'arrêter aux étranges propositions que vous venez d'entendre ; mais je tiens à me montrer, auprès de vous, fils soumis de l'Église. Or l'Église, dans son dernier concile œcuménique, supplie ceux qui ont la charge d'enseigner et leur ordonne, par les entrailles de Jésus-Christ, par l'autorité de ce même Dieu

1. Ernest Renan.
2. Vacherot : *La métaphysique et la science.* Tome III.

sauveur, d'appliquer leur zèle et leurs soins à combattre et à détruire les erreurs qu'elle condamne [1].

A l'œuvre donc : vengeons notre Dieu personnel et mettons-le en face du Dieu impersonnel qu'on nous propose pour le remplacer. Il ne pourra que gagner à cette comparaison.

*

Chaque fois qu'il s'agit de dégager une grande vérité des ombres dont l'enveloppent les subtilités de la sophistique, je ne crois pas, Messieurs, qu'il y ait de meilleure règle à suivre que de s'adresser au sens commun ; c'est parce qu'on le méprise que la raison s'égare en des spéculations extravagantes. — « Le mot *sens commun*, dit un philosophe moderne, exprime une loi de notre intelligence, loi qui, malgré

1. « Itaque supremi pastoralis nostri officii debitum exequentes omnes Christi fideles, maxime vero, eos qui præsunt et docendi munere funguntur, per viscera Jesu Christi obtestamur, necnon ejusdem Dei et Salvatoris nostri auctoritate iubemus, ut ad hos errores a sancta Ecclesia arcendos et eliminandos, atque purissimæ fidei lucem pandendam studium et operam conferant. » (*Constitutio dogmatica de fide catholica :* in fine, post, canones. Synod. œcumen vatican.)

« ses modifications apparentes, demeure tou-
« jours une, toujours la même; c'est l'inclina-
« tion naturelle de notre esprit à donner son
« assentiment à certaines vérités, en dehors du
« témoignage de la conscience et des démons-
« trations de la raison, parce que ces vérités
« sont nécessaires à la vie sensitive, intellec-
« tuelle et morale [1]. »—De cette inclination nul ne peut s'affranchir. L'âme y revient toujours par ses pentes natives, dès que s'arrêtent les opérations réflexes par lesquelles elle se trompe elle-même. Toute vérité de sens commun est certaine d'une certitude absolue pour le genre humain tout entier; aucune négation d'une vérité de sens commun ne peut donner la popularité et la vie à un système si habilement construit qu'on le suppose.

Or, Messieurs, lorsque les anciennes écoles posaient cet axiome :—« *Actus sunt supposito-*
« *rum*, les actes proviennent d'êtres subsis-
« tants en eux-mêmes »,—elles exprimaient une vérité de sens commun. En effet une loi sentie, une nécessité instinctive nous pousse à attribuer ce que nous voyons se faire à un facteur

1. Balmès. *Philosophie fondamentale.* Liv. I, chap. 22.

réel et subsistant. Facteur vivant, s'il s'agit d'un fait de vie ; facteur intelligent, s'il s'agit d'un fait ordonné. De nous-mêmes à autrui l'induction est fatale. Parce que nous pouvons dire à chaque instant sans crainte de nous tromper : c'est moi qui ai fait cela ; parce que nous sommes convaincus que nos actes procèdent d'un *moi* qui s'appartient, de même nous sommes convaincus qu'il y a un *moi* quelconque à l'origine de tout acte quel qu'il soit. Notre langage à cet égard est franc et spontané comme notre jugement. Nous disons sans hésitation : — Le soleil resplendit, l'avalanche se précipite, l'océan gronde, le lion rugit, l'homme parle — ; enfin nos affirmations de la cause des actes traduisent toutes l'axiome de la scolastique : *Actus sunt suppositorum.* Qu'on nous dise : — « L'ordre des causes se confond « avec l'ordre des faits ; un fait produit un « autre fait ; un fait général semblable aux « autres est la loi génératrice d'où tout se dé- « duit [1]. » — Ces affirmations sans preuves ne déroutent pas le sens commun ; opiniâtre comme la nature il demande toujours : — mais

1. Taine. *Les Philosophes français.*

enfin puisqu'il s'agit de faits, par quoi ou par qui ce qui est fait est-il fait ?

Voici la réponse qu'on nous donne. Messieurs, recueillez-vous et écoutez : — « Au suprême sommet des choses, au plus haut de l'éther lumineux et inaccessible, se prononce l'axiome éternel ; et le retentissement prolongé de cette formule créatrice compose, par ses ondulations inépuisables, l'immensité de l'univers. Toute forme, tout changement, tout mouvement, toute idée est un de ses actes. Elle subsiste en toutes choses et elle n'est bornée par aucune chose. La matière et la pensée, la planète et l'homme, les entassements des soleils et les palpitations d'un insecte, la vie et la mort, la douleur et la joie, il n'est rien qui l'exprime tout entière. Elle remplit le temps et l'espace et reste au-dessus du temps et de l'espace, elle n'est point comprise en eux et ils dérivent d'elle. Toute vie est un de ses moments, tout être est une de ses formes ; et les séries des choses descendent d'elle, selon des nécessités indestructibles reliées par les divins anneaux de sa chaîne d'or. L'indifférente, l'immobile, l'éternelle, la toute-puissante, la créatrice, aucun nom ne l'épuise

et quand se dévoile sa face sereine et sublime, il n'est point d'esprit d'homme qui ne ploie consterné d'admiration et d'horreur. Au même instant cet esprit se relève ; il oublie sa mortalité et sa petitesse : il jouit par sympathie de cette infinité qu'il pense et participe à sa grandeur [1]. »

Ah! grand merci de toute cette poésie autour d'une abstraction ; mais, vous aurez beau dire, je ne croirai jamais qu'une formule, *si sereine et sublime que soit sa face*, opère ce que j'ai conscience d'opérer moi-même. A aucun homme sensé on ne persuadera que les voûtes de cette basilique, par exemple, ont été suspendues *par l'axiome éternel qui se prononce au sommet des choses*, — eût-il épuisé pour cette œuvre *ses inépuisables ondulations*, — plutôt que par un architecte et un maçon. Du reste, les philosophes qui, aux heures de la réflexion, se perdent en ces creuses rêveries, n'en sont pas dupes dès qu'ils entrent dans la vie pratique. Placez-les en face d'un chef-d'œuvre dont ils ne connaissent pas l'auteur, la nature prendra le dessus; ils oublieront

1. Taine. *Les Philosophes français.*

tout ce qu'ils ont dit et pensé de la formule créatrice, et le sens commun demandera par leurs yeux ravis ou leurs lèvres émues : — Qui est-ce qui a fait cela ?

Croyez-le bien, Messieurs, il y a dans cette simple question : — Qui est-ce qui a fait cela ? — toute une révélation : la révélation d'une loi de nature qui nous fait aller, d'instinct et avec ordre, des actes aux êtres opérants. Ne remarquez vous pas que notre intuition des causes s'exprime différemment selon les effets ? Devant un simple mouvement, un changement, un accident où nous ne voyons pas clairement un dessein, nous nous contentons de dire : — D'où vient cela ?—Mais dès que l'intelligence se décèle quelque part : dans un mécanisme ingénieux, une œuvre d'art, une page éloquente, nous demandons hardiment :—Qui est-ce qui a fait cela ?— et exprimons, de la manière même dont se pose notre question, le jugement déjà prononcé spontanément par notre raison : qu'un acte intelligent doit être fait par un être intelligent, une personne.

Vous me pardonnerez, j'en suis persuadé, d'avoir insisté sur ces données du sens commun

parce que vous en avez pressenti la portée. Elles nous indiquent ce que nous devons penser et affirmer de Dieu. Si la nature nous commande irrésistiblement d'attribuer les actes intelligents aux personnes, il est évident que Dieu est de toutes les personnes la plus haute, la plus puissante, la plus parfaite. Rappelez-vous les preuves que nous avons données de son existence ; ne sont-ce pas des actes ? et n'avons-nous pas vu dans ces actes se manifester avec un incomparable éclat la pensée, le dessein, l'intelligence ? Sublime mécanisme des sphères semées dans l'espace ! Prodiges de la vie ! Merveilles de mon corps et de mon âme, ne me révèlerez-vous qu'un nom stérile ? Quand je lis avec recueillement la Somme théologique, quand je contemple le dôme de Saint-Pierre, quand je tombe en extase devant le tableau de la transfiguration, mes lèvres murmurent ces grands noms: Thomas d'Aquin, Michel-Ange, Raphaël, et mon âme vole à leur rencontre. Je les vois, je leur rends mes hommages; ce ne sont pas des ombres vaines, ce sont des personnes vivantes. Et lorsque se déploie devant moi le magnifique spectacle de l'univers ; lorsque, lancé dans les

vagues étendues, je poursuis les astres pour leur demander le secret de leurs merveilleuses révolutions; lorsque mon âme rêveuse se laisse bercer par les flots de l'océan ; lorsque la nature fait briller à mes yeux ses richesses et ses parures sans cesse renouvelées ; lorsque la vie me montre ses harmonies et l'âme ses mystères ; lorsque je me demande avec saint Léon :— qui a fait cela ? Qui a disposé tout cela ? *Quis fecit ista ? Quis disposuit ista ?*— lorsque ma raison prononce le nom de Dieu; lorsqu'elle se précipite pour aller au-devant du grand ordonnateur, elle ne rencontrerait rien, pas même une ombre, mais le vide sans limites? Oh ! cela n'est pas ou bien ma nature a menti !

« Jamais, au grand jamais, dit Platon, on ne nous persuadera qu'il n'y a rien sous le nom de Dieu, que celui qui est absolument n'a ni le mouvement, ni la vie, ni l'âme, ni la pensée ; qu'il est inerte, qu'il est privé de l'auguste et sainte intelligence. Dirons-nous qu'il a l'intelligence, mais qu'il n'a pas la vie ? Dirons-nous qu'il a l'une et l'autre, mais non la personnalité ? Dirons-nous qu'il est personnel, intelligent, vivant, mais sans action ? Tout cela

serait absurde. » — Oui, Messieurs, absurde ! — C'est un Dieu intelligent, donc c'est un Dieu personnel qui ordonne le monde de la pensée, le monde de la conscience, le monde des existences; c'est un Dieu personnel qui, perfection suprême, produit, appelle et soutient toute perfection; c'est un Dieu personnel qui entend éternellement les vérités indépendantes de nos esprits mobiles et bornés, et qui leur sert de point d'appui; c'est un Dieu personnel qui est cause première de toute procession dans le monde et de toute subsistance; c'est un Dieu personnel qui attire à lui nos âmes sous les formes du vrai et du bien ; c'est un Dieu personnel qui meut l'univers. O Dieu ! l'humanité a eu raison de vous appeler le grand vivant, et, moi chrétien, je crois d'autant plus qu'elle a eu raison de vous appeler ainsi que vous avez daigné lui répondre : — « Eh oui ! je vis et je fais vivre. *Ego vivo et vivere facio.* Je suis celui qui suis. *Ego sum qui sum.*

Messieurs, quand bien même il nous serait impossible d'aller plus loin dans la connaissance de la personnalité divine, nous devrions y croire comme à une nécessité logique des actes qui la révèlent, et ne pas tenir compte des

difficultés dont on s'arme pour la détruire. Un principe nécessaire brave toutes les tentatives de l'esprit humain conjuré contre lui. Cependant je ne veux pas laisser triompher l'ennemi des embarras qu'il prétend nous susciter en affirmant que la personnalité diminue Dieu, et qu'en le diminuant elle le supprime. Sur quoi s'appuie cette affirmation? Sur ce que Dieu, subsistant en lui-même, s'isole de son œuvre et n'est pas son œuvre. Mais d'abord je vous demande, Messieurs, si un philosophe ou un artiste sont amoindris parce qu'ils multiplient, l'un ses savantes élucubrations, l'autre ses chefs-d'œuvre. Raphaël serait-il plus grand s'il n'avait fait que la *Vierge à la chaise*, plus grand encore s'il n'avait rien fait? N'est-ce pas la puissance et la perfection des œuvres qui accusent la puissance et la perfection de la personnalité? Non-seulement Dieu ne sera pas moins moteur, moins cause, moins nécessaire, moins type et principe de toute perfection, moins intelligent ordonnateur de l'univers, s'il est une personne; mais il n'est moteur, cause nécessaire, type et principe de toute perfection, intelligent ordonnateur de l'univers que parce

qu'il est une personne. Et puis, que le *moi* de Dieu l'isole de son œuvre, l'empêche d'être son œuvre, ce n'est pas vrai, Messieurs. Parce que Dieu dit *ego sum*, il ne crée pas entre lui et ce qu'il fait des abîmes au-delà desquels le monde peut trouver l'indépendance. Il est en tout, par sa puissance, *per potentiam*, en tant que tout mouvement, toute détermination, tout ordre est soumis à son suprême vouloir. Il est en tout, par sa présence, *per præsentiam*, en tant que rien, pas même la plus secrète de nos pensées, la plus imperceptible ondulation des infiniment petits, n'échappe à son universel savoir. Il est en tout, par son essence, *per essentiam*, en tant qu'il est perpétuellement pour chaque être sa cause d'être, que tout subsiste par lui, que s'il se retirait tout disparaîtrait en un instant. Il est en tout et il est tout, non pas *formellement*, ce qui ferait voler en éclats son inaltérable unité ; mais *éminemment*, c'est-à-dire en ce sens que le monde réel et tous les mondes possibles sont contenus dans son éternelle sagesse et son infinie puissance.

Êtres bornés nous ne faisons que de petites œuvres qui se séparent de nous et nous fuient,

n'emportant au loin que l'empreinte de nos idées ; cependant nous osons dire *moi*. Et il ne pourrait pas dire *moi*, le grand ouvrier, le grand artiste, qui tient si bien son œuvre, que si, par impossible, elle lui échappait, ce ne serait plus rien. Cessons, Messieurs, de rêver une unité chimérique qui se résout inévitablement, ainsi que je vous le ferai voir, en une inexplicable multiplicité, et contentons-nous de la magnifique unité d'un être subsistant par lui-même, par qui tout est et tout subsiste.

Mais, me dira-t-on, vos explications ne répondent pas à la maîtresse difficulté. Nous voulons un Dieu parfait. Or, la personnalité détermine un être, un être déterminé est enveloppé de négations qui le limitent, car toute détermination est négation ; *omnis determinatio negatio est*. Cet axiome du spinozisme a fait fortune, Messieurs, mais je ne comprends pas, je vous le confesse, qu'un esprit sérieux se laisse embarrasser par une équivoque aussi manifeste. Sans doute la détermination est négation, si c'est l'acte par lequel vous fixez les limites naturelles d'un être fini ; mais si elle a pour but de préciser les caractères constitutifs par les-

quels une nature subsiste, bien loin qu'elle nie, elle affirme. Toute personnalité finie peut être déterminée dans le premier sens, dans le second sens nous pouvons déterminer la personnalité infinie, sans préjudice de sa perfection. Il me semble ici que les antipersonnalistes oublient trop facilement la vraie notion de la personnalité. Le propre de la personnalité n'est point de circonscrire un être, mais bien de faire son unité, comme l'indique le mot lui-même, *persona*, c'est-à-dire, chose *une par soi*, — *res per se una*. D'où il résulte, en définitive, que c'est précisément parce qu'un être est plus *un*, plus indépendant et conséquemment plus parfait que nous l'appelons *personne*, — *persona*.

Faisons de ces notions une vérification expérimentale, si vous le voulez bien. L'échelle des êtres va nous prêter ses degrés divers pour nous élever du *moins* au *plus*, et il nous sera facile de nous élancer du *plus* au *suprême*.

Les corps bruts sont, de tous les êtres, les plus imparfaits parce qu'ils sont moins *uns*; car ce qui fait l'unité d'un être c'est l'élément dominateur. Or, dans les corps bruts, aucun

élément ne domine. Leurs parties égales entre elles obéissent, il est vrai, à une unité de lois, mais on peut les séparer et en former autant d'unités de même nature. Ces unités, qui portent dans leur sein comme une multiplicité infinie, demeurent dans la plus complète dépendance du temps et de l'espace. Chaque jour qui passe les retrouve les mêmes, parce que des lignes inflexibles, au delà desquelles elles ne peuvent s'étendre, déterminent leur configuration. Si des corps bruts nous passons au végétal, nous voyons apparaître l'élément dominateur : c'est le principe vital qui commande tous les mouvements de la vie organique, et fait un individu plus déterminé quant à ses caractères constitutifs, moins déterminé quant à sa délimitation. L'arbre est *un*. Les parties que vous lui arrachez, rameau, feuille, fleur ou fruit, ne portent point le nom de son unité. La force qui végète en lui rend la terre, l'air, la lumière, la chaleur, la rosée et les pluies du ciel tributaires de son développement. Le soleil qui l'éclaire aujourd'hui, demain nous révèlera le progrès de ses formes ; ses membres vivants s'empareront de l'espace qui l'entoure sans qu'on puisse, à

'avance, décrire les lignes où s'arrêtera leur mouvement. Mais l'arbre reste attaché au sol et voici un vivant qui se déplace, c'est l'animal. Il est plus *un*, parce que l'élément dominateur, le principe qui l'anime, il le sent et le met spontanément en acte. Lion du désert, il a conscience de sa force; d'un mouvement majestueux il agite son opulente crinière, embrasse du regard l'horizon, terrifie par ses rugissements les bêtes timides dont il a dit de loin : c'est ma proie. Il se précipite, il tue, il déchire, il dévore et va porter aux petits qui l'attendent la part qui leur revient de son royal festin. Cheval de bataille, il a conscience de son courage et rivalise d'audace avec le cavalier dont il est le docile esclave ; le souffle de ses naseaux, dit l'Écriture, répand la terreur ; son pied creuse la terre,; il court au-devant des hommes armés; il méprise la peur et se jette sur le glaive ; son harnais résonne pendant que ses jarrets frémissants dévorent l'espace. Dès qu'il entend le son de la trompette il dit :—Marchons.—Il sent de loin l'odeur de la guerre, comprend les encouragements de ceux qui commandent et les hurlements des armées.

Messieurs, ne voyez-vous pas poindre dans cette généreuse passion d'un vivant comme l'aurore d'une plus grande perfection : la perfection de l'homme ? Non-seulement l'homme a conscience de l'élément dominateur qui fait son *unité*, mais il en connaît la nature, il le réfléchit, il en mesure la puissance, il le met librement en acte. Plus de nécessité comme dans la plante, plus de simple spontanéité comme dans l'animal ; mais la sainte et auguste liberté. L'homme se meut parce qu'il le veut et comme il le veut. Enchaîné au temps et à l'espace il se les soumet. Contemplateur du présent il amasse en sa mémoire les souvenirs du passé, la force conjecturale de son intelligence s'empare de l'avenir. Où ses pieds ne peuvent aller son œil s'élance ; par delà les bornes du regard son imagination voyage ; là où s'arrête l'imagination épuisée la raison plane dans l'immuable sphère de l'intelligible, de l'universel et du nécessaire. Comprenez bien, Messieurs, que ce qui fait cette supériorité de l'homme, plus *un* et plus indépendant, c'est le principe même qui constitue sa personnalité; et plus cette personnalité se possède et s'accuse,

plus le *moi* est fort et maître, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre moral, plus l'homme en son genre est parfait.

Mais il serait insensé s'il prétendait absorber en lui-même toute la perfection de la personnalité. Si grand qu'il soit, il doit compter encore avec le temps et l'espace ; ses libres opérations de connaissance et de volonté, supérieures à celles des autres vivants, se multiplient et se succèdent avec labeur, manquent souvent de suite et de constance. Il faut, sous peine de résister à un mouvement logique, concevoir des êtres où l'unité est plus forte que dans nos personnes, où dans un plus petit nombre d'idées se résument de plus vastes connaissances, et dans un vouloir plus constant une puissance plus étendue. Enfin au-dessus de ces êtres il faut concevoir une unité suprême et vivante, subsistant non-seulement en elle-même, mais par elle-même, possédant son être et ses perfections dans un indivisible instant, tout entière et partout présente, voyant tout, d'un seul regard, dans une seule idée qui est son essence même, voulant tout d'un seul et immuable vou-

loir, tellement maîtresse de tout que son existence même est la nécessaire condition de toute existence. Eh bien ! Messieurs, cette admirable unité c'est celui dont le sens commun a décrété qu'il devait être une personne : Dieu, le plus indéterminé des êtres quant aux limites, le plus déterminé quant à l'être même. Vouloir qu'il ne soit pas parfait parce qu'il est la perfection même de la personnalité, c'est avoir pris son parti de contredire à outrance au bon sens.

Ne remarquez-vous pas une singulière incohérence dans le procédé de ceux qui prétendent supprimer la personnalité divine au profit d'un pur idéal? C'est d'après les données empiriques du *cosmos* qu'ils construisent leur idéal et ils oublient précisément de toutes ces données la plus expressive quant à sa perfection, celle de la personnalité. Qu'ils soient donc conséquents avec leurs propres principes, et, puisqu'ils veulent transporter dans le monde idéal toutes les perfections du monde réel, qu'ils ne négligent pas la perfection suprême. Tout ou rien. Que l'idéal subsiste réellement ou bien qu'on cesse de le rêver.

On nous objecte encore, par un dernier effort de sophistique, que les noms divins deviennent des non-sens, si Dieu est un être personnel. Messieurs, cette objection vue de près se réduit à une pure logomachie. Je vous ai dit, avec saint Thomas, ce qu'il faut penser de notre impuissance à nommer Dieu. Après que nous avons affirmé qu'il est réellement parce que sans lui rien ne se meut, rien ne produit, rien ne subsiste, rien ne progresse, rien n'est ordonné, notre langue immobile ne peut trouver le mot propre à son essence. Nous le nommons, non parce que nous le voyons, mais par ce que nous voyons, et comme rien ne le représente adéquatement, il nous est impossible, dussions-nous épuiser toutes les formules, de dire ce qu'il est. Mais, malgré cela, notre âme est tranquille puisque nous savons qu'il est, et qu'il faut qu'il soit réellement, personnellement. — O Père invisible de tous les êtres, Père qui tiens suspendue à ton sein la vie universelle, le soin que tu prends de te cacher ne désespère pas tes enfants; ils aspirent au bonheur de te voir et de prononcer enfin le nom sacro-saint qui maintenant leur échappe! — En attendant,

Messieurs, notre vocabulaire divin est mal fait, je n'en disconviens pas, cependant nous l'avons fait de notre mieux et il vous faut l'entendre à notre sens, sous peine de ne rien prouver contre nous.

Donc ; si l'on nous dit qu'un Dieu personnel n'est pas l'infini, parce qu'il n'est pas tout, nous répondrons que, par être infini, nous n'entendons pas être tout, mais posséder, sans limite aucune, toutes les perfections concevables. Si l'on dit qu'un Dieu personnel ne peut pas être l'universel, parce que sa subsistance propre l'isole de toute subsistance, nous répondrons que l'universel n'a pas besoin d'être formellement toute subsistance, ce qui briserait son unité ; mais qu'il suffit qu'il contienne tout éminemment et que rien ne subsiste que par lui. Si l'on dit qu'un Dieu personnel ne peut pas être l'absolu, parce qu'il n'est pas indépendant de toute relation, nous répondrons qu'être absolu signifie proprement être indépendant de tout, quant à son essence, et, quant à son action, tenir tout sous sa dépendance. Si l'on nous dit enfin qu'un Dieu personnel ne peut pas être le parfait même ; parce qu'il est fatalement con-

damné à une œuvre imparfaite, nous répondrons que, dans les profondeurs de son être, dans le mystère de ses processions, Dieu fait œuvre égale à lui-même ; que Dieu n'est pas parfait de la perfection du monde, mais que tout ce que le monde a de perfection lui vient de Dieu ; qu'une œuvre n'est pas imparfaite parce qu'on ne lui a donné que ce qui convient à sa nature ; que la responsabilité du mal moral, cette pierre d'achoppement de notre raison, ne va pas au delà du libre agent qui fait dévier un principe bon dont Dieu seul est l'auteur.

Toutes ces questions, Messieurs, reviendront tour à tour dans le cours de notre exposition. Mais dût notre raison n'avoir en sa présence que des mystères inexplorables, elle les accepterait tels qu'ils sont, du moment qu'elle est poussée par une nécessité logique à confesser l'existence de l'être incompréhensible de qui dépendent ces mystères. Et cela d'autant mieux que pour les supprimer il faut recourir à des affirmations sans preuves, à des hypothèses monstrueuses, à des propositions absurdes, comme vous l'allez voir.

II

J'ai signalé au commencement de cette conférence un système contemporain qui repose tout entier sur l'incompatibilité du réel et de l'idéal, et se prononce contre la personnalité de Dieu. Ce système se rattache à un vaste ensemble d'erreurs que l'on peut réunir sous un nom commun que vous connaissez tous : — le panthéisme. Depuis longtemps l'esprit humain, préoccupé de la difficulté de concilier le fini et l'infini, s'est mis à la poursuite d'une unité chimérique qu'il croit avoir trouvée dans l'identification des deux termes.

N'attendez pas, Messieurs, que je réfute le panthéisme sous toutes ses formes. J'ai devant moi les étables d'Augias, fussé-je doué de la force d'Hercule le temps me manquerait pour les nettoyer. Le panthéisme est des temps anciens et des temps modernes ; il est de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce ; hollandais, allemand et français. Il est des sens, de l'imagination et de l'intelligence ; il est émanatiste, réaliste, idéaliste ; il est subjectif, objectif, absolu,

transcendental ; il est cosmique et humanitaire ; il s'appelle la contemplation, l'absorption, la science suprême, l'idéalisme transcendant, la philosophie de la nature, la philosophie de l'absolu. Il pose en principe l'unité de substance, l'éternelle coïncidence ou l'identité des contraires. Il absorbe le fini dans l'infini, le moi dans le non-moi ; ou bien l'infini dans le fini, le non-moi dans le moi ; il fait du fini un rêve, de l'infini l'unique réalité ; ou bien du fini le réel, de l'infini l'abstraction mère de toutes choses. Il tire les êtres, soit de l'unité pleine qui se dilate et évolue sans distinction d'elle-même, faisant rentrer finalement en son sein ce qui s'est échappé de sa plénitude, soit du Dieu sans nom, de l'abîme invisible, de la nuit immense, de la substance indéterminée, de l'existence absolue, de l'idée pure. Il a la prétention d'être toujours nouveau et toujours il réédite de vieilles chimères.

On le lui a dit maintes fois, on l'a réfuté sous toutes les formes et sur tous les points. On lui a montré que ses principes arbitraires offensent le sens commun; que ses répugnances à distinguer le fini de l'infini proviennent d'une

fausse conception des deux termes, et de la manière dont les effets peuvent être contenus dans leur cause; que, pour les besoins d'une extravagante spéculation, il pervertit les idées fondamentales d'être, d'essence et d'existence, de substance et d'accident, de cause et d'effet, d'unité et de relation; que la certitude des existences extérieures et l'irrésistible conscience de notre personnalité protestent contre l'absorption de toute existence dans un être unique ; que le Dieu-tout, s'il est réel, réduit toutes les réalités contradictoires à la condition d'un rêve, à moins qu'il ne devienne un être monstrueux et inexplicable où l'un et le multiple, l'esprit et la matière, le parfait et l'imparfait, la vérité et l'erreur, le bien et le mal, l'affirmation et la négation, enfin toutes les contradictions possibles se marient éternellement ; que placer une abstraction au sommet des choses c'est confondre maladroitement l'ordre idéal avec l'ordre réel ; qu'un principe indéterminé, une idée pure, un absolu sans existence réelle ne peut passer à la détermination que par une incompréhensible fatalité qui n'est plus un mystère, mais une absurdité ; que

les connaissances humaines n'ayant plus d'appui dans un système où l'idée et l'être se confondent, la vérité nous échappe, et l'intelligence découragée n'a plus de refuge que dans un scepticisme universel ; qu'il faut effacer de l'histoire du genre humain, dominée par les fatales évolutions de l'être-tout, la liberté, la conscience, le devoir, le vice et la vertu ; enfin que, pour vouloir tout expliquer, on n'explique rien, si ce n'est que la présomption de l'esprit le conduit jusqu'aux rivages de la folie.

Messieurs, je n'insiste pas davantage sur les erreurs et la réfutation du panthéisme. Le résumé que vous venez d'entendre nous suffit, d'autant que de nos jours les systèmes vont vite, et que, par une juste punition de Dieu outragé, le panthéisme a été poussé jusqu'au plein triomphe de la plus grossière des réalités: jusqu'au matérialisme. Nous nous mesurerons prochainement avec cet abject système ; mais pour le moment contentons-nous de déloger les antipersonnalistes de la position où ils s'efforcent de se tromper eux-mêmes, s'ils ne veulent nous tromper, par un faux-semblant de théisme.

« Ce qui mérite, disent-ils, les adorations de « notre âme, c'est l'être infini, universel, parfait, « immuable, supérieur au temps et à l'espace ; « mais il n'est tel qu'en passant à l'état idéal... « Il ne prend la divinité qu'en perdant la réa- « lité... Perfection et réalité impliquent con- « tradiction. La perfection n'existe et ne peut « exister que dans la pensée. Le Dieu parfait « n'est qu'un idéal.... Quant au Dieu réel il « vit, il se développe dans l'immensité du « temps ; il nous apparaît sous la variété in- « finie des formes qui le manifestent ; c'est le « *cosmos* avec ses imperfections et ses lacunes. « C'est encore un Dieu bien grand et bien beau « pour qui le comprend, le voit et le con- « temple des yeux de la philosophie.... En « somme Dieu est l'idée du monde, le monde « est la réalité de Dieu... Le ciel des essences « est dans notre âme [1]. » Si l'on disait que nous ne pouvons voir Dieu en cette vie que sous une forme idéale, et que le monde, par la variété infinie de ses formes, nous manifeste l'existence réelle d'une cause suprême, il n'y aurait rien à reprendre ; mais non, l'idéal et le

1. Vacherot. *La métaphysique et la science* (passim).

réel s'opposent fatalement et Dieu ne se divise que pour n'être plus.

Aidez-vous, Messieurs, du souvenir de ce que nous avons dit à propos de la personnalité, vous verrez immédiatement que l'opposition qu'on s'efforce d'établir entre le réel et l'idéal est purement chimérique. Le sens commun nous apprend qu'il ne peut y avoir de perfection idéale que s'il y a une perfection réelle, que l'existence réelle est la condition de toute vraie perfection. Il n'est aucun esprit, pour peu qu'il soit débarrassé des subtilités de la sophistique, qui ne convienne qu'un être qui subsiste en soi est plus parfait qu'un être que l'on conçoit. Certes, il m'est plus parfait d'exister que d'être simplement imaginé par vous. Il est plus parfait aux charmantes créatures qui égayent votre foyer de vous témoigner leur amour, par leurs tendres caresses et leurs bruyants baisers, que de n'être encore que les enfants de vos rêves et de vos espérances. Enfin, Messieurs, plus un être est, plus il est parfait, voilà ce que dit l'irrésistible bon sens, et il ne nous fait voir, dans la personnalité, une perfection supérieure à celle des autres existences que parce que nous y con-

statons plus d'être réel. D'où il suit que, bien loin d'opposer l'idéal au réel, nous ne pouvons concevoir l'idéal comme la perfection même qu'en y faisant entrer, par l'autorité du sens commun, la notion de subsistance et de personnalité. Sans doute ce n'est pas parce qu'il sera idéal que l'être parfait subsistera ; mais il ne sera idéal qu'à la condition de subsister.

Supprimez la notion de subsistance dans l'idéal, vous ne pouvez plus l'opposer au réel, comme le parfait à l'imparfait, que par le plus étrange renversement. Qui est-ce qui fait l'idéal ? — L'esprit humain. On en convient :— « l'idéal ne se montre dans toute sa vérité qu'à la lumière de la pensée. Il n'a pas d'autre trône que l'esprit, d'autre réalité que l'idée. » Il est donc rigoureusement soumis aux vicissitudes de l'intelligence qui le conçoit, et, si toute pensée vient à disparaître ou à se tourner vers le réel, comme vers le but unique de la science, il n'y a plus de parfait. Eh bien oui, Messieurs, on ne recule pas devant cette proposition : — « Si l'on supprime l'homme, Dieu n'existe plus. »—Dans de telles conditions nous sommes évidemment plus parfaits que l'idéal, puisque

ous le faisons, et, comme en définitive nous dépendons du *cosmos* dont nous sommes *le second moment, le développement extérieur,* c'est le *cosmos* qui est la perfection suprême. Tandis que l'idéal n'a qu'une existence précaire, le réel, dit-on, — « n'est contingent qu'en apparence, au fond il est nécessaire par la fixité de ses lois, par l'immutabilité de ses types, par son indestructible substance... le principe de tout ce qui existe dans son être comme dans la forme de son être, c'est l'activité immanente, nécessaire, instinctive du *cosmos.* » — Il est inutile, Messieurs, de vous faire remarquer que l'affirmation de la nécessité du *cosmos* est purement gratuite, je n'insiste que sur ce point, c'est qu'il faut s'être brouillé de parti pris avec le vrai sens des mots pour mettre la perfection du côté de l'existence précaire et conditionnée de l'idéal, et l'imperfection du côté de l'existence indépendante et nécessaire du *cosmos.*

On aura beau dire pour relever l'idéal qu'il est le type de toutes choses et le but souverain de la nature. Comment cela, Messieurs, s'il n'en est que la dernière production? Pour se

proposer un but il faut le voir, et, de l'aveu même des adorateurs de l'idéal, le Dieu-nature ne prend conscience de lui-même et ne voit que dans son second moment qui est l'esprit humain. Que fait-il pendant le premier moment? Comment se détermine-t-il? Je conçois un être subsistant, personnel, intelligent, qui dirige tout mouvement, toute perfection et tout ordre, vers des fins préconçues; mais un être aveugle qui marche vers son but avant que le but puisse être conçu, c'est pour moi plus qu'un mystère ; c'est l'inintelligible même.

Et cependant, Messieurs, la nature est intelligible. Notre esprit saisit au-dessus des existences multiples qui la composent les lois auxquelles ces existences sont soumises, et, dans l'ensemble de ces lois, la perfection de l'ordre. Sans cette intelligibilité de la nature toute notre science se réduirait à des notions désarticulées, à des énumérations infécondes. C'est parce qu'il y a une prédisposition intelligente des choses qui les rend intelligibles que nous nous élevons jusqu'aux conceptions idéales. Mais à qui est due cette prédisposition intelligente des choses? Est-ce à l'activité immanente, néces-

saire, instinctive, d'une substance qui ne sait pas aujourd'hui ce qu'elle produira demain? N'est-ce pas plutôt à un être supérieur préexistant à tout et disposant tout sur un vaste plan dont il voit à l'avance la réalisation? Refuser à cet être la réalité lorsque nous avons idéalisé les perfections qui ne peuvent être mises que par lui dans le *cosmos*, n'est-ce pas l'effet d'un incompréhensible aveuglement?

Voyons-en, Messieurs, la dernière conséquence ; mais, avant, pardonnez moi de vous retenir si longtemps sur cette mer de glace. Nous n'avons plus qu'une crevasse à franchir, après quoi nous descendrons dans la vallée vivante où nous entendrons encore une fois la voix éloquente de la nature et du bon sens.

Les antipersonnalistes repoussent avec une pieuse horreur les dénominations de panthéistes, d'athées et de matérialistes [1]. Ce n'est

1. On n'est pas athée, matérialiste, panthéiste, idéaliste parce qu'on ne croit pas à Dieu, à l'âme, à l'esprit, à la matière, au monde, à tous ces mots métaphysiques pris dans une acception quelconque. Le véritable athée, s'il y en a, est l'esprit grossièrement empirique auquel manque le sens de l'intelligible, de l'idéal, du divin. Le vrai panthéiste est celui qui identifie la vérité et la réalité, Dieu et le monde, soit qu'il divinise le

pas mensonge et hypocrisie de leur part. Il y a des esprits tellement préoccupés d'une erreur qu'ils en poursuivent toutes les conclusions avec une opiniâtre et lamentable sincérité. Mais, en tenant charitablement compte des dispositions de ceux qui se trompent, nous ne devons pas nous aveugler sur la portée de leurs systèmes. Or je prétends que l'on est *panthéiste* lorsque, après avoir supprimé la réalité de l'infini parfait, on enseigne que *l'infini réel et vivant est dans le monde de la nature et de l'esprit*;

monde, à l'exemple de Spinoza et de Gœthe, soit qu'il matérialise Dieu à l'instar des stoïciens. Le vrai matérialiste est celui qui ravale l'homme à la bête, soit en niant ses facultés supérieures et vraiment humaines, soit en les dérivant de ses facultés animales. Le vrai idéaliste (comme Berkeley) est celui qui rejette comme une illusion toute réalité extérieure, quelque idée qu'on s'en fasse, qu'on n'y voie que des forces et des lois ou qu'on se la représente comme étendue et matérielle... Tous ces mots veulent être définis et expliqués sous peine de mystères, de contradiction et de non-sens. Dans leur vague complexité ils n'expriment pas des idées assez simples, ils ne répondent pas à des objets assez précis pour que la science puisse les accepter sans réserve et sans distinction... Il est une élite d'esprits dont les sympathies me sont chères ; je reste profondément attaché à toutes les vérités qu'ils regardent avec raison comme la force, la vie et l'honneur de la philosophie. Je reste spiritualiste, idéaliste, théiste comme eux et aussi sans doute avec de notables réserves. » Vacherot, *La métaphysique et la science*, dans l'avant-propos et la préface, T. I, p. 16 et 34.

que le monde est la réalité de Dieu ; — que toute réalité est un phénomène qui passe ; — que l'esprit, la pensée, ont pour base, pour substance, la nature ; — que tout est Dieu en tant que tout rentre dans l'unité organique de l'être universel[1]. Je prétends que l'on est *athée* lorsque l'on affranchit l'homme de toute dépendance réelle et effective d'un être supérieur ; lorsque l'on fait de Dieu le simple *résumé de nos besoins supra-sensibles*[2], une pure catégorie de l'esprit humain ; lorsqu'on donne à l'homme le pouvoir de *créer littéralement Dieu en le pensant*; lorsqu'on partage Dieu en deux dieux dont ni l'un ni l'autre n'est Dieu : le premier parce qu'il est parfait sans exister, le second parce qu'il existe sans être parfait[3]. Je prétends que l'on est *matérialiste* lorsqu'on fait de l'esprit et de ses productions un *second moment*, un développement extérieur du Dieu-nature qui, après tout, ne peut être que matière avant d'être esprit. Si les ennemis de la personnalité divine se plaignent d'être poussés à l'absurde, c'est à tort. Je ne

1. Vacherot. *La métaphysique et la science.*
2. Ernest Renan.
3. Vacherot. *Ibid.*

les pousse pas, ils vont d'eux-mêmes. L'absurde est un abîme; quand on a brisé, à coups de sophismes, le garde-fou qui tient en respect l'esprit humain, il faut tomber, tomber jusqu'à ce qu'on ait touché le fond. Alors un bruit strident et faux retentit; c'est le bruit de l'absurde. Puis-je ne pas l'entendre lorsqu'il me déchire les oreilles?

Messieurs, il faut choisir entre le Dieu du sens commun et le Dieu d'un idéalisme menteur, parent des plus basses et des plus funestes erreurs. Sur les hauteurs glacées des spéculations sophistiques, laissons rêver les penseurs superbes qui n'ont que de la pitié ou du mépris pour les parties simples de l'humanité. Leur Dieu ne sera jamais ni le Dieu du peuple, ni le Dieu du génie. Le peuple et le génie, ces deux extrémités du genre humain, nous font entendre leur harmonieuse voix qui étouffe, en tous les siècles, le bruit discordant de l'absurde. Écoutez ce qu'ils veulent et ce qu'ils demandent. Ils veulent et ils demandent un Dieu personnel, vivant et agissant; un Dieu puissant, juste et bon; un Dieu sauveur, père et ami; un Dieu force, lumière et amour; un Dieu qui secoure

le faible ; un Dieu qui soutienne la vertu persécutée ; un Dieu qui reçoive en ses bras le juste chassé de la vie par les abus sacriléges de la force; un Dieu qui châtie l'injustice et réprime la violence ; un Dieu qui console l'affligé ; un Dieu qui ait pitié des douleurs et des larmes du pauvre ; un Dieu qui remplace dans nos affections les vides que fait la mort ; un Dieu qui touche les coupables et fasse tressaillir les saints ; un Dieu que l'on prenne à témoin de la sincérité de ses paroles et de ses actions ; un Dieu dont on menace les oppresseurs ; un Dieu que l'on appelle dans la détresse et que l'on remercie dans la prospérité ; un Dieu qui bénisse les humbles efforts du travailleur, veille sur la famille et protége les peuples ; un Dieu à qui toute une nation puisse dire à l'heure du péril et de l'angoisse : — O Dieu sauve donc la patrie malheureuse ! O Dieu sauve la France !

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'IDOLE CONTEMPORAINE

SIXIÈME CONFÉRENCE

L'IDOLE CONTEMPORAINE

MESSIEURS,

Il y a un progrès descendant de l'erreur comme il y a un progrès ascendant de la vérité. Confesser l'existence réelle et personnelle d'un être supérieur et invisible, c'est accepter, en principe, toutes les vérités qui se rattachent à cette existence, si profondes et incompréhensibles qu'elles soient. Mais quand l'esprit humain entreprend de supprimer les mystères qu'il ne peut expliquer, il ne s'arrête que lorsqu'il croit avoir détruit la racine même de ces mystères. Une négation pure et simple de Dieu devait succéder aux immenses complications des systèmes panthéistiques, dans lesquels reparaissent, sous des formes plus difficiles à comprendre et, partant, plus inacceptables, les

idées de cause première et de finalité dont on voudrait se défaire. L'*un* primordial qui tombe au-dessous de lui-même se divise et devient une multiplicité infinie, sans cesser d'être un; la substance émanant ses attributs lesquels produisent une innombrable quantité d'autres attributs; l'être pur, indéterminé qui se détermine; le *néant-être* qui se fait *devenir*; le *devenir* qui prend conscience de lui-même et se fait univers; l'idée qui n'évolue que pour se reprendre, revenir à soi après l'exil, la dispersion, la fuite hors d'elle-même : voilà ce que doit croire un panthéiste; avouons-le, c'est dur. L'intelligence s'est fatiguée de ces creuses rêveries, et les efforts de l'idéalisme, pour régulariser chez nous la position du panthéisme, n'ont pu le sauver d'une universelle déconsidération. L'Allemagne, après l'avoir appelé la philosophie de l'avenir, lui jette aujourd'hui à la face ces paroles méprisantes :—« Ce qu'on appelle, « à l'ordinaire, profondeur de l'esprit alle- « mand nous a toujours paru plutôt le trouble « des idées que la vraie profondeur de l'es- « prit.... Rien ne répugne tant que de voir « cette philosophie prendre les airs d'une pro-

« fonde érudition, et se targuer de ses théories « creuses et vides. » — Ce n'est pas assez du mépris on va jusqu'à la grossièreté. — « Nos « philosophes modernes aiment à nous ré- « chauffer de vieux légumes en leur donnant « des noms nouveaux, pour les servir comme « les dernières inventions de la cuisine philo- « sophique.[1] »

Bref, on ne veut plus du *moi* égal à *moi*, du *moi* absorbé par le *non-moi*, de l'idée pure et de ses trois moments ; tout cela est remplacé par la sainte nature, la matière féconde, existant par elle-même, les conditions physiques et leurs résultats. Mais une inexorable fatalité poursuit l'esprit humain jusqu'en ses plus profonds égarements. Le matérialisme, en niant Dieu, ne peut se déprendre des idées que ce nom auguste représente ; bon gré, malgré, il les transporte à l'être infirme dont il proclame l'unique et suprême existence. En fait, il n'y a qu'une substitution, et Leibnitz a bien dit : — « Une nature universelle doit nécessairement « devenir une idole. »

Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, cette

1. Büchner. *Force et matière.*

idole est la honte de notre temps. On apprend à notre jeunesse à rendre un culte au dieu-matière, on promet au peuple ses faveurs. Devant un tel scandale, nous ne pouvons plus nous contenter de la flétrissure énergique que fit subir au matérialisme un de mes prédécesseurs en cette chaire [1] ; il faut pénétrer de force dans l'usine scientifique où se fabrique l'idole contemporaine, voir à l'œuvre les ouvriers, étudier leurs procédés de fabrication, constater les défauts du produit qu'ils prétendent imposer aux adorations du genre humain, briser l'idole en morceaux, pour la gloire de notre grand Dieu et l'honneur de la conscience publique.

I

Les ouvriers occupés à la fabrication du dieu-matière sont de trois sortes : les timides, les sournois, les travailleurs francs et résolus. Les timides s'appliquent à circonscrire le do-

1. Le R. P. Lacordaire parlant du matérialisme s'écriait avec indignation : — « Quoi ! je n'aurais pas le droit, usant de « toute la hauteur de la vérité contre l'imposture, de me re- « tourner avec mépris, et d'écraser cette canaille de doctrine. » (*Conférences de Notre-Dame* 48e).

maine des sciences naturelles ; ils proclament la souveraineté de l'expérience pour déterminer les faits de l'ordre physique, et la nécessité de se débarrasser, dans l'étude des phénomènes, de leurs conditions et de leurs lois, de toute préoccupation systématique [1]. En cela nous ne les blâmons pas. Les conceptions *a priori* peuvent dérouter l'observation qui va à la recherche des lois de la nature. Mais qu'il nous soit permis de regretter que des hommes, qui se disent savants, rétrécissent le domaine de la science en écartant, de parti pris, au sujet des causes premières et des forces immatérielles, certaines conclusions qui se présentent naturel-

(1) « Le caractère essentiel de tout fait scientifique est d'être « déterminé ou du moins déterminable. Déterminer un fait « c'est le rattacher à sa cause immédiate et l'expliquer par « elle. — Dans tout ordre de sciences physiques et naturelles, « il n'y a pour nous que des phénomènes à étudier, les condi- « tions matérielles de leurs manifestations à connaître et les « lois de ces manifestations à déterminer .. C'est le critérium « scientifique par excellence, et, dans l'ordre des phénomènes « physico-chimiques comme dans l'ordre des phénomènes « vitaux, il s'applique sans restriction »

« La connaissance du fond intime des choses, le secret de « leur essence, atome ou monade, esprit ou matière, leur « principe et leur origine, Dieu ou la nature, l'évolution dia- « lectique de l'idée ou la source du mouvement inné à la « molécule ; toutes ces questions ou autres semblables appar- « tiennent à un autre ordre de connaissances, où le déterminisme scientifique ne pénètre pas. ». (*Claude Bernard*).

lement, au bout de toute expérience bien conduite ; conclusions que des devanciers illustres ont acceptées sans hésitation, parce qu'elles répondent à l'impérieux besoin qu'éprouve la raison, après avoir épelé les phénomènes, de s'élever à des connaissances plus hautes, et de satisfaire, par de légitimes spéculations, ses aspirations natives vers la perfection, en remplissant les lacunes de l'expérience[1]. Qu'on nous permette d'observer qu'il y a, dans l'ordre purement intellectuel ainsi que dans l'ordre moral, des faits sur lesquels l'expérience, sans autre appareil que les yeux et

1. « La raison éprouve un besoin beaucoup plus élevé que « celui d'épeler des phénomènes et de les réunir en une syn- « thèse qu'elle puisse lire comme une page d'expérience : elle « s'élève naturellement à des connaissances trop hautes pour « pouvoir correspondre à des objets empiriques ». (Kant. *Critique de la raison pure*).

« Personne, dit M. Virchoov, ne sait ce qui était avant ce « qui est... La science n'a d'autres données que le monde qui « existe... Le matérialisme est une tendance à vouloir expli- « quer tout ce qui existe, tout ce qui se fait par les propriétés « de la matière. Le matérialisme va au delà de l'expérience, « il se constitue à l'état de système. Or les systèmes sont bien « plus le résultat de spéculations que le résultat de l'expé- « rience. Ils prouvent en nous un certain besoin de perfection « que la spéculation peut seule satisfaire, car toute connais- « sance qui est le résultat de l'expérience est incomplète. « et présente des lacunes. » (*Revue des cours scientifiques*. Année 1864).

sans autre instrument que la raison, peut se prononcer avec autant de sûreté que dans l'ordre physique, et qu'il est injuste, par conséquent, de confisquer l'expérience au profit exclusif des sciences dites positives.

Sans doute, les timides avouent que — « c'est la mise en œuvre des faits par le raisonnement expérimental, c'est-à-dire la théorie, qui constitue la science ; que la théorie n'est que l'idée scientifique contrôlée par l'expérience; que le raisonnement ne sert qu'à donner une forme à nos idées, de sorte que tout se ramène primitivement et finalement à l'idée; que c'est l'idée qui constitue le point de départ, ou le *primum movens*, de tout raisonnement scientifique ; que c'est elle qui en est également le but dans l'aspiration vers l'inconnu [1]. » Mais nous voudrions qu'ils se prononçassent plus clairement sur la nature, l'origine, le siége et la portée de cette idée *a priori*.— Sans doute, ils s'inclinent respectueusement devant la philosophie qu'ils écartent de l'expérience. — « La philosophie, disent-ils, représente l'aspiration éternelle de la raison humaine vers

1. Claude Bernard.

l'inconnu ; elle communique à la pensée humaine un mouvement qui la vivifie et l'ennoblit, en la reportant sans cesse vers la solution inépuisable des grands problèmes ; elle entretient ce feu sacré de la recherche qui ne doit jamais s'éteindre chez un savant [1]. » — Tout cela est bien, mais ces respects ne nous suffisent pas. Nous voudrions une confession plus ouverte des réalités que l'on appelle indéterminées : Dieu, la Providence, la spiritualité de l'âme, ses fonctions maîtresses dans la vie; nous voudrions un aveu bien franc de la possibilité d'unir ces deux mondes qui ne peuvent être étrangers l'un à l'autre : le monde physique et le monde métaphysique ; un hommage rendu à la grande et vraie science, celle qui ramène à des principes plus élevés et plus uns l'ensemble des connaissances humaines.—Sans doute, enfin, les timides, dans l'étude des phénomènes de la vie, la biologie, confessent que le *comment* de l'organisme ne peut s'expliquer que par un seul mot *création*, que « l'idée créatrice est à proprement parler directrice de l'évolution vitale; »—mais pourquoi ne pas saluer résolument le créateur de la vie,

1. Voyez *le Matérialisme et la science*, par Caro.

comme Newton saluait le moteur de l'univers?

Toute hésitation en pareille matière est funeste, je dirai presque coupable, dans un courant qui porte les esprits à ne rien voir au-dessus des réalités grossières de la matière. Tenons compte, cependant, des aveux et des concessions du *déterminisme*, et puisqu'il laisse à notre discrétion le monde philosophique, profitons-en.

Les *sournois* ne sont pas aussi accommodants, ils s'appellent *positivistes*. Le positivisme est empirique au plus haut point. Vous ne lui ferez jamais admettre que l'esprit humain ait une force intime et originale qui, par ses intuitions et raisonnements, commande, dirige et règle l'expérience. — « Des faits, rien que des faits, analysés et coordonnés, cela suffit et tout le reste est de trop. » — Pareillement il supprime d'autorité tout un ordre d'idées qui ne repose pas sur l'expérimentation des phénomènes. Les causes et les fins sont des non-sens pour lui. Si quelque esprit délicat et scrupuleux s'efforce d'échapper à ses rigueurs en saluant de loin la métaphysique comme une science étrangère qu'il ne faut pas mépriser, et Dieu comme une intelligence suprême et régulatrice à laquelle on

peut croire sans préjudice de la cause directement déterminative de chaque phénomène [1], le positivisme se récrie : — « Il ne faut pas croire que traitant des causes secondes il laisse libre de penser ce qu'on veut des causes premières. Non. Il ne laisse là-dessus aucune liberté, sa détermination est précise, catégorique : Il déclare les causes premières inconnues [2]. » — Tout ce qui n'est pas dans les faits est inaccessible à la raison. N'essayez pas de réserver la psychologie comme science spéciale [3], vous serez gourmandé et l'on prononcera contre vous cet arrêt : — « De même que le physicien reconnaît que la matière pèse, le physiologiste constate que la substance nerveuse pense, sans que ni l'un ni l'autre ait la prétention d'expliquer pourquoi l'une pèse et

1. « Tout ce que la philosophie positive peut établir, dit « M. Stuart-Mill, c'est que, dans les limites de l'ordre exis- « tant de l'univers, ou plutôt de la partie qui nous est con- « nue, la cause directement déterminative de chaque phéno- « mène est naturelle. Mais avec ce fait il n'est nullement « incompatible de croire que l'univers fut créé et même qu'il « est continuellement gouverné par une intelligence suprême, « pourvu que nous admettions que ce gouvernement intelligent « adhère à des lois fixes. »

2. Littré.

3. [illegible]

pourquoi l'autre pense [1]. » — « Il est évident, dit un professeur distingué, que la neutralité diplomatique des positivistes cache un traité secret d'alliance contre un ennemi commun, le spiritualisme, et peut-être y aurait-il quelque naïveté à s'imaginer que, dans la grande mêlée des doctrines, leurs vœux soient équivoques [2]. »

J'ai bien dit, Messieurs; les positivistes sont des ouvriers sournois. Ils ne peuvent, quoiqu'ils fassent, nous cacher leur jeu, trahi du reste par leurs compagnons d'atelier. — « Qu'on le sache bien, dit l'un d'eux, si les services du positivisme nous engagent à fermer les yeux sur ses faiblesses, nous ne sommes nullement dupes de ses réticences. Ses affirmations et ses négations ne nous abusent ni sur sa valeur propre, ni sur sa portée. L'école positive est une secte qui procède du matérialisme ; elle ne vaut et n'a de portée que par le matérialisme [3]. »

Voilà qui est clair, Messieurs, le positivisme rend des services. Il prépare sournoisement

1. Littré. *Préface au livre de* M. Leblais : *Matérialisme et spiritualisme.*

2. Caro. *Le matérialisme et la science.*

3. A. Lefebvre. *Pensée nouvelle.* Article *Réticences positivistes.*

l'ouvrage des travaillenrs francs et résolus qui s'appellent sans vergogne *matérialistes*. Comme ils s'agitent autour de l'immense fourneau où se liquéfie le bronze de la grande idole, avec quelle activité ils préparent le moule qui lui doit donner ses formes définitives et à jamais adorées. Voulez-vous savoir quels procédés ils emploient à cette œuvre ? les voici : — N'avoir aucun souci de se contredire, affirmer avec audace, se vanter avec impudence.

La première contradiction des matérialistes, la plus voyante et la plus caractéristique, est celle que j'appellerai *contradiction de méthode*. Elle consiste à poser en principe, d'une part, que l'empirisme est la règle souveraine de toute affirmation scientifique, qu'il ne faut rien admettre qui ne soit constaté par l'expérience, et à se livrer, d'autre part, à un dogmatisme effréné dont les propositions échappent à toute discipline et à toute vérification expérimentale.

Notre regard, aidé des instruments les plus perfectionnés, ne s'exerce que sur une portion limitée de l'espace. Ne pouvant embrasser l'immensité de l'étendue, il semble que nous de-

vions au moins nous taire sur un si grand mystère, du moment qu'il n'est pas permis à la métaphysique de nous l'expliquer. Eh ! bien non; — le matérialisme se prononce et déclare que la matière est infinie. L'expérience ne nous livre quedes faits. Qu'on les analyse, qu'on les coordonne, qu'on les interprète, je le veux bien; mais qu'on respecte l'essence, puisque personne ne la peut observer. Non encore ;—le matérialisme entre de force en cet arcane, et proclame que le mouvement est essentiel à la matière. On n'a jamais constaté que la matière changeât les espèces, ou les produisît ; malgré cela on prétend qu'elle a fait de tout temps ce qu'on ne lui voit plus faire, qu'elle est toute-puissante. Tout commence, tout se succède, tout finit: êtres, formes, mouvements, révolutions. Nous ne saisissons, dans le court espace de temps qui s'appelle une vie, que des possibles et des contingents. Qu'à cela ne tienne, le matérialisme décrète que la matière est nécessaire et éternelle. Des aveux même de son ignorance des causes, il fait sortir tout à coup des conclusions monstrueuses où se décèle, sans pudeur, son mépris de toute logique. Il convient ne savoir pas

ce qui produit les opérations intellectuelles, les idées, les jugements, les raisonnements, les sentiments, le vouloir, les déterminations ; — donc, ajoute-t-il, toutes ces choses sont des mouvements de la matière. Pourquoi tant prôner une méthode que l'on trahit à chaque instant? N'est-il pas manifeste que les faits sur lesquels le matérialisme se jette avec avidité ne l'intéressent, comme on l'a fort bien dit, « que dans l'exacte mesure de la conformité espérée ou pressentie entre ces faits et une doctrine arrêtée d'avance ? [1] » N'est-il pas manifeste que cette doctrine est un but auquel on veut arriver *per fas et nefas* et non une conclusion légitime de la science expérimentale ?

Pour fuir l'opprobre de ses contradictions le matérialisme cherche un faux-fuyant. Il prétend que « les matériaux de l'expérience, s'ils ne peuvent résoudre certaines questions d'une manière positive, suffisent pour les résoudre négativement [2]. » C'est par trop naïf, Messieurs; un enfant ne se laisserait pas prendre à une pareille défaite. Il a, vous le savez, des

1. Caro. *Le matérialisme et la science.*
2. Bouillier. *Force et matière.*

négations qui équivalent à une affirmation. Quand vous me dites : Je ne suis pas un malhonnête homme, j'entends par là que vous êtes un honnête homme ; de même quand on me dit que la matière n'a pas de limite, j'entends par là qu'elle est infinie, quand on me dit : on ne peut pas concevoir d'autres causes que la matière, j'entends par là qu'elle est toute-puissante; quand on me dit : la matière n'a pas été créée, j'entends par là qu'elle existe de soi et qu'elle est éternelle. Le matérialisme a beau protester, il faut qu'il renonce ou à sa méthode ou à son dogmatisme.

La contradiction fondamentale de méthode enfante nécessairement, Messieurs, sur la cause, la nature, la finalité des choses, maintes propositions honteuses de se rencontrer dans le même système. Par exemple, après avoir établi qu'il n'y a absolument pas d'autre principe que la matière, on ne se fait pas faute de lui opposer la force sous une forme simple qui l'exclut[1].

1. « Nous avons défini la force une propriété de la matière « et nous avons vu que toutes les deux sont inséparables ; « pourtant l'idée de chacune est très-divergente de l'autre ; « oui, l'une n'est en quelque sorte que la négation de l'autre. « Du moins nous ne saurions définir l'esprit, autrement le

On veut que l'homme ne soit pas d'autre nature que le plus vil atome, cependant on se flatte de s'élever, de plus en plus, au-dessus de la matière domptée par la science et le travail de chaque jour [1]. Tantôt la vie naît du hasard; tantôt elle se forme comme les cristaux sous l'action du soleil, par conséquent sous l'influence de lois mathématiques ; tantôt elle procède du vivant [2]. Tantôt la matière est inconsciente et aveugle [3], tantôt c'est un artiste

« force, si ce n'est que c'est quelque chose d'immatériel, quel-
« que chose qui exclut la matière ou qui soit opposé à cette
« dernière. » (Buchner. *Force et matière.*)

1. « C'est grâce aux philosophes et aux savants matéria-
« listes que l'homme s'élève de plus en plus au-dessus de la
« matière domptée par la science et par le travail de chaque
« jour. » (Buchner)

2. « Quelque grandes et puissantes que soient encore de
« nos jours les influences des milieux, on n'a pourtant pu
« constater, jusqu'à présent, qu'une espèce ait été changée
« en une autre, ni que des organismes plus parfaits aient été
« produits par le simple concours de la matière et de forces
« inorganiques, et sans la préexistence d'un germe engendré
« à l'avance par des semblables En effet, une loi générale et
« absolue semble aujourd'hui dominer le monde inorganique :
« *Omne vivum ex ovo*... D'où viennent donc les êtres orga-
« nisés ? Comment se sont-il formés ? Si tout être organisé est
« engendré par des parents, comment sont nés les premiers
« parents ? » (Buchner. *Force et matière.*)

3. « La fatalité domine la nature ; ni les prières d'une mère,
« ni les larmes d'une épouse, ni le désespoir d'un époux ne
« retiennent sa main inexorable. Les lois de la nature ne

créateur[1]. Tantôt il n'y a aucune intention, aucun plan dans son organisation, tantôt on y découvre des traces évidentes d'appropriation à certaines fins [2]. Toutes ces contradictions se côtoient, se croisent, se mêlent, se confondent; il n'importe, le matérialisme n'en est pas moins fier.

Voyez, Messieurs, avec quelle admirable audace il affirme. La métaphysique n'est pas pour lui une science. Au lieu de chercher à concilier les intuitions et les inductions transcendantes de l'esprit humain avec les données de l'expérience, il prononce qu'il y a antinomie entre les principes de la physique et ceux de la métaphysique. Il appelle hardiment Dieu et l'âme des hypothèses absurdes, sans s'inquiéter de prouver que ces hypothèses impliquent contradiction. Il nous accuse de parler de la création

« connaissent ni morale, ni bienveillance : la nature ne ré-
« pond ni aux plaintes, ni aux prières de l'homme. »

1. Taine.

2. « Ne croyez pas que je sois assez téméraire pour dénier
« à la *nature* un dessein et un but. Ceux dont je partage
« les idées ne repoussent nullement le Τελος qu'ils devinent;
« qu'ils voient partout avec Aristote dans la nature. » (Moleschot. *Discours d'ouverture à Turin. Revue des cours scientifiques.* Janvier 1864.)

comme si nous en avions été les témoins[1], et il parle lui-même de l'infinité, de l'éternité, de la toute-puissance de la matière comme s'il avait vu l'infini, l'éternel, le tout-puissant sortir de ses cornues. Incapable d'écraser les spiritualistes sous le poids de solides arguments, il y supplée par l'injure : ce sont des rêveurs creux, des penseurs prudes et hypocrites. Il nous jette à la face cet argument triomphant :—tout ce qui est possible arrive, or l'univers est possible cela suffit pour qu'il soit. Plutôt que d'admettre des conclusions inévitables, il s'élève, ce chevalier du positif et de l'expérience, jusqu'à un mysticisme transcendant dont je vous prie de bien remarquer la formule.—« Il est vrai que nous ne savons pas comment les choses se sont passées au commencement ; mais quelle que soit notre ignorance, nous devons dire, avec *certitude*, que la création organique a pu et a dû avoir lieu sans l'intervention d'une force extérieure. » — Voici qui est plus merveilleux. — « Nous

1. « Messieurs les philosophes sont des gens singuliers. Ils « parlent de la création du monde comme s'ils y avaient été « présents, etc. » (Büchner, p. 143.)

vons la *certitude subjective* de la naissance pontanée des êtres organiques[1] ». Messieurs, i le ridicule pouvait être sublime, nous serions, coup sûr, en plein sublime.

Toutefois les affirmations de l'école matéria-iste me semblent moins répugnantes que l'ou-recuidance de ses prétentions. Oublieuse du passé elle ose impudemment s'appeler la *pensée nouvelle*. La pensée nouvelle ! Mais à part les fausses interprétations de certains faits, relevés par de récentes expériences, il n'est aucune des propositions matérialistes qui n'ait été depuis longtemps énoncée. On pourrait construire, avec de la patience, le tableau synoptique des affirmations contemporaines et des affirmations du siècle dernier, et se convaincre que les ma-térialistes du dix-huitième siècle pensaient exactement comme ceux du dix-neuvième. Même préconisation et même abus de la méthode expérimentale, même tendance à diviniser la nature, mêmes qualités attribuées à la matière, même répulsion à l'endroit de toute substance simple, même opinion touchant la génération

1. Büchner. *Force et matière.*

spontanée, la vie circulaire, les transformations successives et l'identité des êtres, même horreur des finalités, même adoration de la loi et de la fatalité ; mais le style diffère, les anciens parlent une meilleure langue [1]. Un apologiste qui les a réfutés leur refuse la bonne foi [2] ; mais ils constate leur parenté avec Lucrèce, Epicure, Démocrite, lesquels avaient pour ancêtres les matérialistes auxquels le livre de la Sagesse prête ces paroles : « Nous sommes nés du néant, nous retournerons au néant, ... notre corps sera cendre, notre esprit se dissipera comme une vapeur légère.... quand la vie est finie tout est fini.... allons, jouissons des biens présents, hâtons-nous, la jeunesse passe vite, enivrons-nous de vin et de parfums. Cueillons la fleur du temps, couronnons-nous de roses avant qu'elles ne soient flétries, qu'il n'y ait aucun champ qui ne soit foulé par nos pieds voluptueux [3]. » Voilà, Messieurs, de vieilles pensées par-

1. Voyez Note II, fin du volume.

2. « Les anciens matérialistes ne raisonnaient pas mieux que ceux d'aujourd'hui ; mais ils étaient de meilleure foi. » (Bergier. *Réfutation du matérialisme.*)

3. *Sagesse*, Chap. II.

aitement d'accord avec celles de notre temps.

Le matérialisme n'est pas plus la *pensée ouvelle* qu'il n'est la *science*. Il a beau se van-er et dire solennellement :—« La science a re-onduit Dieu à ses frontières en le remerciant e ses services provisoires, maintenant elle ne eut plus de lui. La science affirme ceci, la cience nie cela, la science prononce, la science écrète, la science ordonne. »— Cela ne doit ni ous déconcerter, ni même vous émouvoir; car, ussiez-vous étrangers à toute science, vous ouvez invoquer avec fierté les noms respectés l'une foule d'hommes illustres qui disaient: —*il ne semble, je vous soumets ces réflexions*, — et ui, sous cette forme simple et réservée, prononaient des oracles qu'on n'a pas encore réfornés ; les noms des Képler et des Copernic qui emerciaient Dieu avec tendresse des lumières u'il a répandues sur le monde ; les noms des Newton et des Linnée qui suivaient les traces l'une puissance et d'une sagesse infinies, à travers les espaces du firmament et les règnes de a nature [1]; et, parmi nous, les noms de savants

1. « Le Dieu éternel, le Dieu immense, sachant tout, pouvant tout, a passé devant moi. Je ne l'ai pas vu en face, mais ce reflet de lui, saisissant soudainement mon âme, l'a jetée

distingués dont je ne veux pas blesser la modestie, mais que je remercie publiquement de leur courage et de leur persévérance à contrarier, par l'autorité indiscutable de leurs travaux, l'œuvre des fabricateurs de l'idole-matière. Savants pour savants, j'aime mieux les modestes que les impudents, ceux qui cherchent à me persuader pour m'élever que ceux qui s'imposent pour me dégrader.

Vous venez de voir, Messieurs, quels sont les procédés de l'école matérialiste. Il est facile

« dans la stupeur et l'admiration. J'ai suivi çà et là ses traces « parmi les choses de la création ; et dans toutes ces œuvres « même dans les plus petites, les plus imperceptibles, quelle « force ! quelle sagesse ! quelle indéfinissable perfection !.. « ... Évidemment il faut croire qu'il est un Dieu immense « éternel, que nul être n'a engendré, que rien n'a créé, sans « lequel rien n'existe, qui a fait et ordonné cet ouvrage uni- « versel. Il échappe à nos yeux qu'il remplit toutefois de sa « lumière ; seule la pensée le saisit, c'est dans ce sanctuaire « profond que se cache cette Majesté. » (Linnée)

Nous rapprochons de ces belles paroles de Linnée celle de d'Alembert dont le témoignage ne saurait être suspect « Comment expliquer ce qu'on ne comprend pas, si ce n'est en « disant : Dieu l'a voulu ainsi ? Si les philosophes ont quelque « chose à se reprocher, c'est peut-être de ne pas donner plus « souvent cette solution aux questions qu'on leur fait ; ils « n'en seraient pas plus ignorants, ni nous plus mal instruits « ils auraient de plus le mérite d'avouer au moins leur igno- « rance, et nous celui de ne pas chercher en vain à sortir de « le nôtre. » (D'Alemb. *Mélanges*, etc. Tom. V, p. 143.)

de juger le fruit de ses labeurs au simple examen de ces procédés ; mais je vous ai promis une expertise ayant pour but de constater les défauts de fabrication de l'idole qu'on veut substituer au vrai Dieu. Je vais accomplir ma promesse.

II.

On a dit, Messieurs, que ces mots : — Dieu, Providence, immortalité — étaient vieux et lourds à porter ; rien de plus vrai. L'idole contemporaine soumise à la pression des idées et des actes que représentent Dieu d'un côté, l'âme humaine de l'autre, plie, se rompt, vole en éclats et proteste contre les outrecuidantes prétentions de ses fabricateurs.

Avant de vous appliquer au détail de cette consolante catastrophe, n'êtes-vous pas frappés comme moi de ce fait étrange, c'est que nous avons l'idée précise d'êtres tout à fait différents, par nature, de la matière, l'idée de forces qui lui sont supérieures ? Quelle que soit l'origine de cette idée, comment nous est-elle venue, s'il n'y a jamais eu et s'il n'y a encore que de la

matière? Je me refuse absolument à comprendre qu'un être puisse jamais produire l'idée de ce qui n'est pas, et qu'en se perfectionnant il aboutisse finalement à une protestation contre lui-même. Et puisqu'on nous dit que nous sommes le jouet d'une illusion, je prétends que l'illusion est improductible et qu'il est de toute impossibilité que nous puissions imaginer des choses dont les éléments n'ont pas existé, n'existent pas et n'existeront jamais. Étudiez les chimères que conçoit l'esprit humain, vous verrez qu'elles se composent de choses qui existent dans la nature; mais comment concevrai-je ces chimères, Dieu et l'âme, puisque l'essence que je leur attribue est tout à fait en dehors de ce qui est et de ce qui peut être, à supposer que la matière soit le seul être actuel et possible? Je ne sais, Messieurs, si je vous présente bien cette difficulté que le sens commun oppose, de prime abord, au matérialisme ; mais je la vois, je la saisis et elle ruine d'un seul coup tout le système en mon esprit. Du reste, analysons-la, vous en comprendrez mieux toute la force.

Dieu représente pour nous le nécessaire, l'infini, le parfait suprême, le moteur de tous

les mondes, l'ordonnateur intelligent de l'univers, le créateur et le maître de notre vie. Si Dieu n'est pas il faut absolument que la matière réponde à toutes ces idées, car il est impossible de les supprimer, sans faire mentir l'esprit humain et sans tomber dans le plus effroyable chaos. Aussi n'est-ce point l'intention des ouvriers et des pontifes de la grande idole ; ils subissent, je vous l'ai dit, la fatalité qui transporte à la matière tout ce que l'on ravit à Dieu. Donc la matière doit porter le poids de la nécessité, de l'infinité, de la perfection suprême, de la toute-puissance intelligente, et voilà ce qui l'écrase.

Comment serait-il nécessaire cet être tant de fois divisible et divisé, qui acquiert et perd sans cesse, que je puis concevoir autrement qu'il n'est, augmenter, diminuer et changer au gré de ma pensée ? Esclave de cette puissance maîtresse ce n'est que par elle qu'il peut prendre conscience de lui-même. Il serait nécessaire !— et il ne possède aucun moyen de manifester sa nécessité, il ne la connaît que dans une forme contingente et par des phénomènes contingents! Étrange nécessaire !

Comment serait-il infini ? L'infini ne se conçoit qu'en supprimant à la fois la limite et le nombre. Or la matière est toute en nombres. Non-seulement les êtres distincts s'y multiplient, mais chaque être et chaque partie d'être se résout en une foule innombrable d'éléments que l'observation ne peut atteindre. Toutes ces quantités finies additionnées ensemble ne produiront jamais qu'un nombre fini. Un nombre actuellement infini d'unités successives révolte l'intelligence. Fût-il possible ce serait mentir aux faits que de l'affirmer ; car un nombre infini dans la matière créerait le plein absolu, le plein à son maximum de densité ; alors le vide devient absurde, l'espace chimérique, les formes se confondent, les mouvements s'arrêtent, le monde n'est plus qu'une masse, une nuit, un repos immense.

Mêmes difficultés pour la perfection. Je ne puis admettre que le parfait suprême existe là où je puis dire *le plus* et *le moins*, là où je vois de continuels changements, quand mon esprit cherche un être dans lequel, selon l'expression de l'Écriture, il n'y ait pas l'ombre de vicissitude. On me dit: La matière est toujours en

effort; je ne m'y oppose pas. Quoiqu'elle fasse, elle n'arrivera jamais jusqu'aux régions sublimes où je place la perfection. A mesure qu'elle deviendra plus belle j'irai plus au-delà ; et si moi-même je ne suis que matière, ce sera donc pour me jeter, au nom d'un être impossible, un perpétuel défi. Comment serait-il parfait l'être qui porte ainsi la contradiction dans son sein ?

Si vous ne voyez pas bien clairement, Messieurs, les blessures que reçoit l'idole des grandes idées que je viens de lancer contre elle, descendez de la méthaphysique dans les régions plus humbles du sens commun, et mettez la matière en présence du mouvement universel, de l'immense variété des êtres et de l'ordre du monde. Il faut qu'elle soit la mère de toutes ces merveilles s'il n'y a pas de Dieu, et cependant, de l'aveu même de ses adorateurs, elle est originairement indifférente et aveugle. Quand par « un effort inné, elle organise ses éléments dispersés, et acquiert des propriétés et des perfections qu'elle n'avait pas [1] », esclave de lois fatales qui la poussent en avant, elle subit la

1. Taine.

tyrannie de toutes les circonstances fortuites qui détermineront ses formes. « Singulière cause, dit justement un critique moderne, qui blesse toutes les lois de la logique, qui en tout agit en opposition avec elle-même ; qui inintelligente fait une œuvre intelligente, qui aveugle engendre l'harmonie, qui imprévoyante pourvoit à tout, qui fortuite crée l'ordre, qui inconsciente établit la solidarité, qui fatale se conduit comme si elle avait une volonté, qui inanimée enfante l'âme et la vie, qui privée de raison, d'entrailles et de sentiments fait des miracles de génie et d'amour. »

La matière est tout, la matière peut tout, la matière fait tout ; voilà, Messieurs, les propositions les plus inintelligibles qui se puissent commettre, si ce n'est que les explications qu'on en donne sont plus inintelligibles encore.

Et d'abord comment la matière meut-elle l'univers ? — C'est bien simple ; le mouvement, dit-on, est essentiel à la matière. — C'est-à-dire, Messieurs, que l'on affirme, sans preuve aucune, justement le contraire de ce qui se conçoit naturellement quand l'esprit unit ensemble ces deux choses : matière et mouvement ; le con-

traire également de ce que constate l'expérience. Naturellement nous concevons de la matière qu'elle est mue; expérimentalement nous ne saisissons que des séries de mouvements dont le principe fuit perpétuellement devant nous. Dans ces mouvements, nous voyons une déperdition qui se fait sans cesse au profit de la stabilité des corps, d'où il suit que, s'il nous est permis de nous prononcer sur l'essence de la matière, d'après l'observation de ses tendances, nous ne devons pas dire : — le mouvement est essentiel à la matière, mais bien : — l'état stationnaire est essentiel à la matière. Les meilleurs physiciens sont d'accord, sur ce point, avec la naturelle propension de notre esprit à croire au mouvement acquis. Selon eux l'inertie est le résultat principal de l'expérience et le fondement de la mécanique, « la physique doit toujours faire entrer la matière dans ses calculs comme coefficient d'inertie [1]. » Du reste, Messieurs, vous avez vu quand nous avons traité les preuves de l'existence de Dieu, quelle conséquence absurde on peut tirer du mouvement essentiel de la matière; c'est que chaque atome

1. Léon Foucault.

doit posséder comme premier moteur le plan harmonique de toutes les évolutions du mouvement et que l'infiniment petit devient, par cette vaste conception d'ensemble, un infiniment grand [1].

Veut-on unir la force et la matière? Je demanderai ce que l'on entend par force.—S'agit-il d'une série de mouvements produits par des mouvements antécédents ? La question reste la même.—S'agit-il d'une qualité inhérente à la matière? Nous la voyons contredite par une qualité contraire qui tend au repos. — S'agit-il de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme ? Ce sont des effets du mouvement et non des causes.—S'agit-il d'un axiome, d'une formule, d'une abstraction? Cela ne signifie rien[2].—S'agit-il d'un être distinct de la matière? Ou cet être est multiple comme les éléments, ou il est unique. S'il est multiple il faut qu'il soit déterminé et

1. Voyez quatrième conférence, 1re partie.

2. « Donner à la matière le mouvement par abstraction, c'est « dire des mots qui ne signifient rien; et lui donner un mou- « vement déterminé, c'est supposer une cause qui le déter- « mine... Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans ce con- « cours fortuit des éléments, je n'en puis pas même imaginer « le combat, et le chaos de l'univers m'est plus inconcevable « que ses harmonies. » (J.-J. Rousseau, *Émile*, Liv. IV.)

ordonné au mouvement d'ensemble par une force supérieure ; s'il est unique, il est simple, immense, intelligent, tout-puissant; le matérialisme ne peut l'admettre sans être inconséquent avec lui-même, sans renier son idole.

Donc, premier mystère parfaitement inintelligible :—l'inertie essentielle à l'origine de tout mouvement. Second mystère—l'indifférence et l'uniformité produisant l'immense variété des êtres.

On dit, Messieurs, que tout a commencé par une période atomique et que la mécanique est à l'origine des choses. Je m'abstiendrai de demander à l'atome primitif et à la mécanique originelle d'où ils viennent, cette question pourrait les embarrasser. Prenons-les tels qu'on nous les donne. Les atomes constitutionnels sont identiques et indifférents, la mécanique indéterminée. Je vous demande si la conclusion naturelle que le sens commun tire de pareils principes n'est pas qu'ils doivent produire des êtres parfaitement semblables, si toutefois ils produisent quelque chose. Je dis : s'ils produisent quelque chose; car l'affinité élective que l'on suppose aux atomes est en contradiction

manifeste avec la complète ressemblance et indifférence qu'on leur attribue. Ils n'ont pas même le mérite des atomes crochus d'Epicure, avec lesquels on peut concevoir une certaine variété dans les êtres. D'un autre côté l'indétermination originelle de la mécanique ne se peut pas changer d'elle-même en détermination.

Cependant, passons sur cette difficulté. Accordons que les causes primordiales, dont je viens de vous faire la présentation, produisent tous les êtres inorganiques. Voici la vie ; elles n'iront pas plus loin. « Il n'y a de semblable à la vie que la vie elle-même [1]. » Elle naît toujours et partout d'un germe vivant qui se nourrit d'un blastème engendré lui-même par l'être vivant. En croissant il lui faut encore des principes organiques qu'elle puisse s'assimiler, les substances inorganiques élémentaires à l'état d'indifférence chimique ne la peuvent soutenir[2].

1. Discours : *Atome* et *Individu* par Virchow, *Revue des cours scientifiques*, 22 septembre 1866.

2. « Toute plante se nourrit avec des principes immédiats « Le blastème, sorte de lait contenu dans la graine, nourrit « l'embryon... Les substances parvenues à l'état d'indifférence « chimique ne peuvent former uniquement les principes immé- « diats. Il n'est pas possible de prouver que les plantes peuvent « vivre exclusivement avec des substances inorganiques élé-

On a beau dire « qu'une bouteille contenant du carbonate d'ammoniaque, du chlorure de potassium, du phosphate de soude, de la chaux, de la magnésie, du fer, de l'acide sulfurique et de la silice est, d'une manière idéale, le principe vital complet [1]; » je défie qui que ce soit et quoi que ce soit de faire passer cette bouteille de l'idéal à la réalité. Mais les générations spontanées? — Je ne les ai pas étudiées de près, Messieurs; je m'en rapporte aux expériences décisives qui les ont à jamais enterrées [2], et aux savants consciencieux qui m'affirment

« mentaires à l'état d'indifférence chimique ; car il se trouve « toujours dans la terre, où les plantes sont fixées, et même « dans l'air qui les environne, des matières organiques en voie « de décomposition. Il semble en un mot que les êtres vivants, « aussi bien dans le règne animal que dans le règne végétal, « de même qu'ils se développent dans un milieu neutre qu'on « appelle le *blastème*, ne peuvent ensuite se nourrir qu'au « moyen de substances parvenues à cet état par suite de leur décomposition. » (Claude Bernard. *Les fumiers, les détritus animaux et végétaux*).

1. Moleschot. Le même auteur a dit encore : « Plus nous « concevons clairement que nous travaillons au plus haut dé- « veloppement de l'humanité par une judicieuse association « d'acide carbonique, d'ammoniaque et de sels, d'acide hu- « mique et d'eau, plus aussi deviennent nobles la lutte et le « travail au moyen desquels nous cherchons à fixer sur le plus « court chemin, au dedans du cercle, la rotation des éléments.» Et il y a des savants qui écrivent de pareilles choses sans rire !

2. Expériences de M. Pasteur.

que « la matière dénuée de spontanéité ne peut rien engendrer[1], » « qu'il ne peut pas y avoir de génération spontanée[2], » « que tout la repousse[3], » que les forces physico-chimiques sont condamnées à une stérilité absolue ; « qu'il faut voir, dans tout germe vivant, une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation[4]. »

Il y a plus, Messieurs ; non-seulement tout germe proteste contre l'atome primitif et la mécanique primordiale, mais les germes eux-mêmes protestent contre les germes. Ils sont tous déterminés à des espèces distinctes qui jamais ne se fondent l'une dans l'autre[5]. On a imaginé, je le sais, un roman scientifique chargé d'hypothèses, où la lutte pour

1. Claude Bernard.
2. Muller.
3. Flourens.
4. « *La vie c'est la création.* Dans tout germe vivant, il y a « une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'or- « ganisation. Pendant toute sa durée l'être vivant reste sous « l'influence de cette force vitale créatrice, et la mort arrive « lorsqu'elle ne peut plus se réaliser. Ici comme partout « tout dérive de l'idée qui seule crée et dirige. » (Claude Bernard).
5. Voltaire disait plaisamment : « Nul animal, nul végétal « ne peut se former sans germe, autrement une carpe pourrait « naître sur un if et un lapin au fond d'une rivière, sauf à y « périr. »

l'existence et la sélection naturelle jouent un rôle extravagant, où l'on infère, de la possibilité des variétés dans les espèces la possibilité de leurs transformations successives, et, de la possibilité des transformations d'une espèce à l'autre, la possibilité des transformations d'un règne à l'autre [1]. Mais bien loin que l'expérience justifie ces hardiesses, partout elle les confond. Partout elle constate que la sélection artificielle n'engendre que des variétés; que les efforts libres, intelligents et calculés de l'homme vers un but déterminé se brisent constamment contre l'immutabilité de l'espèce; que la nature opiniâtre ramène toujours les produits de l'art humain au type primitif dès que l'art humain les abandonne. D'où elle conclut que la sélection naturelle, résultat de circonstances fortuites, ne peut opérer aucune transformation radicale, que les types sont irréformables, que « le plan de l'organisation est invariable dans les limites de l'espèce, que l'espèce ne sort pas de l'espèce [2], » enfin que la

1. Voyez Darwin.

2. Virchow. *Atome* et *Individu*. « Au germe il faut nécessai- « rement une influence héréditaire, une idée créatrice qui se « transmet par hérédité. » (Claude Bernard).

souveraine puissance des atomes identiques et de la mécanique indéterminée sont des contes à dormir debout.

Nous arrivons, Messieurs, en présence d'un troisième mystère de toute-puissance non moins inintelligible et révoltant que ceux qui précèdent : — le mystère de l'harmonie engendrée par l'inintelligence.— Sans doute on ne nie pas que la matière puisse devenir intelligente, ce serait nier l'homme et ses œuvres ; mais elle a besoin pour cela de monter, par une longue suite de transformations, jusqu'au cerveau humain, producteur de la pensée. Avant de contrôler la puissance de cet organe merveilleux, je demande au matérialisme s'il est bien vrai qu'aucune œuvre intelligente ne précède les œuvres de l'homme, s'il n'y a dans le monde aucune harmonie préexistant à nos actes intellectuels.—Aucune, me répond-il par la bouche de ses plus enragés docteurs ; la nature va à l'aveugle sans dessein et sans ordre ; à côté des choses qui semblent accuser un plan, elle prodigue les exceptions et les monstruosités ; « l'harmonie est une imagination de l'homme qui transporte à l'univers ses façons d'envisa-

ger les choses[1] .» Il est facile de répondre à ces affirmations plus que hardies. S'il y a des exceptions et des monstruosités dans la nature elles sont évidemment de nulle valeur en comparaison des faits précis dans lesquels se dénote un dessein arrêté, tout au plus, prouvent-elles les limites de notre esprit qui n'en peut pas toujours donner l'explication. Aux yeux du vrai savant, l'exception confirme la loi; la monstruosité fait resplendir l'ordre, par la puissance du contraste. Quant à croire que nous nous trompons en affirmant l'intelligence là où nous voyons l'ordre, c'est impossible; car nous y sommes contraints non par l'imagination mais par la force analogique du sens commun.

Je ne reviendrai pas, Messieurs, sur ce que j'ai dit de l'harmonie du monde et des desseins supérieurs qu'elle nous révèle. Il faut s'aveugler à plaisir pour ne pas voir des choses si manifestes, et ne pas comprendre que, si nous nous efforçons nous-mêmes de mettre dans nos œuvres le nombre, le poids et la mesure, ce n'est que par une imitation de l'œuvre admirable en présence de laquelle tout homme droit

1. Büchner. *Force et matière.*

et sincère a le sentiment de son néant. « Voyez chaque molécule, c'est un modèle de symétrie qui présente un type géométrique ; les corps simples pour former les composés ne peuvent se combiner qu'en nombres proportionnels, déterminés, invariables [1]. » Une faculté mathématique préside à toute combinaison, [2] le savant la découvre dans l'infiniment petit, le peuple la contemple dans l'infiniment grand. Et dans les vivants « quel plan raisonné d'harmonie disposant les parties de telle sorte qu'elles répondent au but en vue duquel le tout existe.[3] » Quel art merveilleux dans les tissus ! L'homme à lui seul en possède trente, et dans leurs innombrables enlacements chaque molécule va prendre sûrement la place qui lui est due. Quelle sage prévoyance dans la loi des couples et dans la loi d'amour, convergeant non-seulement à la propagation de l'espèce mais à la conservation, à la protection, à l'éducation des êtres fragiles qui s'essayent aux luttes de la vie. Pour expliquer ces prodiges d'un génie qui se

1. Camille Flammarion.

2. Nous le demandons ; la faculté mathématique peut-elle appartenir à la matière ? (Flammarion).

3. Muller.

dérobe à nos yeux, on invoque la fixité des lois [1], la fédération des éléments anatomiques, le *consensus* nécessaire de leurs tendances invincibles [2]; comme si toutes ces choses ne supposaient pas l'intelligence qui fait la loi, organise la fédération des éléments et règle leurs tendances. Que j'aime mieux ce savant qui s'écrie : « C'est la loi, c'est-à-dire l'intelligence, c'est-à-dire l'idée, c'est-à-dire l'esprit, c'est-à-dire l'amour qui construit le monde [3] ; » et cet autre qui, dans son ravissement, oublie les formules sèches de la science et chante, comme un poëte, les noces glorieuses des éléments ainsi que l'Esprit divin qui les bénit. [4] Vous voyez, Messieurs, qu'il y a de l'intelligence avant le cerveau humain. Si la matière ne pense que par cet organe, il faut se résigner à cette énormité : l'inintelligence est mère de l'harmonie.

O divinité misérable ! idole menteuse du matérialisme te voilà donc écrasée par le monde entier. Le mouvement, la variété des êtres, la

1. Büchner. *Force et matière.*

2. Voyez (*Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1870) un curieux article de M. Fernand Papillon sur l'*Anatomie générale de M. Robin.*

3. Liebig.

4. Bœrhaave.

vie, l'harmonie, tout pèse sur toi d'un poids immense qui suffit à te réduire en poudre ; mais je veux te porter les derniers coups sur ce cerveau humain dont tu te glorifies comme de ton plus bel ouvrage.

Ce n'est point ici le lieu, Messieurs, de démontrer longuement la spiritualité de l'âme : cette question viendra à sa place. Je ne m'arrêterai pas non plus aux sophismes vulgaires qui s'obstinent à nous représenter, comme des causes, les conditions organiques et les fonctions concomitantes de nos opérations intellectuelles et morales. Je me bornerai à signaler des faits devant lesquels la matière est convaincue, encore une fois, de complète impuissance.

Dans nos actes les plus nobles et les plus relevés nous avons le sens de la limite et, par conséquent, de la dépendance. Or, si c'est de la matière que nous dépendons uniquement, nous devons lui attribuer la conscience de notre moi, nos idées, nos jugements, nos raisonnements, nos volontés, notre sentiment du devoir, c'est-à-dire faire dériver, contre toute raison, l'immuable du changeant, l'un du divisible, le libre du fatal, le méritoire de l'irresponsable.

L'être vivant, nuit et jour mû par le principe qui l'anime, perd et acquiert, disparaît et se renouvelle, au point que de la matière qu'il possédait, au commencement d'une période mathématiquement mesurée par la science, il ne reste pas la plus petite molécule, lorsque cette période est terminée. De quelque noble pâte que soit composé le cerveau humain, il change à un moment donné, malgré les apparences ce n'est plus la même masse. Nous devrions ce semble, sous l'impression du travail constant qui nous renouvelle, modifier constamment l'affirmation de notre existence. Point du tout. Elle est toujours la même. Il y a vingt, quarante, soixante ans, et plus peut-être, que nous disons : *moi* ;—*moi* immuable qui persévère à travers l'incessante mutabilité de notre organisme. Comment expliquer cela, Messieurs ? Dirons-nous que chaque atome avant de partir a soin de faire ses adieux et ses confidences à celui qui le remplace ? C'est une plaisanterie. Le *moi* ne subsiste et ne s'affirme que parce qu'il y a en nous une substance simple et immuable, qui unit ensemble les phases mobiles de notre existence, et la matière toujours en

fuite et toujours remplacée, ne peut pas être cette substance.

Pareillement, Messieurs, la matière divisible ne peut pas être la substance qui voit en nous les idées et fait l'unité de nos jugements et raisonnements. La précieuse moëlle cérébrale, si impressionnable qu'elle soit, ne peut recevoir que les empreintes des objets qui lui sont offerts, et, à supposer qu'elle les garde, ces empreintes ne nous représenteront jamais que des êtres particuliers, des individus déterminés. S'il n'y a en moi que des impressions cérébrales, je verrai peut-être tel arbre, tel animal, tel homme; mais il me sera absolument impossible, renfermant dans un seul mot tout un genre ou toute une espèce, de voir l'arbre, l'animal, l'homme en général ; combien plus s'il s'agit de choses matériellement et actuellement irreprésentables, comme le *nécessaire*, le *possible*, l'*infini*, l'*absolu*, l'*avenir* et le reste. Ce n'est pas le divisible c'est l'*un* qui porte les idées et surtout qui les marie dans nos jugements et nos raisonnements. Quand je dis : cet homme est bon ; où se fait le lien de cette proposition ? Quand j'affirme que telle conclusion est renfermée dans

telle et telle prémisse ; où se prononce cette affirmation ? Est-ce dans chaque molécule de la substance cérébrale ? Mais comment n'y a-t-il qu'un jugement et qu'un raisonnement ? Qui fait l'entente d'une masse tant de fois divisible et divisée, si ce n'est l'*un* qui la gouverne, l'*un* qu'elle n'est pas et qu'elle ne peut pas être.

On me dit : La matière est soumise à des lois inflexibles ; — soit. Mais cependant je me sens libre. Si je veux aller à droite plutôt qu'à gauche, j'y vais ; remuer mon bras plutôt que de le tenir immobile, je le remue ; ouvrir les yeux plutôt que de les fermer, je les ouvre ; suivre une pensée plutôt qu'une autre, je la suis. En tous ces actes c'est ma volonté que j'accomplis, je le sens bien; or si je n'étais que matière je serais tellement l'esclave de la nécessité que non-seulement je ne pourrais pas faire des actes libres, mais au grand jamais je ne pourrais savoir ce que signifie ce mot de liberté.

Si le fatal dans la matière est en contradiction avec le libre, par une conséquence inévitable, l'irresponsable repousse toute idée de mérite ou de démérite. Cependant, Messieurs,

il est inconteśtable que nous avons en nous la notion et le sentiment de ces deux choses, parce que nous avons la notion et le sentiment du devoir. Une loi que nous n'avons pas faite et qu'il ne nous est pas permis de changer saisit notre vie, règle, mesure et qualifie ses actes. Si nous agissons conformément à cette loi, c'est bien, nous méritons ; si nous la transgressons, c'est mal, nous déméritons. Or, qui nous donne le droit de dire de nos actions : — Celle-ci est bonne, celle-là est mauvaise, — si, devant nous, il n'y a rien, si, derrière nous, il n'y a que de la matière ? Ne nous enseigne-t-on pas que la matière est le jouet d'une inflexible nécessité? Comment puis-je être bon ou mauvais dès que je subis les violences d'une force à laquelle je ne puis me soustraire ? Je respecte, j'aime, je donne, je rends service, je me dévoue;—c'est la nécessité qui le veut ; je méprise, je hais, je tue, je ramène tout à moi;—c'est la nécessité qui le veut. Dût-on appeler cela une monstruosité, elle n'est pas plus coupable qu'une loupe sur le tronc d'un arbre ou un squirrhe dans le flanc d'un animal. Si le matérialisme est conséquent avec lui-même il doit admettre que *le vice et la*

vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, qu'il n'est pas plus contraire à la morale d'être pervers que d'être borgne ou bossu [1]. Pourtant il se révolte parfois contre ces conséquences, et nous accuse, lorsque nous les lui jetons à la face, d'entreprendre une guerre déloyale et de fuir, par peur, les réfutations scientifiques. Les réfutations scientifiques ! Vous savez si je les ai fuies, Messieurs ; mais quand même je n'aurais pour écraser l'idole contemporaine que l'argument du devoir, je prétends ne pas sortir de la science. Est-ce que les données du sens intime ne valent pas celles de l'expérience physique ? Est-ce que la science, la vraie science, ne consiste pas à connaître les principes et à voir les conclusions dans les principes ? Si dans les principes du matérialisme je vois la destruction de toute morale, faut-il que j'en prenne mon parti ? Ne puis-je pas dire, quand un principe ruine ce qui doit être, que ce n'est pas un principe, puisque les principes sont les règles de l'être ?

Aussi, Messieurs, tout en se récriant les matérialistes capitulent. Hérétiques de l'erreur

1. Ainsi parlent MM. Taine et Naquet.

ils consentent au devoir tant ils se sentent en contradiction avec la conscience du genre humain. Il y a plus de soixante siècles qu'elle parle cette conscience et qu'elle nous dit qu'il faut accomplir son devoir, même au détriment de la matière. Entendez-vous? — même au détriment de la matière ! — Eh bien, rien de plus atroce et de plus insensé que cet universel axiome de morale si nous n'avons pas d'autre créateur et maître que la matière. La sagesse, la justice, le devoir c'est de la respecter, de lui rendre un culte, de suivre docilement ses mouvements. Et cependant cela nous paraît bas et vil. « Plus de raison, plus de partie haute, tout est sens, tout est abruti, tout est entièrement à terre, » selon l'énergique et belle parole de Bossuet. Au contraire, il a toujours été et il sera toujours glorieux de s'élever au-dessus de la matière, de résister à la chaleur de son sang et à la violence de ses instincts pour la justice, de souffrir pour la justice, de mourir pour la justice, de maltraiter la matière, de n'en pas tenir compte pour témoigner d'un grand amour. Quand la misère fait entendre sa voix plaintive, qui est plus beau, plus aimable,

plus digne de louanges?—Est-ce l'épicurien qui se soigne et qui, fidèle à la maxime égoïste des païens, n'éprouve en face du malheur ni douleur, ni pitié ; ou bien l'homme généreux qui prodigue son argent, son temps, ses forces, sa santé pour sauver la vie d'un de ses frères? Quand la patrie envahie pousse un cri d'alarme et appelle ses enfants, quel est le héros dont elle chantera plus tard les hauts faits ?— Est-ce le réfractaire tremblant qui, par respect pour sa chère matière, va la mettre à l'abri des fatigues et des coups dans quelque préfecture ou quelque greffe, ou bien le vaillant homme qui vole au bataillon, brave les souffrances d'une mortelle campagne et offre sa noble poitrine au feu de l'ennemi ?

O matière, idole bête autant que fragile, plus je te méprise, plus je suis grand ! Non-seulement tu me fais perdre l'honneur si je te ménage ; mais, si je cherche la félicité dans tes embrassements elle me fuit avec une persévérante ironie. Écoute ce cri lamentable du poëte :

Si mon cœur fatigué d'un rêve qui l'obsède,
A la réalité revient pour s'assouvir,
Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,

Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.
Aux jours même où parfois la pensée est impie,
Où l'on voudrait nier pour cesser de douter,
Quand je possède [illegible] tout ce qu'en cette vie
Dans ses vastes a[illegible] l'homme peut convoiter;

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés m'appelleraient heureux;
Quand tous ces grands amants de l'antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux ;
Je leur dirais à tous : « Quoi que vous puissiez faire,
Je souffre, il est trop tard ; le monde s'est fait vieux ;
Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux [1].

Ainsi donc, ô matière, tu ne peux pas porter le poids de mon âme, comment porterais-tu le poids de la divinité ? Va ! Va ! Je n'ai pas besoin de toi, mais il me faut mon grand Dieu.

O Dieu ! si tu n'étais pas, quel vaste et effroyable abîme s'ouvrirait pour engloutir ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus respectable au monde. Où iraient les prières de tes saints ? Où iraient les contemplations sublimes des âmes qui rêvent l'idéal ! Où iraient les dévoûments et les sacrifices des cœurs généreux ? Où irait le sang des martyrs du

1. Alfred DE MUSSET. (Poésies nouvelles : *L'Espoir en Dieu.*)

devoir ? Où iraient les plaintes et le dernier espoir de la justice opprimée ? Où iraient les larmes des abandonnés ? Au néant, au néant pendant que les méchants enhardis par l'irresponsabilité de leurs crimes dévasteraient le monde. Quelle horreur ! non, non, mon grand Dieu, nous ne voulons pas être orphelins. Toi seul peux porter l'univers dont tu es le père. Viens au milieu de nous et fais-nous entendre la grande parole du désert : Je suis celui qui suis. *Ego sum qui sum.* Oui, force infinie, cause universelle, nécessaire existence, perfection suprême, souveraine intelligence, créateur et ordonnateur du monde, maître de notre vie, tu es celui qui est, et la matière est ce qui n'est pas, car sans toi elle ne serait rien. Regarde ; nous voici, debout, les yeux et les mains au ciel; avec toi nous foulons aux pieds les membres rompus de l'idole de la fausse science et à la place de la foule aveuglée qui criait tout-à-l'heure : Il n'y a pas de Dieu. *Non est Deus* ! Nous, tes enfants, nous chantons d'un cœur ravi et d'une voix émue : Je crois en Dieu. *Credo in Deum* !

NOTES

NOTE I.

FAUSSES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

« Ennemi des subtilités stériles le docteur
« du bon sens écarte avec soin les jeux d'es-
« prit par lesquels on s'efforce de faire sortir,
« *a priori*, d'un pur concept une réalité actuelle
« et vivante. Pareillement il répudie les affir-
« mations hypothétiques qui concluent à une
« action directe et immédiate du premier prin-
« cipe sur nos âmes, pour nous révéler son
« existence »....

(Voyez page 129, 4e conférence).

Par ces paroles, j'ai voulu désigner l'argument, *a priori*, de saint Anselme et l'argument de l'école cartésienne fondé sur la présence de l'idée d'infini dans nos âmes. Je n'ai point fait usage de ces arguments dans ma démonstration, parce que je les considère, avec saint Thomas, comme de fausses preuves de l'existence de Dieu. Voici comment s'exprime saint Anselme :

« Accordez-moi, ô mon Dieu, vous qui donnez à la foi l'intelligence d'elle-même, de comprendre que vous êtes et ce que vous êtes aussi bien que je le crois... Or je crois que vous êtes un être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand. Est-ce qu'une semblable nature n'existerait pas parce que l'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu ? Mais, certes, l'insensé, dis-je, comprend ce qu'il entend, et ce qu'il comprend est dans son intelligence, alors même qu'il ne comprend pas que l'être dont je lui parle existe réellement. Car autre chose est d'avoir dans l'esprit l'idée d'un être, autre chose est concevoir que cet être existe. Ainsi, quand un peintre médite un ouvrage qu'il va composer, il a dans l'esprit l'idée de cet ouvrage, quoiqu'il ne pense pas que cet ouvrage soit réellement composé. Mais quand le tableau est terminé, alors le peintre tout à la fois en conçoit l'idée et pense qu'il est réellement composé. L'insensé est donc convaincu d'avoir, tout au moins dans l'esprit, cet être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand, puisqu'il comprend ces paroles quand on les prononce, et que ce qu'il comprend est dans son esprit. Or, il est impossible que l'être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand n'existe que dans l'esprit. Car, s'il n'existait que dans l'esprit, on pourrait penser à ce même être comme existant à la fois dans l'esprit et dans la réalité, ce qui est plus que de n'exister que dans l'esprit. Si donc l'être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand n'existe que dans l'esprit, on arrive à cette conséquence, que l'être tel qu'on n'en peut concevoir de plus grand est aussi l'être tel qu'on peut concevoir un être plus grand, ce qui est certainement impossible. Concluons donc, sans aucun doute, que l'être tel qu'on ne peut rien concevoir de plus grand existe tout ensemble dans l'esprit et dans la réalité » [1].

1. Saint Anselme, *Proslogium*, ch. 3.

Descartes a reproduit ce raisonnement du saint docteur dans ses *Méditations* [1]. Leibnitz, dans ses *Nouveaux Essais* [2], s'efforce de le perfectionner en y introduisant ce qu'il appelle des propositions modales, mais ces propositions ramènent, en fin de compte, l'argument *a priori* à notre procédé d'effet à cause. Il s'agit en effet, d'après le philosophe allemand, de prouver que Dieu est possible pour conclure de la possibilité de son être l'actualité même de son être ; mais cette preuve ne se peut faire qu'en s'appuyant sur la connaissance expérimentale du contingent, comme nous l'avons vu dans notre quatrième conférence.

L'argument de saint Anselme n'a rien gagné aux retouches qu'on lui a fait subir, et sa forme primitive me paraît être, de toutes les formes, la plus claire et la plus saisissante. Au premier énoncé de cette démonstration hardie l'intelligence est surprise, je l'avoue, et, plus elle est novice dans l'art de philosopher, plus la preuve anselmique lui semble supérieure à toutes les autres preuves. Il n'en est rien cependant. L'argument *a priori* n'a obtenu l'importance qu'on lui donne aujourd'hui dans les écoles philosophiques que depuis l'avènement du cartésianisme. Les plus grands maîtres de la scolastique ou l'ont réfuté, ou l'ont dédaigné, ou ne lui ont donné qu'une place secondaire. Il est juste en lui-même et sa conclusion est logiquement amenée, si l'on ne considère que le mécanisme des propositions ; mais en réfléchissant il est facile de voir qu'il se réduit à un pur jeu d'esprit. Car, étant donné, comme le fait très-bien remarquer saint Thomas, que par ce nom de Dieu on veuille entendre ce qui se peut concevoir de plus grand, il ne s'ensuit pas que l'on entende que ce que l'on conçoit de plus grand existe autre part que dans l'intelli-

1. *Médit.* 5.
2. *Nouveaux Essais,* l. 4, ch. 9, paragraphe 7.

gence, c'est-à-dire, dans la nature des choses, *in rerum natura.* Sans doute au Dieu idéal que je conçois, j'attribue toutes les perfections et même l'être réel, mais je ne fais pas cet être réel parce que le conçois. Tous les attributs que j'énonce d'un sujet sont de même nature que lui ; mon sujet est idéal, donc mes attributs ne sortent pas de l'ordre idéal.

Je dirai plus. L'argument de saint Anselme, bien loin d'être *a priori,* ne me paraît être que la résultante de tous les arguments par lesquels j'arrive à la connaissance de l'être premier. Je ne puis dire, en effet, que j'entends par le nom de Dieu ce qui se peut concevoir de plus grand qu'après avoir mis en œuvre les principes de causalité, d'élimination, d'éminence et, par leur moyen, connu et affirmé l'existence et la souveraine perfection de Dieu ; d'où il suit que la preuve anselmique est plutôt le *résumé* que le *prologue* de la démonstration thomiste, dans laquelle concourent, ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'expérience et le raisonnement.

La preuve cartésienne, tirée de l'idée d'infini, est une preuve d'effet à cause. Selon les Cartésiens l'infini est l'affirmation suprême ; le fini est une pure négation. « L'idée que j'ai de l'infini, dit Fénelon, n'est ni confuse ni négative ; car ce n'est point en excluant indéfiniment toutes bornes que je me représente l'infini. Qui dit borne, dit une négation toute simple ; au contraire, qui nie cette négation affirme quelque chose de très-positif. Donc le terme d'infini, quoiqu'il paraisse dans la langue un terme négatif et qu'il veuille dire non fini, est néanmoins très-positif. C'est le mot de fini dont le vrai sens est très-négatif. Rien n'est si négatif qu'une borne ; car qui dit borne dit négation de toute étendue

ultérieure. Il faut donc que je m'accoutume à regarder toujours le terme de fini comme étant négatif : par conséquent celui d'infini est très-positif. La négation redoublée vaut une affirmation, d'où il s'ensuit que la négation absolue de toute négation est l'expression la plus positive qu'on puisse concevoir et la suprême affirmation [1]. »

Non-seulement l'infini est l'affirmation suprême, mais sa notion précède en notre esprit celle du fini. « J'ai en quelque façon premièrement en moi la notion de l'infini que du fini, dit Bossuet, c'est-à-dire de Dieu que de moi-même ; car comment serait-il possible que je pusse connaître que je doute et que je désire, c'est-à-dire qu'il me manque quelque chose et que je ne suis pas tout parfait, si je n'avais en moi aucune idée d'un être plus parfait que le mien, par la comparaison duquel je connaîtrais les défauts de ma nature [2] ? »

Il suit naturellement de ces idées sur l'infini que nous ne pouvons l'atteindre par aucun effort de notre intelligence ; il faut que lui-même inculque sa connaissance à nos âmes. L'esprit de l'homme, selon Fénelon, est comme un miroir, l'infini seul peut mettre sa propre image dans ce miroir [3], d'où cette légitime conclusion : l'infini existe.

Mettons en forme ces données du cartésianisme :

J'ai l'idée d'infini.

Or, cette idée ne peut m'être donnée que par l'infini lui-même puisque je ne puis la voir en aucune chose :

Donc l'infini existe.

Toutes les propositions de cet argument marchent lo-

1. Fénelon, *Traité de l'existence de Dieu*, deuxième partie, ch. 11.

2. Bossuet, *Elévations sur les mystères*, 1re semaine, élév. 2.

3. *Traité de l'existence de Dieu*, 1re partie, ch. 2.

giquement, mais elles ne sauraient donner une conclusion certaine, car l'argument est fondé sur une opinion contestable et contestée, laquelle opinion me paraît procéder d'une équivoque. Les Cartésiens veulent que l'idée de l'infini soit innée ; pourquoi cela ? — parce qu'ils exagèrent la valeur de cette idée, en la considérant comme intuitive tandis qu'elle n'est qu'abstraite. Nous avons vu, dans notre deuxième conférence, en traitant de la connaissance de Dieu, que l'idée d'infini, réduite par une analyse judicieuse et sévère à ses éléments constitutifs, se compose de l'idée générale d'être à laquelle on unit la négation de toute limite, d'où nous obtenons un qualificatif qui peut s'appliquer à tous les attributs et à toutes les perfections de Dieu. Quelle nécessité logique nous oblige à faire, avec les Cartésiens, de ce qualificatif le nom propre de l'Être divin ? Mais quand bien même, par une convention de l'esprit, on composerait l'idée d'infini de tout ce que l'enseignement, l'expérience et le raisonnement peuvent nous apprendre de Dieu et de ses perfections, s'ensuivrait-il qu'il soit impossible d'acquérir cette idée, et qu'il faille recourir à une impression originelle de l'infini dans nos âmes? Sans doute, cette impression serait nécessaire, si l'idée que nous avons de Dieu le représentait adéquatement ; mais il n'en est point ainsi. Aucune idée si élevée qu'elle soit ne représente, à proprement parler, l'être et les perfections de Dieu ; aucune idée si élevée qu'elle soit, à moins qu'il ne s'agisse des mystères de l'ordre surnaturel, ne surpasse nos moyens naturels de connaître. Nous pouvons acquérir, quoi qu'en disent les Cartésiens, l'idée d'infini et cela par le moyen du fini ; car, si l'infini est l'affirmation suprême, le fini n'est pas une pure négation ; c'est un composé d'affirmations limitées. En comparant ces affirmations les unes aux autres, les inférieures aux supérieures, nous arrivons à la connais-

rance de l'affirmation suprême en comparaison de laquelle tout est *moins*, rien n'est *plus*. En somme c'est par voie d'induction sur les choses finies, qui ne sont que des participations limitées de l'être et des perfections de Dieu, que nous arrivons à connaître tout ce qu'il y a de positif, de réel, de premier, de suprême, de parfait dans l'infini. La mineure de l'argument cité plus haut n'a donc point une valeur certaine ; elle ne peut, par conséquent, concourir à une preuve rigoureuse de l'existence de Dieu.

Si l'on veut prendre l'idée de Dieu comme point de départ d'une démonstration de son existence, il faut procéder comme nous l'avons fait, dans la seconde partie de notre troisième conférence, c'est-à-dire, remonter par la méthode expérimentale du phénomène à la loi.

NOTE II

LES AFFIRMATIONS MATÉRIALISTES AU XIXe ET AU XVIIIe SIÈCLE.

« On pourrait, avec de la patience, construire « le tableau synoptique des affirmations con- « temporaines et des affirmations du siècle « dernier, et se convaincre que les matérialistes « du dix-huitième siècle pensaient exactement « comme ceux du dix-neuvième. Même préco- « nisation et même abus de la méthode expé- « rimentale, etc...

(Voir page 235, 6e Conférence).

Je me contenterai de citer l'auteur du système de la nature réfuté par Bergier.

1° « Continuellement, dit Bergier, l'auteur du système de la nature nous renvoie à l'expérience et toujours il la contredit. »

2° Comme nos matérialistes contemporains, il abuse de la méthode expérimentale pour conclure à la suppression de la métaphysique. — « Penser à des objets qui n'ont agi sur aucun de nos sens, c'est penser à des mots, rêver à des sons. C'est chercher dans son imagination des objets auxquels on puisse les attacher. Assigner des qualités à ces mêmes objets c'est sans doute redoubler d'extravagance. Le mot Dieu est destiné à me représenter un objet qui ne peut agir sur aucun de nos organes et dont, par conséquent, il m'est impossible de constater ni l'existence, ni les qualités »...

3° Mêmes principes de toutes choses que ceux admis par les matérialistes modernes à savoir la matière et le mouvement.

— « L'univers, ce vaste assemblage de tout ce qui existe, ne nous offre partout que de la matière et du mouvement. Il n'existe rien au delà. Les différentes espèces de matière, leurs propriétés, leurs combinaisons constituent les essences des êtres » ..

— « Dans tous les changements qui surviennent à la matière nous ne voyons que des effets du mouvement nécessairement dirigé, modifié, accéléré ou ralenti, fortifié ou affaibli en raison des différentes propriétés que les êtres acquièrent et perdent successivement »...

— « Dans la génération, dans la nutrition, dans la conservation nous ne verrons jamais que des matières diversement combinées »... Les actions visibles de l'homme, ainsi que les mouvements invisibles excités dans son intérieur, qui viennent de sa volonté ou de sa

pensée sont également des effets naturels, des suites nécessaires de son mécanisme propre et des impressions qu'il reçoit des êtres dont il est entouré ».

4° Même divinisation de la nature.

— « Faute de connaître la nature, l'homme se forma des dieux qui sont devenus les seuls objets de ses espérances et de ses craintes ».

5° Même dogmatisme effréné touchant l'infinité, l'éternité, la nécessité de la matière ; les propositions sont absolument les mêmes.

« La matière est infinie, la matière est éternelle, la matière est nécessaire par cela seul qu'elle existe ; la matière n'a jamais eu de commencement »...

— « Tout le monde convient que la matière ne peut point s'anéantir totalement ou cesser d'exister ; or comment comprendra-t-on que ce qui ne peut cesser d'être, ait jamais pu commencer ?...

6° N'est-ce pas le système de la vie circulaire de Moleschott que l'on croit retrouver dans ces paroles?

— « L'univers est un vaste cercle de générations et de destructions, de combinaisons et de décompositions qui n'a point eu de commencement et ne peut avoir de fin »...

« La nature n'est qu'une chaîne immense de causes et d'effets qui découlent sans cesse les uns des autres »...

« Les mouvements des êtres particuliers dépendent du mouvement général qui, lui-même, est entretenu par le mouvement des êtres particuliers »...

« Dans ce que les physiciens ont nommé les trois règnes de la nature, il se fait, à l'aide du mouvement, une transmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matière »...

7° Voici la lutte pour l'existence de Darwin.

— « Quelle est la direction ou tendance générale ou commune que nous voyons dans tous les êtres ? Quel est

le but visible et connu de tous leurs mouvements ? — C'est de conserver leur existence actuelle et d'y persévérer. »

8° Point de causes indépendantes, point de finalités dans la nature, dit aujourd'hui le matérialisme.

« Il ne peut y avoir, dit l'auteur du système de la nature, d'énergie indépendante, de cause isolée, d'action détachée, dans une nature où tous les êtres agissent, sans interruption, les uns sur les autres, et qui n'est elle-même qu'un cercle éternel de mouvements donnés et reçus suivant des lois nécessaires »...

« La nature n'a point d'intelligence et de but. »

« Le tout ne peut avoir de but ; car s'il avait un but, une tendance, il ne serait plus le tout. »

9° Comparez tout ce que dit Büchner[1] de l'origine de l'homme, de sa nature, de la pensée, des idées, de la volonté avec ce qui suit. N'y a-t-il pas identité de doctrine ? — Selon Büchner l'homme est un insecte éphémère, il n'y a pas à s'occuper de son origine, il est tout matière, et les plus subtiles idées comme les mouvements libres de sa volonté dépendent de ses organes et particulièrement de son cerveau. Or, selon l'auteur du système de la nature, « on ignore d'où l'homme vient »...

« L'expérience ne nous met point à portée de résoudre cette question, et elle ne peut nous intéresser véritablement »...

« L'homme est comme tous les autres êtres une production de la nature »...

« L'homme est un être matériel organisé ou conformé de manière à sentir, à penser, à être modifié de certaines façons propres à lui seul, à son organisation, aux combinaisons particulières des matières qui se trouvent rassemblées en lui »...

1. *Force et matière*, chap. *Pensée et cerveau, Idées*, etc.

« L'homme dans son origine n'est qu'un point imperceptible, où nous n'apercevons ni sentiments, ni intelligence, ni pensée, ni force, ni raison. Ce point se développe et s'accroît par l'addition des matières analogues à son être, qu'il attire, qui se combinent, qui s'assimilent avec lui. Ces matières parviennent à former un tout agissant, vivant, sentant, jugeant, raisonnant, voulant, délibérant, choisissant, capable de travailler plus ou moins efficacement à sa conservation »...

« Sans organisation il ne peut y avoir ni perceptions, ni idées, ni intuition, ni pensées, ni volonté, ni plan, ni action »...

« Les spiritualistes ont regardé les idées comme des êtres réels, tandis que ce ne sont que des modifications produites en nous par des objets étrangers à notre cerveau »...

« Toutes les fois qu'un mot ou une idée ne nous fournit aucun objet sensible auquel on puisse le rapporter, ce mot ou cette idée sont venus de rien ou sont vides de sens ».

Je pourrais relever encore quantité de propositions dans lesquelles on reconnaîtrait, à ne pouvoir pas s'y méprendre, le matérialisme contemporain ; mais je pense que nous pouvons nous arrêter ici et que j'ai justifié cette assertion de ma sixième conférence : — le matérialisme se vante impudemment en affirmant qu'il est la *pensée nouvelle.*

TABLE

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

AU LECTEUR 1

PREMIERE CONFERENCE.

VUE GÉNÉRALE DU DOGME CATHOLIQUE.

Nécessité d'exposer le dogme catholique si nous voulons revenir à la plénitude de la lumière. — Vue d'ensemble. Pourquoi cette vue d'ensemble ? — Pour engager toutes les questions qui seront successivement traitées et pour relever cette préparation didactique par un argument d'ordre supérieur ; l'argument esthétique. — I. La vie humaine et la vie du monde entier sont comme suspendues à la solution de ce problème : Etant donnés ces deux termes, l'infini et le fini, expliquer leurs rapports. — Solutions de l'enseignement catholique : Dieu, son être, ses perfections, sa vie intime, existence de tous les possibles en Dieu, acte créateur, harmonie du monde, place de l'homme dans le monde, rapports de l'homme avec Dieu. — En résumé : L'infini, être parfait, auteur moteur et consommateur de toutes choses ; le fini créature de Dieu, de tous côtés dépendante dans son origine, ses mouvements, ses destinées. — Misère du péché. — Dessein caché de Dieu se déclarant dans la régénération du genre humain. — Incarnation. — Merveilleux rapports

de l'infini et du fini dans la personne de Jésus-Christ. — Jésus-Christ, auteur, moteur et consommateur de l'humanité régénérée. — II. Merveille du dogme catholique considéré dans son ensemble. — Tout est divin dans cet édifice intellectuel : 1° La grandeur et la majesté de ses formes. 2° La pureté de ses lignes. 3° L'harmonie de ses proportions. — Impuissance de la raison à produire une pareille merveille. — Pour toute âme sincère le seul aspect du dogme catholique considéré dans son ensemble est une preuve de sa divinité 3

DEUXIEME CONFÉRENCE.

CONNAISSANCE DE DIEU.

La première vérité que l'enseignement catholique propose à notre foi est celle de l'existence de Dieu. — Pourquoi insister sur cette vérité ? — Avant de la traiter, il est bon d'étudier une question qui commande, en quelque sorte, tout ce que l'on peut dire de l'existence, des perfections et de la vie de Dieu : La question de la connaissance de Dieu. — 1° D'où vient cette connaissance ? 2° Quels sont l'état, la marche et les procédés de la connaissance de Dieu dans l'âme humaine. — I. Réfutation de ceux qui prétendent que nous connaissons Dieu par son essence, et de ceux qui attribuent la connaissance de Dieu à l'impression originelle de l'idée d'infini dans l'âme humaine. — Exposition de la doctrine de saint Thomas. — Dieu, cause première, est connu par ses effets. — Comment cette doctrine se fonde sur l'experience et suppose le jeu plein et harmonieux des facultes humaines. Comment elle est conforme à l'Ecriture et au symbole de notre foi. — II. État de la connaissance de Dieu dans l'âme du premier homme. — Quelle puissance reste à notre raison. —

Concours de l'enseignement. — Trois connaissances de Dieu selon saint Thomas : 1° Connaissance commune. 2° Connaissance démonstrative procédant à l'aide de ces trois principes : — Principe de causalité. — Principe d'élimination. — Principe d'éminence. 3° Connaissance de foi affermissant et complétant la connaissance commune et la connaissance démonstrative. 41

TROISIEME CONFÉRENCE.

AFFIRMATION DE L'EXISTENCE DE DIEU.

L'existence de Dieu est affirmée ; c'est un fait dont il faut étudier les qualités et la valeur. — I. Affirmation chrétienne de l'existence de Dieu. — Elle se recommande moins, peut-être, par son grand caractère et sa pureté, que par les faits qui l'ont provoquée et constamment entretenue au sein de l'humanité. — Histoire rapide des Théophanies. — L'affirmation chrétienne n'est pas isolée. — Chez tous les peuples, l'affirmation précède la preuve de l'existence de Dieu. — Témoignages. — Objection tirée de l'idolâtrie. — Réponses : 1° L'idolâtrie n'est pas un fait primitif. 2° Une étude attentive de l'idolâtrie nous prouve que l'erreur, sur ce qu'est Dieu, ne détruit pas le témoignage rendu à son existence. 3° Dans tous les milieux où l'intelligence humaine conserve quelque culture, elle proteste contre la corruption de l'idée primitive et vraiment traditionnelle de Dieu. — Réponse aux prétendus savants qui croient avoir découvert des peuplades sans Dieu. — II. L'affirmation de l'existence de Dieu ayant pour qualités d'être universelle et perpétuelle, comment l'expliquer ? — L'explication qu'on en donne doit nous révéler sa valeur. — Deux explications : 1° Dieu à l'origine du monde s'est affirmé lui-même et a

dit : *Je suis*. Cette explication est justifiée, non-seulement par l'histoire chrétienne, mais par toutes les traditions qui nous montrent la divinité s'affirmant originairement elle-même ; 2° En considérant l'affirmation universelle et perpétuelle de l'existence de Dieu comme un phénomène de nature plus élevée que les phénomènes du monde physique, mais se produisant à leur *instar*, on arrive à une loi de nature que l'on peut exprimer ainsi : *L'humanité est concentrique, son centre c'est Dieu.* — Impossibilité de trouver une autre explication légitime du témoignage de l'humanité. — Objections et réponses. — Bien plus, les rapports de l'affirmation de l'existence de Dieu avec le vrai progrès de notre nature prouvent en faveur de la loi. Conclusion : — L'athée se met hors la loi. — Comment sa négation peut devenir un témoignage. 87

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

DÉMONSTRATION DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Nous suivons dans cette conférence la démonstration de saint Thomas. — Le grand docteur rejette les subtilités stériles, les jeux d'esprit, les affirmations hypothétiques. Il se met en face du monde entier et le soumet au principe de causalité. Il applique ce principe : 1° A chaque être en particulier. 2° A l'ensemble des êtres. — I. A chaque être en particulier, trois questions : 1° Qui te meut? 2° D'où viens-tu ? 3° Comment subsistes-tu ? D'où, trois preuves pour avoir la raison de ces trois choses : Le mouvement, la procession, la subsistance. — 1° Données expérimentales sur le mouvement concluant à un premier moteur. — Analyse des deux mouvements généraux de la matière et de l'esprit concluant

à la nécessité d'une force unique, immobile, tout entière et en acte dans chacun des termes du mouvement, simple, vrai suprême, bien suprême. — 2° Données expérimentales sur la causalité, concluant à la nécessité d'une première cause qui ne peut être qu'un esprit sans origine. — 3° Impossibilité pour la matière de remplacer cet esprit, car la considération des possibles nous conduit au nécessaire subsistant par lui-même ; la matière ne peut pas être ce nécessaire. — Examen de cinq monstruosités découlant de cette affirmation : La matière est le nécessaire même. — Le nombre et le vrai, faisant subir leurs lois à la matière et à l'esprit contingents, et ne subsistant pas en eux-mêmes, prouvent que le premier et unique nécessaire doit être un esprit éternel, subsistant par lui-même, cause de toute subsistance et de toute nécessité. — II. Dans l'ensemble des êtres deux choses à remarquer : La gradation de leurs perfections et la convergence réelle de leurs mouvements vers des fins déterminées : Le progrès et l'ordre. — 1° L'échelle progressive des perfections dans la nature nous fait irrésistiblement sentir la nécessité d'un parfait suprême. — Comment nous procédons dans un ordre réel et non pas dans un ordre idéal pour découvrir ce parfait. — Comment ce parfait doit être cause suprême en même temps que type suprême. — 2° Ordre admirable du monde. — Réalité des finalités affirmées par la force analogique de la raison humaine comparant ses œuvres à l'œuvre universelle. — L'argument tiré de l'ordre du monde est le plus populaire parce qu'il est le plus rapproché de notre expérience, le plus promptement et le plus facilement construit. — Rapide tableau des merveilles du monde. — Conclusion. Il existe un ordonnateur suprême. — Conclusion générale : Le premier moteur des êtres, la cause suprême, l'esprit éternel, nécessaire, cause de toute subsistance et de toute nécessité, le parfait

suprême, type et principe de toute perfection, l'ordonnateur de l'univers, c'est Dieu. 127

CINQUIÈME CONFERENCE

LA PERSONNALITÉ DE DIEU

Le Dieu que l'humanité affirme si solennellement, le Dieu dont la raison démontre si rigoureusement l'existence... est-il un être réel, vivant, personnellement distinct du monde ?.... Il y en a qui le nient.... — Contre leurs négations il faut : 1° Prouver la personnalité de Dieu. 2° Mettre Dieu personnel en face du Dieu impersonnel qu'on nous propose pour le remplacer. — I. Appel au sens commun. — Ce que c'est que le sens commun. — Ce que l'on entend par vérité de sens commun. — Que cet axiome de la scolastique : *Actus sunt suppositorum* les actes proviennent d'êtres subsistant en eux-mêmes, est une vérité de sens commun ; d'où l'on conclut que tout fait de vie vient d'un facteur vivant, tout fait ordonné, d'un facteur intelligent. — Vaines théories des antipersonnalistes. — Leurs contradictions pratiques. — Dieu, se prouvant par ses actes : actes de vie, actes ordonnés, est un facteur vivant, un facteur intelligent, une personne. — La personnalité de Dieu ne l'isole point de son œuvre. — Réponse à cette objection : Que la personnalité détermine un être, et qu'un être déterminé est enveloppé de négations qui le limitent. — Vérification expérimentale de ce principe : Que la personne fait l'unité d'un être, que plus un être est un, indépendant, parfait, plus il faut l'appeler une personne. — Incohérence de ceux qui prétendent supprimer la personnalité divine au profit d'un pur idéal. — Réponses aux objections tirées des noms divins. — II. Le système des anti-

personnalistes se rattache à un vaste ensemble d'erreurs que l'on peut réunir sous le nom commun de *Panthéisme*. — Rapide exposé du panthéisme et de ses réfutations. — On démontre : 1° Que l'idéal ne peut pas s'opposer au réel. 2° Que, en supprimant la notion de subsistance dans l'idéal, on ne peut l'opposer au réel, comme le parfait à l'imparfait, que par un renversement qui offense le vrai sens des mots. 3° Que l'idéal, tel qu'il est entendu par les antipersonnalistes, ne peut pas être le but souverain de la nature. 4° Que sans un être supérieur, préexistant à tout, et disposant tout sur un vaste plan dont il voit à l'avance la réalisation, la nature est inintelligible. 5° Que l'erreur des antipersonnalistes aboutit au *panthéisme*, à l'*athéisme*, au *matérialisme*. — Le Dieu du peuple et du génie 177

SIXIÈME CONFÉRENCE.

L'IDOLE CONTEMPORAINE.

Profonds mystères que propose le panthéisme à l'intelligence, mystères plus inacceptables que ceux qui découlent de l'existence de Dieu, parce qu'ils sont inintelligibles. — L'intelligence fatiguée se réfugie dans une négation pure et simple de Dieu ; mais elle ne peut éviter une substitution fatale. — La nature universelle, ou plutôt la matière, devient une idole. — Cette idole est la honte de notre temps. — Il faut pénétrer de force dans l'usine scientifique où se fabrique l'idole contemporaine et : 1° Voir les ouvriers à l'œuvre, étudier leurs procédés de fabrication. 2° Constater les défauts du produit qu'ils prétendent imposer aux adorations du genre humain ; enfin briser l'idole. I. Les ouvriers occupés à la fabrication du dieu-matière sont de trois sortes : 1° Les

timides, *déterministes*. 2° Les sournois, *positivistes*, 3° Les travailleurs francs et résolus qui s'appellent sans vergogne, *matérialistes*. — Quels sont les procédés de ces derniers ? 1° N'avoir nul souci de se contredire. 2° Affirmer avec audace. 3° Se vanter avec impudence. — Examen de ces procédés. — Cet examen nous amène à conclure que le fruit des labeurs de l'école matérialiste ne saurait être bon ; mais, pour rendre plus irrésistible cette conclusion, il faut faire une expertise ayant pour but de constater les défauts de fabrication de l'idole que l'on veut opposer au vrai Dieu. — II. L'idole contemporaine soumise à la pression des idées et des actes qui représentent Dieu d'un côté, l'âme humaine de l'autre, plie, se rompt, vole en éclats et proteste contre les outrecuidantes prétentions de ses fabricateurs. — 1° Examen préliminaire de ce fait étrange : Nous avons l'idée précise d'être tout à fait différents, par nature, de la matière et de forces qui lui sont supérieures. — Conclusion victorieuse que l'on peut tirer de ce fait. — 2° Dieu représente pour nous le nécessaire, l'infini, le parfait, le suprême. La matière est incapable de porter le poids de ces idées. — 3° Mise en présence du mouvement universel, de l'immense variété des êtres et de l'ordre du monde, la matière nous force d'accepter trois mystères parfaitement inintelligibles à savoir : — L'inertie essentielle à l'origine de tout mouvement. — L'indifférence et l'uniformité produisant l'immense variété des êtres. — L'harmonie engendrée par l'inintelligence. — 4° Considérée dans le cerveau humain, dont elle se glorifie comme de son plus bel ouvrage, la matière est convaincue encore une fois de complète impuissance. — Si nous lui attribuons la conscience de notre moi, il faut faire dériver contre toute raison l'immuable du changeant. — Si nous lui attribuons nos idées, nos jugements, nos raisonnements, il faut faire dériver l'un du divisible. — Si nous lui attri-

buons nos volontés, il faut faire dériver le libre du fatal. — Si nous lui attribuons notre notion et notre sentiment du devoir, il faut faire dériver le méritoire de l'irresponsable. — Capitulation des matérialistes à l'endroit du devoir. — Contradictions du sentiment universel auquel ils ne peuvent se soustraire avec leurs principes. — Appel à Dieu dans la vie morale. — Dernier cri de la foi : *Credo in Deum !* 217

NOTES.

NOTE I. — FAUSSES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU : 1° Argument, *a priori*, de saint Anselme. 2° Argument du cartésianisme tiré de l'idée d'infini. 269

NOTE II. — AFFIRMATIONS COMPARÉES DU MATÉRIALISME AU DIX-NEUVIÈME ET AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.. 275

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Abbeville. — Typ. et Stér. A. Retaux.

UNIVERSITAS O.M.I.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libr
University o
Date Du

JUN 30 '80

a39003 001811453b
BT 101 .M6 1887
MONSABRE, JACQUES MARI
EXPOSITION DU DOGME CA

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 11 05 15 18 7